

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Maurizio BETTINI, Luigi SPINA, *Le mythe des Sirènes*, Paris, Belin, 2010, 15 x 21.5, 276 p., br. EUR 15, ISBN 978-2-7011-4994-3.

Pourquoi ce mythe ? Pourquoi y a-t-il tant d'écrits et de représentations au sujet de ces créatures jamais bien définies depuis l'Antiquité ? À quoi correspond ce mythe ? Les A. passent en revue citations et récits qui nous dévoilent ou nous suggèrent ces créatures qui allient monde humain et monde animal. La religion égyptienne en avait fait autant et les mêmes questions se posent à son sujet, et en plus un culte y est rendu à des représentations animales. Les Sirènes sont un symbole qui est « à la fois inaccessible et désirable ». Sont-elles une manifestation du manque que vit chaque être humain depuis sa naissance ? Un manque qui n'est jamais comblé comme nous ne saurons jamais quel était le chant des Sirènes. Peut-être pouvons-nous le percevoir dans les sons que la nature nous transmet : « le chant des oiseaux, le bruit du vent ou de l'eau en mouvement », les sons qui émanent des voix humaines et qui forment un concert incessant autour de nous au point de nous assourdir. Le chant des Sirènes représente peut-être les écueils de la vie avec leur face hybride, leur sens positif et négatif qui constitue leur mystère. Ce maître livre foisonne de références sur la question, à travers l'histoire jusqu'à nos jours. Le manque jamais assouvi renaît avec chacun d'entre nous qui se demande où entendre la voix qui l'apaisera, sans pour autant être convaincu qu'il entendra ce qu'il attend. Un livre intéressant qu'on ouvrira en espérant trouver une clé du mystère – du mythe – et qui apaisera quelque peu notre curiosité, notre désir. Les A. nous présentent des biographies de Sirènes. Que faisaient-elles ? Comment chantaient-elles et où se tenaient-elles ? Un cahier iconographique viendra peupler notre imaginaire et l'enrichir un peu plus, en nous rappelant que, depuis longtemps déjà, nous essayons de saisir l'inaccessible sans devenir, comme Ulysse, victimes de nos désirs. – M. HAVELANGE.

Jean-Pierre NANDRIN (dir.), *Bilans historiographiques* (Centre de Recherches en Histoire du Droit et des Institutions. Cahiers, 30), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2008, 14.5 x 23, 193 p., br.

Plusieurs dossiers bibliographiques, richement documentés (avec quelques fautes de français, qui ne sont pas toutes des coquilles). P. Raxhon s'attache longuement au concept de mémoire, à son évolution et aux problèmes que le devoir mémoriel pose à l'historien ; l'A. insiste avec raison sur les amalgames de la mémoire, qui ne replace pas chaque fait dans la singularité de son contexte (p. 16), ou encore, reprenant P. Ricoeur, il martèle : « un impératif de vérité guide l'historien; l'impératif de fidélité est le propre de la mémoire » (p. 23). Il offre un très vaste panorama des publications, spécialement sur la Seconde Guerre mondiale et la décolonisation (inséparable des réalisations coloniales, ici sans mémoire). J. Gotovitch écrit un assez

long article sur le PCB, poids plume de la politique. Pour la Belgique encore : le monde catholique, surtout francophone, au siècle dernier, très étudié, comme on le voit par les notes de l'article de G. Zelis ; le catholicisme de 1700 à 1815 dans les publications de la dernière décade. – B. STENUIT.

Jean-Yves GUILLAUMIN, *Les Silves du collège jésuite de Dole (1592)*, s.l., Presses Universitaires de Franche-Comté, 2012, 22 x 28, 125 p., br., ISBN 978-2-84867408-7.

L'édition des *Silves* du collège jésuite de Dole revenait de droit à l'Université de Franche-Comté, où elles avaient été étudiées dans un séminaire interdisciplinaire (Introduction, p. 8). Le recueil original, partiellement édité, traduit et commenté dans cet ouvrage, associe divers types de pièces de vers (sur le modèle des *Silves* de Stace) et des calligrammes. Les *Silves* de Dole ont été composées et éditées en 1592 en l'honneur de Claude II de Vergy, nouveau gouverneur de la Franche-Comté, alors espagnole. Quarante-six élèves de la classe de Première du collège avaient été chargés de montrer leur habileté dans le domaine de la poésie latine et grecque en un temps très court (deux semaines). L'ouvrage ici présenté comporte trois parties : J.-Y. Guillaumin a écrit l'Introduction, édité, traduit et annoté des poèmes choisis dans le recueil original ; J.-B. Guillaumin consacre un chapitre entier aux correspondances entre musique et astronomie ; C.-I. Brelot a composé un essai d'histoire sociale des élèves de ce collège en 1592. — La langue des poèmes est en partie grecque, en partie latine. Tous les poèmes édités sont traduits ; dans un certain nombre de cas, on a la reproduction photographique de l'édition originale. Les modèles des calligrammes sont d'abord les auteurs hellénistiques Théocrite, Simmias et Dosiade ; les élèves avaient aussi un modèle latin avec le poète Optatien (IV^e s.). On trouvera dans cette édition notamment la syrinx et les autels imités de Théocrite, les œufs imités de Simmias, les haches imitées de Simmias (ou de Théocrite ?). Les jeunes auteurs ont aussi créé des formes géométriques simples (cercle et polygones réguliers). Trois calligrammes sont particulièrement originaux, surtout les deux *lunettes* latine (reproduite dans cet ouvrage) et grecque, mais aussi le *moulin de Pythagore*, une figure en forme de moulin à vent où les carrés sur les deux côtés de l'angle droit figurent les ailes et le carré sur l'hypoténuse représente la tour. — Je signale tout de suite deux choses importantes. (1) Le titre latin du recueil, qui manque dans l'édition, est *Sylvae, quas vario carminum genere schoastici collegii Dolani Societatis Jesu in publica civitatis gratulatione, laetitiaeque ex tempore obtulerunt*. (2) Puisque l'édition n'est que partielle, le texte des *Silves* auquel font référence les études des A. n'est pas celui qui est présenté au lecteur, lequel, par exemple, ne lit pas les onze poèmes consacrés aux Muses, mais six seulement ; mais J.-B. Guillaumin, qui a découvert l'exemplaire de Lyon, signale dans sa note 1 qu'il est disponible sur *Google books* ; taper le début du titre latin ; le bon site apparaîtra dans les premiers. — (A) J.-Y. Guillaumin a consacré une introduction substantielle à son édition. Elle traite du genre littéraire des *Silves*, des acrobaties savantes appelées depuis l'Antiquité les *technopaïgnia*, genre qui remonte à l'époque hellénistique et qui a fleuri abondamment au Moyen Âge et à la Renaissance, des calligrammes, des formes qu'ils affectent et des difficultés rencontrées par les auteurs (des adolescents de 14 à 17 ans pour la plupart) et les imprimeurs, et enfin de la poétique des *Silves* dans le contexte de la poétique de la Renaissance européenne. Elle comporte aussi une bibliographie. — (B) *L'édition*. Après le poème votif, elle présente 6 poèmes consacrés aux Muses, dont l'un a la forme de la syrinx de Théocrite, mise sous le nom d'Euterpe. Suivent un poème chanté par les nymphes et un autre par Neptune. Puis un groupe de piécettes très savantes (p. 50-55) en latin et aussi en grec : énigme, épigramme, imitations en vers serpents, distique rétrograde, syllogisme gémé (une forme complexe que l'on découvrira), deux pangrammes (vers comprenant toutes les lettres d'un alphabet donné). Ensuite, des calligrammes : labyrinthe latin, cercle latin, triangle équilatéral grec, triangle isocèle latin, carré grec, losange et hexagone latins, haches grecque et

latine, moulin de Pythagore latin, autels grec et latin, ailes latines, œufs latin et grecs. Derechef, des piécettes savantes (p. 82-83) : emblème, épigramme, énigmes. Et, pour finir, des lunettes latines. Plusieurs poèmes en latin ou en grec comportent des acrostiches en l'honneur de Claude de Vergy et de la ville de Salins. Certaines de ces pièces reçoivent un commentaire étendu, notamment la syrinx (p. 38-41), et les deux énigmes de la p. 83, étudiées à la p. 18 de l'Introduction. — (C) J.-B. Guillaumin : « Chants des Muses et harmonie des sphères dans les *Sylvae*. » L'A. étudie les caractérisations formant le titre complet placé en tête de chacun des onze poèmes attribués aux Muses : le nom de la Muse, le symbole astronomique de la planète associée, la caractérisation métrique et/ou littéraire, la caractérisation musicale. Ces différents traits, qu'on trouve dans presque tous les cas, forment les chefs de quatre colonnes d'un tableau. L'A. consacre l'essentiel de ses efforts à l'élucidation de la caractérisation musicale, presque toujours erronée ; il présente (1) le système harmonique complet des Anciens ; (2) l'« imbroglia des modes » (titre d'un ouvrage célèbre de J. Chailley, 1960) ; (3) les sources possibles : il semble qu'il n'existe pas de « texte antique associant systématiquement une Muse, une planète et un son de la gamme » ; en revanche, les Anciens associaient ces trois termes deux par deux : Muses et planètes, planètes et notes ; (4) les parallèles au XVI^e s. — (D) C.-I. Brelot : « Les élèves du collège des Jésuites à Dole en 1592 : essai d'histoire sociale. » Dans les limites fixées par l'A., qui n'a pu dresser un état des connaissances disponibles, c'est l'histoire sociale des familles qui apporte les résultats les plus sûrs. L'étude confirme la thèse de L. FEBVRE (*Histoire de la France-Comté*, 1911) sur le déclin de la vieille noblesse et l'ascension de la bourgeoisie qui parvient aux affaires et accède à la richesse, au pouvoir et même à la noblesse. En revanche, l'A. constate que l'approche biographique et prosopographique n'est pas pleinement satisfaisante, car seuls dix-huit élèves sur quarante-six ont été identifiés. En outre, les sources sont pauvres dans le cas de jeunes gens morts jeunes, sans descendance ou sans notoriété ; l'érudition locale est parfois lacunaire, les variantes patronymiques sont nombreuses. On trouvera le détail de la prosopographie dans un précieux tableau annexé. — La diversité des approches des auteurs confère à cette édition des *Silves* doloises un intérêt tout particulier ; on la lira avec plaisir. Notamment, ce recueil est un témoignage sur le remarquable niveau de la pédagogie des Jésuites à la fin de la Renaissance. — Quelques remarques de détail. La graphie du nom du poète Simmias/Simias de Rhodes n'est pas unifiée. P. 50, *sub fine*, remplacer le mot « grec » par le mot « français ». P. 88, le nom propre Gillaboz (latin *Gillabodus*) est écrit Gillabod. Enfin, dans les poèmes consacrés aux Muses, le symbole astrologique de la planète ne figure pas, alors qu'il est dans l'original. — M. FEDERSPIEL.

John K. HALE, *Milton's Cambridge Latin. Performing in the Genres, 1625-1632* (Medieval and Renaissance Texts and Studies), Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2005, 16 x 23.5, XII + 305 p., rel. US \$ 32, ISBN 978-0-86698332-7.

L'A. de *John Milton. Latin Writings. A Selection* (Assen, 1998) se concentre ici sur les années d'apprentissage, de l'entrée au Christ'College de Cambridge en 1625 à l'année 1632, où Milton embrasse la condition de poète. L'A. examine des textes scolaires et académiques comme des œuvres véritables et qui nous plongent dans l'humanisme à Cambridge, l'usage du latin et les exercices principalement rhétoriques où Milton excella : *disputatio*, thèse et surtout déclamation ; d'autres exercices sont étudiés, hors cursus : poèmes de circonstance, *Salting* (rite de passage à l'université) dont l'A. fournit une édition critique, complète ici, une traduction et des annotations. S'adressant aussi à un public peu au fait de la *res literaria*, les analyses s'attardent sur plusieurs de ces exercices, dominés par la logique et la rhétorique, très technique en ces temps érudits. — B. STENUIT.

Corinne BONNET, Véronique KRINGS, Catherine VALENTI (éd.), *Connaître l'Antiquité. Individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle* (Collection « Histoire »), Rennes, Presses universitaires, 2010, 15.5 x 24, 273 p., br. EUR 18, ISBN 978-2-7535-1193-4.

Les réseaux à l'œuvre dans les sciences de l'Antiquité, perceptibles par exemple dans la correspondance, révèlent les clivages personnels, idéologiques, etc., mais aussi l'esprit d'un projet et la vie de la République des Lettres. Rassemblant douze contributions, le présent volume est issu d'un séminaire à Toulouse. O. Cavalier, avec la correspondance de l'helléniste J.-B. d'Ansse de Villosion (1750-1805), nous entraîne dans le duché de Saxe-Weimar, dans cette Allemagne du Nord fortement cultivée (Weimar, Leipzig, Iéna...), « foyer de toutes les lumières d'Allemagne », selon Villosion lui-même qui échangea des lettres avec l'illustre duchesse Anna-Amalia, nièce du grand Frédéric ; défilent aussi Herder, Goethe et surtout Wieland, qui jugea Villosion « un vrai prodige de philologie », bientôt parti en Grèce. — P. Foro rappelle que l'*Enciclopedia italiana* est un projet de 1919 et compte trente-sept volumes entre 1929 et 1938 ; il montre comment Gaetano De Sanctis, responsable de l'Antiquité classique, recruta ses collaborateurs et que la liberté d'écriture, sous l'*Èta fascista*, fut réelle, mais non pleine. Les autres contributions concernent le démotique égyptien, l'expansion romaine, l'École française d'Athènes et celle de Rome, les archéologues espagnols du début du siècle dernier, Espérandieu et ses concurrents dans l'édition des cachets d'oculistes romains, Déchelette et son réseau étendu à dix-neuf pays (soixante-six correspondants en Allemagne), Carthage et l'idéologie du III^e Reich, le rôle des spécialistes de l'Antiquité dans la confection des programmes de l'enseignement secondaire. — B. STENUIT.

Mark BRADLEY (éd.), *Classics and Imperialism in the British Empire* (Classical Presences), Oxford, University Press, 2010, 14.5 x 22, XXIII + 335 p., rel. £ 65, ISBN 978-0-19-958472-7.

Du XVIII^e s. au milieu du XX^e, quelle fut la place de la représentation de l'Antiquité classique dans l'Empire britannique et ses colonies ? L'introduction de Bradley (Nottingham) prend l'exemple du *British Museum*, ouvert en 1759, « expression puissante de l'hégémonie britannique » (p. 9), lieu privilégié d'une influence à double sens, de l'Antiquité sur l'idée impériale et de l'Empire britannique colonisateur sur l'image de l'Antiquité. La perception de cette interaction parcourt les dix contributions de spécialistes des époques antique ou contemporaine, s'attachant à quelques aspects jugés sans doute représentatifs de l'arrogance coloniale : la lutte des colonies américaines contre le Royaume-Uni ; le rapprochement, par l'origine indo-européenne, des Anglais et des Indiens : le développement de ces derniers pourra ainsi reprendre ; la supériorité raciale inspirée par la maîtrise d'un code de l'éducation classique, à l'œuvre dans le récit que publie en 1826 un ancien d'Eton et de Cambridge, Henry Nelson Coleridge, après son voyage aux Indes Occidentales ; l'art grec exprime la perfection du type humain ; le nationalisme et le colonialisme ont influencé l'interprétation de l'*Agricola* de Tacite ; la découverte des papyrus de Bacchylide, ramenés au *British Museum*, manifesta un esprit d'hégémonie (!) ; la notion de déclin des empires classiques (Gibbon) fut utilisée pour tenter de préserver l'Empire britannique ; la supériorité britannique, au temps d'Édouard VII, fut confrontée aux craintes de déclin ; enfin, l'héritage classique hors du monopole britannique, comme aux États-Unis. — Dès l'introduction (p. ex. p. 13, 17), il était clair que le point de vue serait post-colonial, c'est-à-dire (il faut être *fashionable*) anticolonialiste, dans un contexte où l'eurocentrisme est suspect ; c'est dire si la même matière, qu'un livre traiterait sans a priori, ne donnerait pas les mêmes conclusions : ce livre reste à écrire. — B. STENUIT.

L'opera di Giuseppe Scarpat, 1920-2008, Brescia, Paideia, 2010, 13.5 x 21, 91 p., br.

Par son édition commentée de la lettre 65 de Sénèque à Lucilius (1965, année où paraît le travail semblable de A. Stückerberger à Heidelberg sur l'*ep.* 88), suivie en 1975, toujours à Brescia, des lettres 1-12, G. Scarpat inaugurerait les commentaires suivis des *Letteres à Lucilius*, entrepris assez tardivement par les philologues, sans doute en raison de l'ampleur du corpus et de ses répétitions ; les commentaires se sont poursuivis, par Scarpat (*ep.* 70 en 2007) et plusieurs autres. Jointe à la *Breve introduzione ad Omero* (avec R. Cantarella ; quinze éditions de 1956 à 2005), à la monographie sur la *parrhesia* (1964) et à plusieurs études de linguistique, cette entreprise aurait suffi à la renommée de Scarpat. Il faut ajouter le lancement de la revue prestigieuse *Paideia* en 1946, bientôt suivie d'une maison d'édition homonyme, dont l'orientation biblique et pastorale fut forte ; Scarpat lui-même fournit une édition traduite et commentée du livre de la *Sagesse* (*ab* 1989) et du livre IV (non canonique) des *Macchabées* en 2006. G. Biondi et A. Zani retracent pieusement tous ces centres d'intérêt, tandis que T. Stefani évoque l'organiste liturgique et l'éditeur musical que fut aussi Scarpat. Une longue liste des publications, accompagnée brièvement de descriptions et de résumés, occupe la seconde moitié de ce bel hommage.

B. STENUIT.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Magali ANNÉE (éd.), *Parménide. Fragments. Poème. Précédé de Énoncer le verbe être* (Bibliothèque des textes philosophiques), Paris, Vrin, 2012, 11.5 x 18, 215 p., br. EUR 12, ISBN 978-2-7116-2414-0.

Ce volume offre, outre une nouvelle traduction des fragments de Parménide, une longue étude, où Magali Année tente de réévaluer la portée de l'énonciation du verbe être par l'Éléate. L'A. s'inscrit pour cela explicitement dans une perspective linguistique. Son but est d'aborder le Poème en-deçà de la « surdétermination philosophique » (p. 16) qu'implique le recours à une analyse en termes ontologiques. Elle tient ainsi à se démarquer des approches de B. Cassin, J. Bollack ou A.-G. Wersinger, jugés encore trop tributaires d'une orientation philosophique, mais aussi de la perspective analytique de G. Calogero. — L'un des points forts de l'analyse est de mettre en évidence le caractère métamorphique et holosémantique du verbe « être » chez l'Éléate. Métamorphique, ce verbe intervient dans le texte sous une très grande variété morphologique, comprenant aussi bien des formes ioniennes qu'éoliennes et attiques. Holosémantique, il tient par la simultanéité de ses valeurs inhérentes, qui ne doivent donc pas être figées « dans la rigidité d'emplois correspondant aux brisures de sa signification éclatée » (p. 42) Le verbe « être » est ainsi une entité linguistique globalisante, pour laquelle la contradiction (de nature logique) entre « devenir » et « immobilité » ne tient pas, puisque toute la construction du Poème va à instaurer pour elle un mouvement circulaire, écho de l'écriture en *boustrophédon*. — Toute cette stratégie convergerait pour instaurer le discours de Parménide comme « parole d'autorité », « infailliblement vraie » (référence est faite aux techniques mises en œuvre dans l'épique guerrière). La « question de la vérité » est ainsi « réduite » « à une stratégie purement énonciative » (p. 140, n. 2). Cette analyse se veut un « préalable à toute autre interprétation possible. » – V. C. LENOIR.

Anne MERKER, *Une morale pour les mortels. L'éthique de Platon et d'Aristote*, (L'âne d'or), Paris, « Les Belles Lettres », 2011, 15 x 21.5, 407 p., br. EUR 39, ISBN 978-2-251-42045-5.

Cet ouvrage se propose de reconstruire l'éthique de Platon et d'Aristote, considérés comme essentiellement en accord malgré les polémiques affichées, en l'ancrant dans le problème fondamental qui lui donnerait corps, à savoir le problème de la mortalité. Par « mortalité », l'A. entend non seulement le fait que la vie prendra fin, mais plus essentiellement l'état de ce qui est en manque ou en défaut, à la différence de la divinité caractérisée par la plénitude et l'autarcie. De cet état naît le désir, dont l'objet s'impose sur le mode du « il faut ». Cet objet, c'est le bien, qu'il s'agit de s'approprier, de « prendre » (l'A. soutient que le verbe αἰρεῖσθαι et le substantif αἴρεσις doivent être compris en ce sens très concret, et non au sens de « choisir », du moins si ce dernier terme est entendu comme renvoyant à un choix arbitraire non fondé sur un examen préalable). Pour ce faire, encore faut-il que son contenu soit déterminé plus précisément par la pensée, qui révèle que le bien consiste en la beauté morale, identique à la vertu et aux activités qui y sont conformes. — Dans sa première partie, l'A. élabore les fondements de cette interprétation en examinant les rapports entre l'injonction « Il faut », l'état « en défaut », le désir et la « prise » (αἴρεσις). C'est sans doute la partie la plus intéressante et la plus originale de l'ouvrage. L'auteur cherche notamment à distinguer le « Il faut » (δεῖ, χρῆ) du devoir tel qu'il est entendu dans la philosophie morale moderne, qui reposerait sur la dette et situerait la morale dans un contexte interpersonnel, tandis que le « Il faut » la mettrait plutôt en rapport avec le besoin et le bien comme « ce qu'il faut » (τὸ δεῖον). Cette distinction mérite certainement d'être prise en considération et devrait permettre de complexifier le débat sur le caractère déontologique ou téléologique des éthiques de Platon et d'Aristote, débat auquel l'ouvrage ne fait étrangement pas allusion. La méthode qui y conduit, fondée essentiellement sur l'étymologie, peut toutefois susciter des réserves, en particulier lorsqu'elle est appliquée à l'auteur du *Cratyle*. Par ailleurs, on peut se demander si, en faisant de l'ἔνδεια (l'état de manque, de besoin) la racine de l'éthique ancienne, l'A. ne renoue pas avec la thématique judéo-chrétienne de la chute (cf. ses remarques sur l'étymologie de « falloir », p. 23), en deçà de laquelle elle cherche pourtant à remonter. À l'inverse, le désir ne pourrait-il pas être considéré comme une force positive par elle-même, celle-là même qui permet de l'attribuer non seulement aux mortels, mais également aux dieux, comme le font aussi bien Platon qu'Aristote dans des passages qui embarrassent manifestement l'A. (cf. p. 166, n. 154; p. 196, n. 198) ? Quoi qu'il en soit, la configuration de problèmes mise au jour dans cette partie est stimulante et mériterait d'être discutée plus en profondeur. — Les trois parties suivantes étudient respectivement le bien dans sa liaison avec le beau et la vertu, la place de la pensée dans l'éthique et le paradoxe socratique selon lequel nul n'est méchant volontairement. L'étendue des textes analysés et des problématiques abordées est impressionnante ; pourtant, la reconstruction de l'éthique platonico-aristotélécienne qui en résulte s'avère en définitive relativement classique. Que le désir joue un rôle central dans la morale des Anciens, qu'il ait pour objet naturel le bien, que celui-ci soit indissolublement lié au beau et à la vertu chez Platon et Aristote, que la présence du libre arbitre dans les œuvres de ces derniers soit à tout le moins sujette à caution, ce sont là des idées que l'A. est loin d'être la première à avancer. L'originalité de ses analyses ne ressort pas toujours suffisamment, notamment parce qu'elle a pris le parti de ne pas discuter la littérature secondaire particulièrement vaste et complexe sur ces questions (dans les rares occasions où d'autres commentateurs sont mentionnés, leurs positions sont souvent réduites à des simplifications qu'ils risquent de trouver abusives - j'ai ainsi appris avec une certaine surprise avoir « oublié » les connotations morales du terme κάλον chez Platon). Une telle attitude, que l'A. justifie en invoquant son souhait d'adopter une approche synthétique (p. 18-19), n'invite évidemment guère à la discussion. Il est certes difficile de trouver le juste milieu dans un contexte d'inflation bibliographique galopante, mais la radicalité du choix ici fait paraître excessive pour un ouvrage qui prétend s'adresser au moins en partie à un public de spécialistes. D'un autre côté, son caractère synthétique fait de cette présentation de l'éthique de Platon et d'Aristote une addition bienvenue à la bibliographie de langue française consacrée à

ces auteurs, où les études de détail prennent souvent le pas sur les interprétations d'ensemble. – S. DELCOMMINETTE.

Anthony KENNY (éd.), *Aristotle. The Eudemian Ethics. A New Translation by A. K.* (Oxford World's Classics), Oxford, University Press, 2011, 13 x 19.5, XXXVIII + 195 p., br. £ 8.99, ISBN 978-0-19-958643-1.

Au terme de son Introduction, l'A. écrit : *Here, at, last, the EE [Eudemian Ethics] appears for the first time in a modern language in complete and untruncated form* (p. XXXVIII). C'est, en effet une « première », dans la mesure où, jusqu'ici, les traductions (comme les éditions savantes) de l'*EE*, qui comporte huit livres, s'abstenaient de fournir le texte des livres centraux (IV-VI) que l'ouvrage possède en commun avec l'*Éthique à Nicomaque* (V-VII). L'initiative de A. Kenny s'autorise d'un jugement qui lui paraît aujourd'hui partagé et dont il tire hardiment les conséquences : *It now seems to be the majority opinion of scholars that the original home of these books was indeed the EE* (p. XI). Cette position interprétative, qui, notons-le au passage, porte un rude coup au prestige traditionnel de l'*Éthique à Nicomaque*, est une position en faveur de laquelle A. Kenny lui-même, depuis longtemps (cf. *The Aristotelian Ethics*, Oxford, 1978), a fourni des arguments sérieux, empruntés à l'analyse du fond (doctrines philosophiques) et de la forme (mesures stylométriques) des documents. Sans nouvel argument de sa part, la présente traduction, réputée « non tronquée », est bien faite pour ajouter astucieusement du poids à la position défendue par l'A. et donner le sentiment aux lecteurs, du moins de langue anglaise, que la cause est définitivement entendue. Cette traduction est, du reste, admirable de clarté et de précision à la fois. Elle est faite, pour la partie propre à l'*EE*, sur le texte grec procuré par Walzer et Mingay (Oxford, Clarendon Press, 1991) et, pour le reste, sur le texte grec de l'*Éthique à Nicomaque* procuré par Bywater (*Ibid.*, 1894), moyennant quelques différences, les plus significatives étant expliquées dans les Notes. On pardonnera, ou non, que s'adressant à un public anglophone, l'A. ignore complètement certains travaux récents, de haute tenue, publiés dans d'autres langues : je pense en particulier à la traduction italienne, annotée, de P. Donini (*Aristotele. Etica Eudemia*, Rome - Bari, 1999), qui, pourtant, partage la même position interprétative.

R. BODEÛS.

Plotin. *Œuvres complètes. Traité 1 (I 6)*, Sur le Beau. Texte établi par L. FERRONI. Introduit, traduit et annoté par M. ACHARD et J.-M. NARBONNE (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2012, 12.5 x 19, CCCXXIX + 69 p. en partie doubles, br. EUR 55, ISBN 978-2-251-00566-9.

Parmi les traités de Plotin, le *Περὶ τοῦ καλοῦ* a donné lieu à une littérature assez considérable – maintes éditions, traductions et commentaires – et est celui dont la doctrine a été la plus étudiée. Néanmoins, les philosophes, les théologiens et les historiens des religions doivent être particulièrement reconnaissants à Lorenzo Ferroni (l'éditeur), et à Jean-Marc Narbonne et à Martin Achard (les traducteurs) d'avoir rendu plus accessible en français, avec une rigueur critique et une stricte fidélité aux textes des manuscrits ce premier traité des œuvres complètes de Plotin (205-270 apr. J.-C.). Dans ce volume de la CUF, on trouve une copieuse introduction (p. X-CCXCVI), suivie par une autre introduction au traité 1 (I 6) *Sur le Beau* (p. CCXCIX-CCCXXIX) et par le texte grec et la traduction française en regard portant le même numéro de page, avec des notes complémentaires (p. 1-69). — Dans une remarquable introduction, J.-M. Narbonne donne, en près de 250 pages, un examen de la vie, de l'œuvre et de la postérité de Plotin. Il tente en outre de réunir tous les renseignements

possibles sur quelques mots techniques néoplatoniciens (ὄψοστασις, φύσις, τάξις, σείρά), et s'efforce d'établir une comparaison entre la structure métaphysique du néoplatonisme plotinien et celle du néoplatonisme de Jamblique (p. CLXXV-CCL). On conseillera au lecteur débutant, et pas seulement, les deux chapitres sur le système de Plotin (p. LXI-XC) et son originalité (p. XCI-XCV). La riche substance de cette introduction rend vaine toute analyse rapide. — Toute nouvelle édition des œuvres de Plotin doit être confrontée à la remarquable édition de Paul Henry (1906-1984) et Hans-Rudolph Schwyzer (1907-1945), qui a été saluée par grand nombre de savants comme l'*editio princeps* de Plotin. Le *Traité* 1 (I 6), *Περὶ τοῦ καλοῦ*, a été édité à deux reprises : HENRY - SCHWYZER, *Plotini Opera I. Editio maior*, Paris - Bruxelles, 1951 et *Id.*, *Plotini Opera I. Editio minor*, Oxonii, 1964. Voici la justification apportée par Ferroni pour cette nouvelle édition : « on attend toujours un éditeur de Plotin qui, en établissant le texte et en rédigeant les apparats critiques, choisisse de présenter au lecteur un commentaire et de justifier ses décisions par des raisons d'ordre sans doute philosophique, mais aussi philologique, grammatical, linguistique et stylistique. Un commentaire véritablement philologique, considéré dans son sens le plus exigeant, doit désormais s'ajouter au commentaire de nature philosophique et parfois littéraire » (p. CCLXXXIX). Cette édition de Plotin satisfait selon nous à ces conditions. — Même si les auteurs ne discutent pas de l'édition des *Ennéades* d'Émile Bréhier (Plotin, *Ennéades* I, Paris, « Belles Lettres », 1924), mentionnons quelques menus détails afin de mieux montrer l'apport de cette nouvelle édition. L'ancienne édition avec traduction de la CUF souffrait de nombreuses carences : la méconnaissance d'une bonne partie des manuscrits, le caractère plus ou moins arbitraire de la préférence accordée au *Laurentianus* 87.3 (A) – le modèle principal utilisé par Ficin –, l'insuffisance du dépouillement, les omissions de l'apparat critique qui passe sous silence certaines leçons parfaitement attestées, la correction excessive du texte des manuscrits pour des raisons purement grammaticales. Ainsi, par exemple, l'édition d'Henry - Schwyzer des trois premiers *Ennéades* diffère de celle de Bréhier en 1414 passages. — En ce qui concerne les monumentales éditions des Presses Universitaires d'Oxford (1951 et 1964), l'édition Ferroni - Narbonne propose un texte différent de celles-ci en trois passages, desquels deux portent sur la ponctuation – deux points et point virgule respectivement au lieu de deux virgules (p. 3.52 et p. 4.3) –, et un sur la leçon des ms. – οὗτος, qu'on retrouve dans la majorité des ms., pour la conjecture ὄντος (p. 12.34). — De surcroît, à la différence de l'édition de Bréhier et de celle d'Henry - Schwyzer, qui suivent l'ordre systématique indûment imposé par Porphyre aux traités plotiniens, la nouvelle édition Budé suit l'ordre chronologique, un choix qui était déjà celui d'Adolf Kirchhoff dans son édition de 1856 des *Opera* de Plotin, *secundum ordinem chronologicum*. Il est ainsi préférable de faire la lecture des traités plotiniens en suivant l'ordre chronologique de leur composition (celles-ci ont été achevés entre 253 et 270 apr. J.-C.), ce qui permet de les lire dans leur totalité (et non pas selon la division systématique porphyrienne) et de voir la reprise par Plotin de nombreux points abordés dans des traités antérieurs. — Toute la tradition manuscrite des *Ennéades* remonte à un seul archétype, vraisemblablement un manuscrit en minuscule écrit sur deux colonnes vers le IX^e et le XII^e s. qui est le premier ancêtre commun de tous les ms. du Moyen Âge et de la Renaissance (p. CCLV-CCLVI). Pour l'établissement du texte, Lorenzo Ferroni retient, des quelques cinquante-sept ms. grecs qui nous ont transmis le *Traité* I, dix-huit manuscrits répartis entre deux classes (15 ms. indépendants et 3 ms. secondaires) et divisés en 4 sous-archétypes, et un groupe n'ayant qu'un seul ms. : w (A, E), x (B, R, J), y (U, S, N, C, M, V), z (Q, L, G) et D. Les trois *descripti* sont F (*Parisinus* gr. 1816, anno 1460), Ciz. (*Cizensis bibliotheca episcopalis* 63, anno 1551) et le *Marcianus* gr. 241 (*saec.* XV). Par ailleurs, il n'y a pas de tentative d'établir un *stemma codicum*. — En outre, l'édition repose sur trois apparats, respectivement consacrés aux témoignages directs et indirects (*Test.*), aux sources (*Fontes*), et aux variantes. Dans ce dernier on retrouve toutes les leçons des manuscrits et les lectures ou les conjectures des précédentes éditions et des principaux critiques. Rappelons que, dans la collection Budé, l'apparat critique est toujours positif, et donc, en tête de chaque article se trouve la leçon

adoptée dans le texte ; et après les deux points, la ou les variantes. Les notes contiennent aussi d'assez nombreuses explications grammaticales destinées à justifier le texte retenu. — Il faut dire que la traduction, dans son ensemble, est ferme, nette et élégante. — À la p. XI, une erreur typographique donne : « av. » pour « apr. » ; fermer aussi la parenthèse à la page XXIX, note 1, après 21, 9-18. — A. MIHAI.

Bernadette CABOURET, Marie-Odile CHARLES-LAFORGE (éd.), *La Norme religieuse dans l'Antiquité. Textes réunis par B. C. et M.-O. C.-L. Actes du colloque organisé les 14 et 15 décembre 2007 par les universités Lyon 2 et Lyon 3* (Collection du CEROR, 35), Paris, De Boccard, 2011, 17 x 26.5, 336 p., br. EUR 39, ISBN 978-2-904974-37-3.

En 2007, le Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain (CEROR) et le centre Histoire et Sources des Mondes Antiques (HiSoMA) organisaient un colloque centré sur le thème de *La Norme religieuse dans l'Antiquité*. Cette réunion s'est tenue sous le patronage d'un expert de la religion romaine, J. Scheid, qui signe l'introduction de cette réflexion collective, et rassemble les conclusions des trois demi-journées d'examen en fin d'ouvrage. Sa présence confirme qu'il ne faut pas s'attendre à une étude générale de la norme dans le monde gréco-romain ; l'examen porte sur la sphère romaine, notamment à partir de la période républicaine, et surtout sur la période impériale jusqu'au règne de Julien. — « Antiquité » avec un grand A, et « Norme » avec un grand N : dans son introduction, J. Scheid précise que, dans le monde romain, la religion n'est pas véritablement définie par les dieux, mais dictée par les prêtres, voire des autorités, sous prétexte d'interprétation du monde divin. Ainsi, s'il n'y a pas de norme religieuse par le divin, « est-ce à dire qu'à Rome, les normes n'existaient pas ? » (p. 7). J. Scheid répond à cette question avant même de l'avoir posée : la religion romaine étant définie par les prêtres et les dirigeants du pouvoir qui font partie de la hiérarchie religieuse (surtout à l'époque impériale, avec l'empereur en tant que *pontifex maximus*), la première Norme est l'orthopraxie, c'est-à-dire la stricte observance du rituel défini par les autorités. La démonstration subséquente de J. Scheid, se basant notamment sur l'étymologie du terme latin *norma*, démontre que cette orthopraxie romaine n'est pas figée : « les Romains peuvent partager une norme religieuse commune, qui est même considérée comme conforme à une norme universelle, mais cela ne signifie pas qu'ils célèbrent tous les mêmes rites » (p. 8). Ainsi, la véritable problématique de ce colloque serait l'étude des « différentes normativités » (p. 10) du système religieux romain. — Cette problématique différentielle se remarque dans la première division thématique du colloque : la Norme dans le temps. La première communication, par A. Dubourdiu, traite de « La définition de la norme religieuse dans l'affaire des Bacchantales » (p. 11-24). Le ton est donné : les études définissent la Norme surtout par la démonstration de transgressions, plus que par les applications de cette dernière. Cette célèbre affaire des Bacchantales semble fixer le *terminus ante quem* de la réflexion des Anciens sur cette Norme. A. Dubourdiu se base sur les termes de Tite-Live, comme *intestina coniuratio*, qui donnent le ton. Étymologiquement, ces expressions appartiennent au monde religieux, mais elles définissent ce qui doit être considéré comme extérieur à la norme religieuse romaine. Extérieur tant dans l'origine géographique – *Graecus ignobilis* – que dans les pratiques rituelles (p. 12-13). Il n'y a pas de règle sans exception, et pour les Romains, il semble ne pas y avoir de Norme sans infraction, venant en général de l'étranger. A. Dubourdiu démontre par la suite la progression de cette Norme romaine, puisque la pratique des Bacchantales sera peu à peu tolérée sous conditions (p. 15) : la Norme n'est donc pas figée, et peut répondre à des attentes sociales évoluant sur cette longue période qu'est l'Empire romain. — Cette analyse « en négatif » (p. 23) globalise la réaction romaine face à la transgression privée – souvent étrange et étrangère – de la Norme religieuse publique : dénonciation par des termes religieux, interdiction puis autorisation contrôlée par la sphère politique. Cet exemple démontre

une Norme principalement définie par le respect du *mos maiorum* – la tradition des ancêtres – et par un tolérance maîtrisée envers les « nouveautés ». Les communications suivantes insistent sur le fait que l'important, pour s'inscrire dans la Norme, est plus la manière dont on pratique que l'objet du rituel lui-même (p. 271) : la Norme est plus dans la forme, qui a la possibilité d'évoluer pour être acceptable, que dans le fond, plus immuable. M. De Souza propose une étude étymologique des termes rituels des auteurs antiques (Aulu-Gelle, Cicéron, Macrobie, etc.) et entourant cette norme religieuse par les interdits (p. 25-36). M.-K. Lhommé (p. 37-51) atteste que la conceptualisation de la Norme par les auteurs ne se fait pas uniquement par une négation de certains exemples, mais se fait surtout par rapport aux Anciens, *institutum patrium*, se référant aux travaux de J. Rüpke (p. 48-50). Ainsi, cette réflexion de la part des Romains prend bien place à la fin de l'époque républicaine, mais les auteurs souhaitent inscrire leurs propos dans le passé, recherchant la norme « archaïque » la plus éloignée et prouvant l'ancienneté des coutumes « qui ont fait leurs preuves » et qu'il faut donc suivre. C. Wolff traite du cas des brigands (p. 53-72), autre contre-norme, toujours à partir de sources littéraires (Aplule, Longus, Xénophon etc.), alors qu'A. Vigourt propose une étude épigraphique sur les cultes privés, pouvant exprimer un idéal de norme à atteindre (p. 73-84) et une conception moins touchée par la pression de la sphère politique. B. Cabouret-Laurieux analyse la conception « hors-norme » de la religiosité de Julien (p. 85-103). Cette communication, présentée de façon très événementielle, aborde une position à la fois personnelle et publique, de par les fonctions impériales de Julien, grâce aux œuvres de l'empereur. On pourra regretter ici l'absence d'une analyse plus en profondeur de la « norme chrétienne », à travers l'étude d'auteurs de cette confession. Cela aurait pu apporter des comparaisons nécessaires dans le traitement de cette période tardive peu abordée par le reste des communications, et éclairer les raisons de l'incompréhension entre les Romains traditionalistes et les chrétiens à propos du concept de Norme, incompréhension liée au concept de *libertas*. — La seconde partie, « La Norme dans l'espace », s'interroge sur les liens que cette Norme pourrait avoir ou non avec le phénomène de romanisation. Les coutumes religieuses de l'Anatolie romaine, notamment pour le culte de Zeus Stratiotes (J. Dalaison, p. 203-218), attestent que la « colonisation » n'a imposé qu'un cadre général concernant les devoirs religieux et impériaux à respecter dans les nouvelles cités, qui n'interdit pas de voir évoluer les institutions et les divinités locales « indigènes ». Toutefois, les interdits rencontrés permettent toujours de définir la Norme : cette pratique, principalement étymologique, est attestée en Afrique pendant les premiers siècles de l'Empire (E. Smadja, p. 219-232). Les exemples des sévirs lyonnais (F. Bérard, p. 105-124), tout comme ceux des autels pompéiens (M.-O. Charles-Laforge, p. 125-173), permettent de s'interroger sur la conceptualisation et l'application, en dehors de Rome, de la Norme à propos de la religion impériale : difficile, car devant prendre en compte les « particularismes locaux » (p. 142). Enfin, A. Gros Lambert traite du cas du culte du Ba'al Hammon punique, connu comme le Saturne africain (p. 233-244), alors que M. Sebai s'interroge sur une catégorisation « hors-norme » des autres dieux ancestraux d'Afrique : les deux historiennes se questionnent sur la coexistence conceptuelle entre norme romaine et « attachement au passé ancestral » (p. 246) dans un contexte de colonies impériales. — À travers cette publication, nous avons des exemples de cultes présents à Rome dès les débuts de la conceptualisation de la Norme religieuse romaine (les Bacchanales), et des exemples de cultes maintenus dans les provinces romaines à l'époque impériale, rencontrant le phénomène de romanisation. On s'étonnera de l'absence des cultes dits « gréco-orientaux ». Ils posent pourtant la question de leur présence à Rome, tantôt acceptée et normalisée par les autorités (comme pour Cybèle), tantôt rejetée puis peu à peu tolérée, voire admise officiellement (comme pour le mithriacisme et les cultes isiaques), et dont l'ancestralité a souvent fait débat chez les auteurs antiques dans leurs œuvres traitant du *mos maiorum*. Ces cultes entrent, surtout pour l'époque impériale, dans le débat sur la norme fluctuante, lié aux questions du culte impérial et de la romanisation. Leur absence est d'autant plus étonnante que J. Scheid écrit en ouverture : « la relative généralité de la norme religieuse des Romains n'est-elle pas

un des éléments de la réussite de l'empire romain qui fit vivre côte à côte des *communautés humaines forts diverses ?* » (p. 274). — On appréciera cet ouvrage où la pluridisciplinarité, pls nettement marquée dans la seconde partie, riche en illustrations, conjugue l'étude d'inscriptions avec celle de monnaies, de sources littéraires, de peintures etc. Tout en regrettant que le titre laisse présager une analyse pluriculturelle et plus large (de futurs colloques ne pourraient-ils appliquer le thème à d'autres cultures ?), on admettra que l'ouvrage est très utile pour la période romaine impériale, époque charnière dans l'Histoire des religions de cette culture antique. Il s'interroge à la fois sur la période impériale (jusqu'au IV^e s.) et sur la fin de la République, qui voit les débuts de la conceptualisation des Anciens tournée vers leur passé lointain et légitimateur, et qui se diffuse dans la capitale, dans d'autres villes italiennes et dans plusieurs provinces impériales. La bibliographie est composée d'ouvrages généraux indispensables à un tel thème, ainsi que d'articles plus spécialisés. On trouve un index des sources utilisées (indispensable pour la première partie, qui étudie surtout des sources littéraires), des noms de personnes, ainsi qu'un index thématique, et un autre topographique. — Stéphanie BRIAUD.

Athanassia ZOGRAFOU, *Chemins d'Hécate. Portes, routes, carrefours et autres figures de l'entre-deux* (Kernos, supplément 24), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2010, 16 x 24, 369 p., br. EUR. 40, 978-2-9600717-7-1.

Voici un livre longuement attendu, la première monographie en français consacrée à Hécate, déesse qui « par ses origines perdues, son nom d'étymologie inconnue et sa polymorphie singulière, a longtemps été une véritable énigme pour les historiens de la religion grecque ancienne », comme le souligne A. Zografou dès les premières lignes de cet ouvrage. Quand elle n'a pas été reléguée, faute de transparence aux yeux des spécialistes, au monde des divinités astrales (comme déesse-lune) ou, surtout, au royaume des ombres et des ténèbres (comme déesse des enfers ou des fantômes ou bien des magiciens, nécessairement « chthonienne », spectrale et redoutable comme une sorte de super-Érynie ou de double noir d'Artémis), Hécate a eu droit, tout au plus, au statut de déesse mineure et marginale. — En empruntant les chemins d'Hécate, l'A. propose d'ouvrir d'autres horizons à l'étude de la déesse. Tout en reconnaissant ses dettes envers les auteurs qui en ont traité précédemment (T. Kraus, S. I. Johnston, R. von Rudloff, W. Fauth), l'A. s'attache à l'étude d'une facette particulière d'Hécate, c'est-à-dire à ses affinités avec ce qui relève de l'entre-deux : lieux de prédilection, les entre-deux spatiaux où sa présence est le plus souvent attestée ; rencontres et associations avec d'autres puissances divines qui les fréquentent ou qui s'y trouvent installées sous diverses formes ; interactions avec les catégories qui font la spécificité des entre-deux (la médiation, le passage, la transgression, la conciliation des contraires, l'impur et la purification, etc.) ; types, attributs et attitudes d'Hécate qui se révèlent solidaires de ses traits et fonctions. Ces choix, parfaitement cohérents, en impliquent bien d'autres qui vont au-delà d'une simple interrogation sur la spatialité d'Hécate ou de l'exploration de ses liens avec divers contextes de l'expérience quotidienne des entre-deux. À la lecture du livre, un réseau d'associations extrêmement ramifié se dévoile qui donne matière à des analyses minutieuses où l'utilisation éclairée de sources très diverses contribue à brosser une image riche et complexe de la figure d'Hécate. — Débouchant sur l'étude des figures de l'entre-deux qui constituent le cœur du livre, les deux premiers chapitres sont consacrés aux premières apparitions littéraires d'Hécate dans la poésie archaïque où se profile, contrairement au silence des poèmes homériques à son sujet, une tentative pour lui assigner une place dans la famille et le panthéon divins. Comme la *Théogonie* lui réserve une part exceptionnelle dans un passage illustrant particulièrement le thème du partage des honneurs divins, l'A. s'attache à l'analyse de ce véritable « hymne hésiodique à Hécate » afin de dégager ses traits (reliés à sa généalogie et avec une attention particulière portée à son statut de *μυνογενής*), les connotations de son nom

(en partant, parmi d'autres pistes possibles, du jeu étymologique entre Ἐκάτη ἑκάστη ἑκάστα, ses τιμαί (en vertu de sa participation à tous les partages, depuis l'ancien partage –μετὰ προτέροισι θεοῖσι, en passant par le partage effectué entre les Olympiens par Zeus, jusqu'à celui des sphères d'influence divine, des domaines d'intervention et des honneurs inhérents à la pratique sacrificielle), la position intermédiaire qu'elle occupe entre l'ère pré-olympienne et la lignée de Cronos et, en corollaire, le rôle qu'elle joue dans l'ἄφρονος des dieux et le statut privilégié qui est le sien en vertu de sa proximité avec Zeus. L'image qui en ressort est celle d'une divinité « omniprésente », car bien ancrée dans tous les royaumes du cosmos, sans être tout-puissante pour autant. De fines remarques de l'A. dissolvent le potentiel nuisible d'une Hécate trop puissante pour l'équilibre du monde olympien, en reliant sa dimension « transcossmique » au rôle de médiation qu'elle assume dans l'organisation du cosmos sous la suprématie de Zeus. — Si l'A. réfute l'idée que le portrait hésiodique d'Hécate soit nécessairement un reflet d'une réalité culturelle concrète, sa lecture de l'*Hymne homérique à Déméter* et l'analyse de ses titres de πρόπολος et ὄπαων, à valeur étiologique, invitent « clairement à réfléchir sur le lien entre le rôle étrange assumé par Hécate dans l'*Hymne* et celui qu'elle aurait pu jouer, sinon dans la célébration des mystères, du moins dans la riche symbolique éléusinienne » (p. 89). Sont examinés dans cette perspective ses rapports rapprochés avec Déméter et Perséphone, les liens entre cette triade féminine et la figure orphique de Βριμώ, l'iconographie éléusinienne, notamment la présence d'Hécate en porteuse de torches. — La partie la plus importante du livre est consacrée à l'espace-temps d'Hécate. On part des lieux de prédilection de la déesse qui, faute de grands sanctuaires érigés en son honneur et de lieux de culte précisément localisés, s'accommode le plus souvent de peu de place. Elle s'attache à toutes sortes de portes, aux routes et aux τρίοδοι. Plutôt que relié aux points nodaux de l'espace humain et à l'expérience quotidienne, voire « triviale » – à cause de la multiplication et de la banalisation des *hekataia* –, l'espace d'Hécate relève d'une « spatialité abstraite », car ses lieux de prédilection sont projetés à l'échelle du cosmos en tant que limites et relais à la fois entre les différents niveaux du monde, ce qui fonde son omniprésence. Des portes, « spatialisateurs par excellence qui à la fois articulent et fragmentent le monde et la vie des humains » (p. 98), aux manifestations d'Hécate devant les portes, l'A. nous conduit attentivement vers les fonctions qu'elle remplit comme gardienne de toute espèce d'enceinte (foyer, palais, cité, lieu sacré, nécropole), protectrice des enfants, déesse de l'accouchement ou des purifications, toutes envisagées comme corollaires de sa fonction de déesse des espaces et des états intermédiaires, de la médiation et de la communication. Si l'on surestime l'aspect infernal, chthonien et magique de la déesse, c'est parce que, d'après l'A., on s'est souvent plu à l'installer devant les portes de l'Hadès et à réduire ses fonctions au rôle de gardienne, aux dépens, respectivement, des autres portes et surtout de l'étendue du passage d'un monde à l'autre auquel elle préside et qu'elle contrôle. — Ces lieux chers à Hécate servent de lieux de rencontre entre notre déesse et d'autres figures divines qui revendiquent ces mêmes emplacements ou qui partagent nombre de ses rôles, divinités auxquelles elle est liée par des rapports de parenté ou de voisinage, en plus de leurs subtiles affinités. L'A. s'arrête à deux modèles qui s'avèrent éclairants, aux associations d'Hécate avec Apollon et Hermès, considérées du point de vue des fonctions qu'ils partagent, de leur rapport avec l'espace, notamment de leur prédilection pour les portes et les routes, en somme, du rapport de l'ἑκαταίων au pilier d'Ἄγυιεύς Προπόλαιος et à la stèle hermaïque. Les développements issus de cette confrontation, fourmillant autant d'homologies saisissantes que de différences spécifiques nuancées quant aux modes d'action des trois dieux concernés, apportent un complément convaincant au chapitre explorant les liens d'Hécate avec les entre-deux spatiaux. Grâce à ce long détour comparatif, sa figure de médiatrice gagne en netteté, tout en s'enrichissant de nouveaux traits au fur et à mesure que l'espace hécateen dévoile davantage ses caractères propres. — À la lumière des offrandes à Hécate, de ses cultes et apparitions, le dernier chapitre de cette seconde partie du livre éclaire d'un jour particulièrement nouveau son rapport avec les entre-deux temporels : avec les phases lunaires, en vertu de son identification

avec Sélènè *via* Artémis, mais aussi des étonnantes associations établies entre la caractère ternaire de la lune qui « brille d'une triple lumière » (*OH IX*, 11-12), ses trois phases mensuelles, la triplicité des *hekataia*, Hécate Τριοδίτις, les τριακάδες et ses repas mensuels offerts le trentième jour du mois ou à la frontière ambiguë entre celui-ci et le début du nouveau mois, soit pendant une nuit sans lune soit au cœur du jour ἔνη καὶ νέα ; avec l'entre-deux mois ou le passage d'une lunaison à l'autre, notamment avec les jours « sans lune » de la fin du mois, jours impurs qui convenaient aux rites de purification et aux cultes des morts ; avec le milieu du mois et la pleine lune qui marque le passage de la phase croissante à la phase décroissante du mois ; enfin, avec les heures de passage, midi et minuit. — Au terme de ce parcours, l'heure est venue, pour ainsi dire, de se consacrer aux « types, attributs et attitudes » d'Hécate. Sont abordées, dans un premier temps, les valeurs de sa triplicité, laquelle est mise en rapport avec l'emplacement d'Hécate aux τρίοδοι et non plus avec son identification avec la lune, ni avec le syncrétisme entre les déesses du triptyque Artémis-Hécate-Perséphone. La présence de la déesse aux τρίοδοι et la triplification de sa figure dans les *hekataia* s'éclaircissent l'une l'autre et ramènent, par le biais de la comparaison avec d'autres groupements divins qui ont pour fonction la protection des emplacements critiques d'une ville (frontières, portes, passages, acropole), particulièrement avec les Heures gardiennes des portes du ciel et avec les Charites thasiennes, à la fonction de gardienne de la triple Hécate et à sa « complicité » avec les entre-deux (portes, routes, croisements), association si constante que l'A. invite à considérer Hécate comme « le signe même de l'intermédiaire » (p. 248). — On en vient ensuite aux liens qui unissent Hécate, déesse indifférente par ailleurs à l'égard des animaux, au chien. Sur ce sujet, très bien documenté, l'analyse du statut ambivalent du chien, éclairé par celui des chiennes, et de son rapport avec les entre-deux hécatiens, ambigu par définition, ensuite la comparaison entre les rapports qu'entretiennent, chacun à sa manière, Artémis, Hermès et Hécate, avec les canidés, permettent d'aboutir à des constatations très intéressantes sur l'aspect « canin » de notre déesse (l'A. en parle en termes de « parenté originale, voire une sorte de 'connaturalité' » [p. 295] entre cet animal et Hécate), préparant également au dernier chapitre sur Hécate πρόπολος dont le modèle partagerait nombre de traits avec celui de son compagnon fidèle, car elle aussi se met au service d'autres divinités, notamment d'Artémis, de Déméter et/ou Corè, de Cybèle, sous les formes les plus diverses : acolyte, accompagnatrice, porte-torche, suivante (ὄπαδός), servante (λάτρις). Cependant, et même si ce statut de « subalterne » s'accorde en quelque sorte avec l'attachement d'Hécate aux positions limitrophes, aux marges et à toute une panoplie de marginaux, la fonction de πρόπολος qu'elle assume à l'occasion ne relève pas d'une nature divine « servile », ni inférieure, ni mineure, ni marginale. L'A. opte pour la formule d'« agent culturel » qui qualifie surtout la fonction remplie auprès d'une divinité (et la proximité par rapport à celui-ci). Or celle que remplit Hécate à titre de πρόπολος ne trahit aucunement les traits qui lui sont propres. Bien au contraire, elle est « fonctionnelle » et efficace à cause même de son statut de médiatrice par excellence. En outre, cette fonction de πρόπολος doit être considérée à l'intérieur des associations divines où elle s'exerce : c'est dans leur géométrie qu'elle se révèle, non pas en termes de « servitude », mais comme signe de la mobilité spécifique du métabolisme de la communauté des Olympiens et, dans un sens plus large, du réseau des relations qui se tissent à l'intérieur du polythéisme grec. — L'ouvrage s'achève sur une brève conclusion qui reprend les jalons du parcours sur les « chemins d'Hécate ». Par ailleurs, on remarque les efforts constants de structuration de l'abondante matière traitée : chaque chapitre est accompagné de conclusions partielles, les analyses plus ponctuelles, précisant ou nuancant bon nombre de propos, sont renvoyées dans l'appareil des notes dont ce compte rendu synthétique ne saurait épuiser la richesse considérable, enfin, deux annexes, une bibliographie étendue, une table des figures et quatre index en fin de volume aident le lecteur à retrouver les références dispersées au fil du texte. Le livre d'A. Zografou offre donc une lecture stimulante surtout par sa cohérence et par les liens que, autour d'un certain nombre de

figures de l'entre-deux, elle fait apparaître entre les diverses manières d'être et d'agir d'une figure divine polymorphe et extrêmement complexe. – Gabriela CURSARU.

Daniel OGDEN, *Magic, Witchcraft and Ghosts in the Greek and Roman Worlds. A sourcebook. Second Edition*, Oxford, University Press, 2009, 17.5 x 25.5, XII + 400 p., br. £ 17.99, ISBN 978-0-19-538520-5.

La structure de la deuxième édition de ce livre, destiné aux étudiants de premier cycle et aux lecteurs non-spécialistes, ne diffère en rien de la première. Parmi les nouveautés on trouve l'introduction et le chapitre 15, qui ajoutent aux trois cents textes précédemment présentés une vingtaine environ d'additions, arrangées sans véritable classification. L'introduction de Daniel Ogden, grand spécialiste des pratiques religieuses antiques que l'on qualifie aujourd'hui des « magiques », définit les objectifs du livre : présenter de la manière la plus claire possible, suivant une classification raisonnable, mais discutable, des textes et documents écrits sur des supports divers, sur la pratique des arts magiques dans l'antiquité gréco-romaine (avec un accent mis sur les textes plus anciens, p. ex. Homère, et sans tenir compte ou presque des sources chrétiennes primitives, largement contemporaines des sources romaines impériales tardives). Le deuxième chapitre parle des mages et des sorciers, le troisième traite des spécialistes orientaux qui circulaient dans le monde classique, le quatrième est consacré aux « concurrents de Jésus », les *theioi andres* d'Asie Mineure, qui erraient un peu partout dans l'étendue de l'empire romain, pour propager leur vérité néo-pythagoricienne, et pour réaliser des miracles. Le cinquième chapitre nous introduit aux sorcières mythiques, Circé et Médée. Ce chapitre est suivi de deux autres portant respectivement sur les sorcières dans les sources grecques et latines. Les chapitres 8 et 9, peut-être les plus originaux, traitent des fantômes et de la nécromancie (qui était largement pratiquée grâce aux fantômes et aux cadavres revenus à la vie). Les chapitres 10, 11, 12 et 13, enfin, présentent du matériel épigraphique. Le tout sans dépasser les recueils spécialisés (tels le livre de J. GAGER, *Curse Tablets and Binding Spells from the Ancient World*, Oxford, 1992, ou de H.D. BETZ, *Greek Magical Papyri in Translation*, Chicago, 1992). Le chapitre 14 traite de aspects juridiques et législatifs du phénomène de la magie antique. La documentation est ici surtout originaire du monde romain. Le dernier chapitre ajoute une quarantaine de nouveaux textes, dont le rapport à la magie n'est pas toujours évident à première vue. — Chaque texte est introduit brièvement par une note sur la date de sa composition, le nom de l'auteur et ses sources. Le texte est donné seulement en langue anglaise, dans une traduction due à Ogden lui-même. Le commentaire est minimaliste, ce qui facilite la lecture pour le débutant, mais laisse beaucoup à désirer pour le lecteur avisé. — Ce livre rend un grand service aux étudiants de la religion et de la magie grecque, en réunissant un si grand nombre de textes - clés pour la compréhension des mécanismes et de la fonction de la magie antique. La bibliographie est très érudite et très complète. On trouve aussi un index des passages littéraires cités et un index des noms géographiques. – D. PALEOTHODOROS.

John A. NORTH, S. R. F. PRICE (éd.), *The Religious History of the Roman Empire. Pagans, Jews, and Christians* (Oxford Readings in Classical Studies), Oxford, University Press, 2011, 14 x 21.5, XXI + 577 p., br. £ 45, ISBN 978-0-19-956735-5.

Questo volume, che riunisce diciassette saggi già pubblicati in sedi diverse tra il 1994 e il 2007 di vari specialisti di religioni del mondo romano, rappresenta una motivata prosecuzione del progetto di superamento delle barriere disciplinari che a lungo hanno fatto sì che paganesimo, giudaismo e cristianesimo fossero oggetto di studio di specialisti di ambiti diversi senza un vero dialogo reciproco. I saggi sono suddivisi in quattro sezioni. (1) I cambiamenti nella vita religiosa del paganesimo a

Roma e nell'Impero; (2) i culti elettivi (distinti da quelli civici, la cui adesione prevedeva una scelta di tipo personale); (3) la coesistenza di religioni vecchie e nuove (l'evoluzione della religione tradizionale a fronte dell'ebraismo e dello sviluppo del cristianesimo); (4) la Tarda Antichità (le trasformazioni religiose a partire dalla fine del III secolo quando le antiche forme religiose convivono malgrado l'affermazione del cristianesimo). Da questa articolazione si capisce come nel libro a prevalere siano i contributi che riguardano manifestazioni diverse di paganesimo (undici) mentre solo due concernono il giudaismo e quattro il cristianesimo. Alla tipologia delle sezioni è riconducibile il fatto che, a ben guardare, la maggior parte dei saggi qui riproposti, prescinda dall'auspicato dialogo interdisciplinare. Ed è ben comprensibile che trattandosi di lavori non originali i punti di contatto tra loro, che pure esistono e sono importanti, siano lasciati da cogliere alla buona volontà del lettore. — Nella loro introduzione North e Price motivano le loro scelte in considerazione di cinque questioni da loro considerati particolarmente di attualità oggi. (1) La persistente vitalità delle tradizioni religiose pagane nei secoli successivi ad Augusto; (2) la rivalutazione delle forme della religione pagana al di fuori dell'Italia e il livello di influenza romano e la forza delle tradizioni locali; (3) le differenti tipologie di culti elettivi, sia all'interno del paganesimo, come il mitraismo, sia al di fuori di esso (come il manicheismo e il cristianesimo); (4) la pluralità di tradizioni all'interno del cristianesimo nei primi tre secoli; (5) il tardo affermarsi del paganesimo come designazione di una religione unitaria, riconducibile al fenomeno nuovo della concorrenza tra differenti comunità religiose. — Uno dei pregi di questo volume consiste nell'aver messo a disposizione del lettore riflessioni di tipo teorico e di metodo (J. Ruepke, « Roman Religion and the Religion of Empire. Some Reflections on Method », R. Gordon, « The Roman Imperial Cult and the Question of Power »; S. Price, « Homogeneity and Diversity in the Religions of Rome; Mysteries and Oriental Cults: A Problem in the History of Religions ») insieme a saggi su argomenti specifici (R. Gordon, « Ritual and Hierarchy in the Mysteries of Mithras »; J. Scheid, « Community and Community: Reflections on some Ambiguities based on the *Thiasoi* of Roman Egypt »). Ad ogni buon conto ci sono contributi che meritano di essere (ri)letti per il loro valore intrinseco e per l'originalità della loro prospettiva, come quelli di N. Belayche, « *Hypsistos*: A Way of Exalting the Gods in Greco-Roman Polytheism », di J.A. North, « Pagans Polytheists and the Pendulum », di Av. Cameron, « Early Christianity and the Discourse of Female Desire », e, infine, di P. Brown, « Enjoying the Saints in Late Antiquity ». — A. MARCONE.

Maurice GILBERT, *La Sagesse de Salomon* (Analecta Biblica 189), Rome, Gregorian & Biblical Press, 2011, 496 p., br. EUR 37, 978-88-7653189-7.

Ce livre rassemble des articles de Maurice Gilbert, s.j., recteur doublement émérite, de l'Institut Biblique Pontifical de Rome et de Jérusalem et des Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur. C'est dans ces trois villes que furent rédigées, au fil de trente-cinq années (1970-2006), les vingt et une études ici proposées, six en anglais, quinze en français. Si le titulaire de la chaire d'exégèse des livres sapientiaux de l'Institut Biblique est connu également pour ses travaux sur le livre de Ben Sira, qui seront eux aussi prochainement rassemblés en recueil, c'est d'abord par la *Sagesse de Salomon* qu'il s'ouvrit le monde de la recherche, avec sa thèse de doctorat sur la *Critique des dieux dans le livre de la Sagesse* (1973). Sa compétence lui valut d'être appelé à rédiger la longue synthèse sur ce livre dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible* (1986), article non repris ici. — Le volume comprend quatre parties. La première est consacrée aux problèmes généraux que pose le livre de la Sagesse : sa structure littéraire, son rapport à l'hellénisme et à l'Écriture. La deuxième propose treize analyses de textes et constitue presque un commentaire du livre. La troisième étudie quelques thèmes du livre, la connaissance de Dieu, la procréation, le rapport entre sagesse et histoire et la présentation des

Origines. La dernière partie scrute la relecture innovante qu'opère la *Sagesse de Salomon* des trois premiers chapitres de la Genèse. — À titre d'exemple, les articles ici rassemblés font date pour la définition du genre littéraire du livre, l'éloge (de la Sagesse) ou *encomium* tel que décrit par Aristote, Cicéron ou Quintilien et pratiqué par Philon, et pour le lien établi entre ce genre littéraire et la structure du livre, avec son exorde (1-6), son éloge de la Sagesse (7-9) et son anamnèse hymnique à titre d'argument par l'exemple (10-19) ; ils font date dans l'histoire de la recherche pour l'établissement de la datation de cet écrit juif alexandrin du début de l'époque romaine, avec notamment l'examen du terme κράτησις ; ou encore pour l'argumentation décisive apportée en faveur de l'hypothèse textuelle du terme μετριότητι en Sg 12,22a, à la louange de la mesure de Dieu. Ce recueil se distingue pour avoir mis en valeur la position équilibrée de la *Sagesse de Salomon* entre l'héritage grec, l'héritage biblique et la tradition juive de son temps ou, dit autrement, pour avoir mis en exergue le message foncièrement biblique de ce livre inculturé dans le judaïsme de culture hellénistique : face à la fascination exercée par la culture hellénistique, il s'agissait de défendre la valeur sapientielle de sa tradition, et donc aussi de son histoire et de sa Torah. Alors que la tradition sapientielle réfléchissait jusque-là à partir d'une théologie de la création, le Livre de la Sagesse, après un premier essai de Ben Sira, réalise la jonction entre sagesse et histoire : il est possible de dégager un enseignement sapientiel universel à partir de l'histoire singulière, qu'elle soit celle de Salomon ou d'Israël. De ce phénomène, le recueil de Maurice Gilbert rend compte avec clarté. — Ce volume intéressera plusieurs types de lecteurs. Le philologue classique appréciera les analyses comparatives entre les grecs classique, de la Septante et du livre de la Sagesse (ἀγαπᾶν, κράτησις, μετάνοια, φιλόψυχος, etc.), ou l'examen comparatif de l'immortalité, par exemple, chez les Grecs et dans le livre de la Sagesse. Le bibliste verra avec intérêt comment, dans un genre littéraire grec, l'auteur de la *Sagesse* a réécrit le récit de la Création de la Genèse, l'histoire de Salomon du Premier livre des Rois et du Second livre des Chroniques et le récit de l'Exode ; il s'intéressera à la position stratégique qu'occupe le livre entre les deux Testaments, pour l'eschatologie, mais aussi pour l'image de Salomon. Le théologien et l'anthropologue apprécieront la pertinence toute actuelle du livre à propos de la conception de l'embryon : au-delà des représentations physiologiques héritées d'Aristote et Hippocrate, totalement obsolètes, M. Gilbert montre combien l'auteur dégage la notion de personne à même l'embryon. — Ce volume n'oublie jamais ce qu'il doit à ses prédécesseurs, en rappelant à chaque fois l'historique du problème. Il s'achève par une bibliographie et des index : index des noms propres et index biblique (AT et NT), mais aussi index des citations des pseudépigraphes, de la littérature juive ancienne et des littératures grecque et latine, en ce compris patristiques. Petits indices qui attestent combien pour Maurice Gilbert cette *Sagesse de Salomon* est un livre « interculturel », comme on dirait aujourd'hui, qui emprunte librement, mais qui sait d'où il vient et où il va : c'est à bon droit que ce livre figure dans l'Ancien Testament des Écritures chrétiennes, et ce recueil le montre avec finesse et élégance. Au plus près de la lettre comme de l'esprit de la *Sagesse de Salomon*, il sera un digne compagnon des trois volumes de C. Larcher consacrés au même livre (1983-1984).

Françoise MIES.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

C. DEROUX, J. DUMORTIER-BIBAUW (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History XIII* (Collection Latomus, 301), Bruxelles, Latomus, 2006, 16 x 24, 493 p., br. EUR 71, ISBN 928-2-87031-242-1.

Vingt-cinq études sont rassemblées dans le treizième volume des *Studies* éditées par le zèle infatigable et sûr de Carl Deroux. Comme dans chaque volume, depuis le premier en 1979 (coll. Latomus, 164), un problème bien délimité est traité, avec un

précieux appareil bibliographique ; l'ensemble des auteurs fait un peu le tour du monde de nos études. La poésie occupe une place majeure, avec une étude sur le fonctionnement des noms propres, de Catulle à Juvénal, et plusieurs auteurs : une comparaison de Lucrèce I, 33-40 avec *Od.*, 8, 266-366. Invocation initiale, question et ordre finals sont des procédés communs à Catulle et Horace. Catulle encore, avec le sens de *salaputium* du carm. 53, l'inspiration du carm. 65 et une comparaison du carm. 66 avec Callimaque, fgt 110 Pfeiffer. L'*Énéide* : l'aspect symbolique des cités dans les ch. I-VI ; les ressemblances, au détriment de celle-ci, entre Didon et Circé ; la figure d'Arruns, meurtrier de Camille au ch. XI. Les papyrus récemment découverts de Posidippe éclairent les poèmes composés par Propertius sur des œuvres d'art réalistes. Ovide : des notes (sévères) de critique textuelle sur l'édition Tarrant, Oxford, 2004, des *Mét.* ; les allusions de *Trist.*, I, 1 aux *Mét.* L'énumération des constellations au début de l'*Herc. f.* de Sénèque ont une réalité et une portée loin du pur ornement. L'hyperbole *bella plus quam ciuilia* de Lucain I 1 n'est pas que formelle. Quelle est la place de la mort de Crista et de ses fils dans le récit de la bataille de Cannes (Silius Italicus, *Pun.*, X, 92-169) ? Les correspondances du l. III avec l'ensemble de ses épigrammes sont révélatrices des intentions de Martial. Un peu de prose : les liens entre les arguments dans le *Pro Archia* ; quelques images du songe de Scipion. Tite-Live, critique de sa source Valerius Antias. Libanios manque d'objectivité lorsqu'il évoque le discours de Bemarchius sur le mausolée de Constantin. Quelques problèmes d'interprétation de Boèce, *Arithm.*, II, 30. Quatre articles d'histoire : la composition de l'ordre équestre sous l'Empire. Marcia Aurelia Ceionia Demetriade, exécutée en 193, n'était nullement, malgré ses vertus chrétiennes, « vierge et martyre » (Martyrologue romain). Le sarcophage de Junius Bassus (grottes de St-Pierre de Rome) pose quelques problèmes d'interprétation. *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies* de Malby (1991) suscite de nouveaux ajouts, cette fois venant de Priscien. – B. STENUIT.

Isabelle BOEHM, Wolfgang HÜBNER, *La poésie astrologique dans l'Antiquité. Textes réunis par I. B. et W. H. Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007*, (Collection du CEROR, 38), Paris, De Boccard, 2011, 17 x 26.5, 258 p., br. EUR 38, ISBN 978-2-904974-40-3.

Le CEROR - Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain - et l'HiSoMA - Histoire et Sources des Mondes Antiques - ont été productifs à la fin de l'année 2007. Une semaine avant le colloque *La Norme religieuse dans l'Antiquité* - publié également chez De Boccard - qui abordait un thème répercuté dans l'Histoire des religions, J.-H. Abry et I. Boehm réussissaient à réunir des spécialistes européens (dont 6 étrangers) autour d'un thème moins courant : *La poésie astrologique dans l'Antiquité*. La spécialisation des organisatrices et des directeurs de la publication indiquent qu'un tel thème est à la rencontre de plusieurs domaines des sciences humaines : I. Boehm, professeur de linguistique et de littérature grecque (qu'elle exerce surtout en histoire de la médecine grecque (cf. l'article « Couleurs et fonctionnement des parties du corps selon Galien » dans *Actes du colloque « Corps et couleur »*, 2008, p. 125-134), et W. Hübner, philologue allemand au département d'études classiques de l'université de Münster, sont à l'aise avec un thème requérant principalement l'étude linguistique de documents écrits. Quant à J.-H. Abry, ce fut une historienne spécialiste de l'astrologie romaine, qui n'hésitait pas à recourir aux analyses épigraphiques, (cf. « Fatalisme astral et bonne étoile dans les inscriptions latines de la Gaule narbonnaise et lyonnaise » dans *La langue des inscriptions latines de la Gaule*, 1989, p. 87-97). Notons que la Bibliothèque Nationale de France classe cette publication dans la section *Ésotérisme et phénomènes paranormaux*. Comment alors savoir si cet ouvrage est destiné aux historiens et/ou aux philologues ? — Ce thème de l'astrologie n'est pas inconnu des spécialistes : dès la fin du XIX^e s. déjà, apparaissent des ouvrages comme celui de L.-F.-A. MAURY, *La magie et l'astrologie dans l'Antiquité et au Moyen Âge : Étude sur les superstitions païennes qui se sont*

perpétuées jusqu'à nos jours. C'est un titre qui suggère l'actualité du sujet à cette époque. L'astrologie revient d'ailleurs régulièrement dans les ouvrages et colloques, en particulier lorsqu'une découverte archéologique, comme le disque astrologique de Chevroches en 2004, remet sur le devant de la scène un tel sujet pour quelques années. Mais, dans le domaine de l'histoire, l'astrologie est un procédé secondaire par rapport à l'art plus général et plus étudié qu'est la divination. On retrouvera ainsi des chapitres, sous-chapitres et paragraphes consacrés à l'astrologie dans les ouvrages analysant spécifiquement la divination antique (comme dans A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la Divination dans l'Antiquité*, 2003, p. 163-197 et 205-208). Ici, pour la première fois, les collaborateurs ont participé à un colloque consacré à l'astrologie, et plus précisément aux poèmes didactiques, composés en grec et en latin, qui ont pour sujet l'astrologie, et dont certains auteurs anciens comme Anubion (p. 8) ont vu depuis peu leurs textes édités, traduits et commentés. — La méthode des organisateurs était de respecter un programme d'ordre chronologique (p. 5, préface), allant du II^e s. av. J.-C., avec Nechepso-Petosiris, à l'époque byzantine (avec Jean Camatère). La publication présente une table des matières différentes du programme de 2007, avec des déflections et au contraire des additions mais respecte tout autant l'ordre chronologique, rendant inutile toute dimension thématique. D. Obbink, d'Oxford, devait présenter une communication intitulée « Editing Anubio's Astrological Fragments : Sources, Tradition, Reputation » dans le programme initial du colloque, mais ne l'a pas livré, pas plus que l'article correspondant, remplacé par celui d'E. Calderon (« Étude métrique de l'hexamètre dans le *Carmen astrologicum* d'Anubion », p. 167-180). Autre ajout, qui apporte une perspective plus historique, par C. Wolff : « Du vol et des voleurs chez les poètes astrologiques » (p. 135-155). La perspective chronologique permet une présentation des documents de ce type (peu traités jusque-là) relativement exhaustive du point de vue temporel et d'envisager dans le futur de nouvelles perspectives de recherches, comme « les rapports entre les poèmes astrologiques et le pouvoir » (p. 17). Car ce type de sources représente alors un *media*, révélateur de la culture, des mentalités et des attentes des hommes aux premiers siècles de notre ère, ce qui fait que cet ouvrage s'adresse autant au linguiste qu'à l'historien, autant aux experts qu'aux étudiants. — Une visée exhaustive est obtenue par le traitement d'un auteur différent par participant. Selon I. Boehm et W. Hübner, cette méthode justifie l'absence – regrettable selon nous – de bibliographie générale à la fin de l'ouvrage (p. 6). On pourrait aussi déplorer d'autres lacunes, comme l'absence de l'article de l'historienne C. Wolff et le titre différent de l'article d'E. Calderon dans la table des matières ; ou encore la brièveté déplorée de l'article de P. R. Colace (p. 209-215) ; enfin l'absence d'un article de conclusion du colloque ? Confrontés à la mort malheureuse de J.-H. Abry, peu de temps après le colloque, les éditeurs publient d'elles un état de la question (p. 7-21) – que son auteur jugeait insuffisamment complet pour des spécialistes, mais que nous estimons une introduction fort aboutie – et un article inachevé mais fort bien enrichi (p. 95-114). Ce dernier introduit judicieusement l'article de W. Hübner (p. 115-133) sur Dorothee de Sidon, ponctué de schémas, de tableaux et de belles illustrations, et s'appuyant sur des notions d'histoire de la médecine. Pareillement, l'article de S. Heilen (p. 23-93) sur Nechepso et Petosiris est bien documenté, mettant à contribution de nombreux experts dans des disciplines très différentes, comme l'égyptologie (K. Ryholt), l'astronomie ancienne (A. Jones), l'histoire médicale, la paléontologie, etc. — L'absence de bibliographie générale est heureusement comblée par des index détaillés : index des sources littéraires, et index des notions, ce qui apparaît très judicieux pour ouvrir aux néophytes la méthodologie linguistique. Les articles sont clairs, à la fois assez accessibles pour l'historien peu habitué aux études linguistiques, et assez poussé pour un philologue familier des perspectives historiques. Enfin, on appréciera l'homogénéité de la problématique abordée par les articles (avec des références récurrentes à l'initiative et aux travaux de D. Pingree de la part de chacun des participants), et celle du programme de cette publication, dont les ajouts par rapport au colloque sont judicieux.

Stéphanie BRIAUD.

Gérard LAMBIN, *Le roman d'Homère. Comment naît un poète* (Interférences), Rennes, Presses universitaires, 2011, 15.5 x 21, 246 p., br. EUR 18, ISBN 978-2-7535-1440-9.

On sait peu de choses sur la vie d'Homère. Et pourtant, on en parle depuis le VII^e s. avant notre ère et « il faut attendre le dernier tiers du VI^e s. pour qu'il sorte de l'ombre » (p. 9). Le fictionnel a remplacé le fait réel dans la biographie homérique. Nous sommes en plein roman qui, comme le dit Gérard Genette, est un récit essentiellement fictionnel. L'A. se propose de voir le travail et les résultats de la fiction. Le roman d'Homère « fut, pour une grande part, l'invention de biographes en proie à l'horreur du vide » (p. 17). C'est à partir du texte qu'on a dessiné la figure de l'auteur et c'est même à partir du texte qu'on a créé de la fiction au second degré. Le nom a été donné, car il fallait reconnaître le texte littéraire, lui donner une « présence tutélaire ». L'A. pose la question de l'origine du nom Homère, et aussi de sa signification. Il a même donné naissance à une légende (*legenda*) : ce qu'il faut lire et ce qui se dit sans que l'on sache d'où vient cette parole. Dans des préliminaires, l'A. passe en revue la validité des textes au sujet d'Homère, son origine, sa famille, son époque, ses noms. La vie du poète prend forme à travers des textes où il est fait allusion aux lieux de passage du poète. C'est ainsi que le roman d'Homère a un début et une fin, bien qu'il soit difficile de relier l'une et l'autre. Il a un temps qui reste vague. Il est déduit de celui des poèmes homériques. On s'efforça de rendre ce temps mesurable en le rattachant à des faits historiques ou supposés tels qui ont fait le monde grec. S'affirme la volonté de situer Homère dans « une réalité banale, humaine, terrestre » (p. 139-140). Finalement la vérité du roman d'Homère n'était que théorique ou de convention. Le roman se serait constitué autour de quelques lieux où le poète aurait vécu, et la « langue de bois » a permis d'en rajouter. Le poète pouvait naître partout, mais il devait mourir à Ios. Pourquoi ? Parce qu'elle est l'île du retour ? Le roman d'Homère est redevable de la biographie hésiodique. Il a fallu par exemple « qu'Hésiode eût un père clairement identifié pour qu'Homère pût trouver le sien » (p. 152). Fiction ou pas, sous le fictionnel, des faits plus ou moins latents peuvent apparaître à travers les rivalités poétiques, la parole épique, les parents. L'élément principal reste Homère lui-même qui est à la fois présence de l'auteur et absence de l'homme. Il faut pratiquement tout déduire, car Homère ne dit rien de lui, si ce n'est l'allusion à « l'homme aveugle » de « Chios l'escarpée », ce qui aboutit à une *image archétypale*, celle du vieux sage, du « père » comme disait Péguy. Une réponse judicieuse à des questions que se posent les lecteurs de l'œuvre homérique. On lira avec intérêt la continuité des *Vies* d'Homère ainsi qu'une bibliographie bien fournie.

M. HAVELANGE.

Edith HALL, *Greek Tragedy. Suffering under the Sun*, Oxford, University Press, 2010, 14.5 x 22, XIII + 413 p., rel. £ 30, 978-0-19-923251-2.

Dans l'introduction, l'A. rappelle le contenu sémantique du terme « tragédie », ses composantes et sa fonction. Ensuite, vient le premier chapitre (« Play makers ») qui traite de la contribution des poètes et des acteurs, de la composition poétique des pièces et de la performance théâtrale. L'accent est aussi mis sur le rôle important que jouait le chant dans la tragédie et de la sorte dans la culture grecque. — Les chapitres II, III et IV (« Community Identities », « Confrontations », « Minds ») brossent un tableau global des composantes fonctionnelles du concept du tragique : ils mettent en lumière le pivot autour duquel se déroule l'ensemble des tragédies, tels la mort, le mythe, la cité et la guerre, l'ethnicité et les classes sociales, l'opposition entre homme et femme, les écarts entre les groupes sociaux sur la base du critère d'âge, des questions de religions et de rites, de l'aliénation de l'esprit et de la médecine. — Les trois chapitres qui terminent le livre comportent une brève introduction à la vie des auteurs tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide, et à chacune de leurs œuvres

dramatiques. — À travers les différentes parties de l'ouvrage, l'A. fait preuve de son vaste savoir sur les sources anciennes, qu'elle utilise afin de montrer que la souffrance est l'essence de la tragédie. Ainsi elle a mainte fois recours aux écrits d'Aristote, des philosophes pré-socratiques (notamment Protagoras), de Thucydide, de Théophraste, de Plutarque, d'Hérodas et d'Hippocrate. — Bref, il s'agit d'un ouvrage qui est le fruit d'une recherche consciencieuse et méthodique. Bien documenté et doté d'une riche bibliographie, ce volume décrit la souffrance humaine et invite le lecteur à effectuer une approche philosophique sur les causes et les effets de la douleur et de la mort tragique. — Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Cecil WOOTEN, *A Commentary on Demosthenes's Philippic I. With Rhetorical Analyses of Philippics II and III* (American Philological Association Text and Commentaries Series), Oxford, University Press, 2008, 15.5 x 23.5, XIII + 179 p., br. £ 13.99, ISBN 978-0-19-533327-5.

Ce volume constitue le premier commentaire en langue anglaise de la *Première Philippique* depuis 1907. Après une brève préface, l'A. expose l'arrière-plan historique du discours, qui fut le premier d'une série de sept discours prononcés par l'orateur athénien Démosthène entre 351 et 350 av. J.-C. et dont l'objectif était de mettre en garde les Athéniens contre le pouvoir croissant de Philippe II de Macédoine. Ensuite, il procède à une approche générale du discours en mettant l'accent sur son contenu et sa structure. L'établissement du texte est suivi d'un commentaire qui apporte des éclaircissements philologiques et littéraires indispensables pour la bonne compréhension du discours. Le commentaire est complété par deux brèves études sur le contexte historique des *Philippiques* II et III, ce qui permet à l'A. de faire ressortir les différences et les similarités entre le premier discours et les deux postérieurs. — L'ouvrage se termine par un index historique (p. 175-176) et un index rhétorique (p. 177-179). — Bref, il s'agit d'un ouvrage d'excellente tenue qui représente une contribution importante à la bonne connaissance d'un des discours éminents de Démosthène et dont la lecture sera utile aux étudiants et à tous ceux qui s'intéressent à la politique et à la rhétorique. — Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Mervin R. DILTS, *Demosthenis Orationes. Tomus IV* (Oxford Classical Texts), Oxford, University Press, 2009, 13 x 20, XIX + 366 p., rel. £ 47.50, ISBN 978-0-19-872171-0.

Ce volume, reprenant les discours 41 à 61, est le dernier de ceux destinés à remplacer l'ensemble des discours de Démosthène parus dans la série d'*Oxford Classical Texts* depuis 1901. — À la suite d'une préface succinte sur les sources utilisées, l'A. procède à l'établissement du texte qui est fondé sur des manuscrits médiévaux et des fragments de papyrus, dont une partie est déjà connue par les éditions précédentes et une autre est originale. Ces renseignements d'ordre philologique figurent dans l'apparat critique. — La qualité de cette série répond à l'attente des philologues qui ont fréquemment recours à la rhétorique ancienne : ils disposent désormais d'une édition complète, qui se distingue par l'exactitude rigoureuse de l'établissement de son texte. — Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Yannick DURBEC, *Essais sur l'Alexandra de Lycophron* (Classical and Byzantine Monographs, LXXIII), Amsterdam, A. M. Hakkert, 2011, 17.5 x 25, 103 p., br. ISBN 978-90-256-1259-7.

Onze études, pour la plupart sorties entre 2005 et 2011 et reproduites intégralement (avec des virgules erratiques), proposent une approche narratologique d'une tragédie qui n'a pas fini d'étonner par sa langue : Stace évoquait les *latebras*

Lycophronis atri (S., V, 3, 157 et non p. 4, n. 2 : V, 2, 1577) : comment le sacrifice de Polyxène, volontaire chez Euripide (*Hec.*, 547 et s.), devient pure cruauté dans l'*Alex.* Les v. 1-15 du prologue peuvent se lire comme une distanciation esthétique des *Aitia* de Callimaque. Les hypotextes homérique et tragique des v. 1099-1119 (mort d'Agamemnon) mettent en avant l'originalité de Lycophron. Louange (Hector) ou blâme (Achille) sont bien caractérisés. La tragédie tient dans la prophétie de Cassandre, rapportée par le messager en cinq épisodes narratifs, correspondant aux cinq actes typiques du drame hellénistique. Aux v. 365-416, Lycophron s'interroge sur les causes du naufrage de la flotte grecque et de la mort d'Ajax. L'*Alex.* peut se lire comme un chant funèbre, entre éloge ou blâme des protagonistes. Les v. 20-27 ont inspiré Stace pour le départ des bateaux de Pâris (*Ach.* 20-51) et, de même que les autres allusions à ce héros, sont annonceurs des malheurs à venir. Les exposés comportent des remarques diverses, comme sur l'identité de Lycophron, qui serait le fils de Lycos de Rhégion, d'où peut-être le blâme d'Achille : Pyrrhus, qui échoua devant Rhégion, était considéré comme un descendant d'Achille (p. 54).

B. STENUIT.

Philodemus, On Poems, Books 3-4 with the Fragments of Aristotle, On Poets. Edited with Introduction, Translation and Commentary by Richard JANKO with an Unpublished Edition by Cecilia MANGONI † (The Philodemus Translation Project), Oxford, University Press, 2010, 16.5 x 24, XVI + 629 p., rel. £95, ISBN 978-0-19-957207-6.

Depuis leur découverte en 1752-1754, la lecture et l'attribution à Philodème de Gadara de plusieurs papyrus d'Herculaneum progressèrent lentement ; l'édition Jensen (1923) du livre V marqua une étape dans la connaissance d'un traité discutant la plupart des théories littéraires en cours depuis Aristote et que l'on a pris l'habitude d'appeler *De poematis*. L'A. édita le l. I en 2000 et projette les l. II et V. L'attribution du P.Herc. 1403 au l. III de Philodème par L. Spina en 1988 suscita quelques réserves, malgré les comparaisons convaincantes avec le l. II de ce même *De poem.* L'A. reprend et élargit tout cela : le P.Herc. 1087 appartient au même rouleau que le P.Herc. 1403, rouleau reconstitué matériellement grâce aux plis et par des formules mathématiques : 12 m. de longueur ; on lit au passage une description détaillée de chaque fgt et des « Disegni » de Naples, copies commencées au début du XIX^e s. ; une illustration bien choisie vient à point, certaines copies contenant même des annotations de Kantenich (1895) et Jensen. L'A. passe également au crible le contenu de ce l. III : à son habitude, Philodème expose d'abord la position d'un adversaire avant de la réfuter : l'adversaire serait ici Cratès de Mallos (p. 58), qui cherche à montrer l'importance du style dans l'excellence poétique. Après cette introduction développée viennent l'édition critique, la traduction et des notes assez brèves, précieuses sur le plan de la poétique. Les techniques modernes (e.a. l'infrarouge) font progresser la lecture matérielle. Le l. IV du *De poem.*, grâce à la *subscriptio*, ne pose pas de problème d'attribution. La présentation du P.Herc. 207 suit le même schéma. Retenons plus particulièrement pour ce l. IV : le P.Herc. 1581 (sur la catharsis tragique) est étranger à ce livre, dont une bonne partie est pourtant dirigée contre Aristote, mais constitue le début du l. V (p. 142) et permettra de reconstituer la fin du l. I ou le début du l. II du *De poetis* d'Aristote (p. 372 et s.). Pour l'édition de ce P.Herc. 207, qui devait mesurer 8, 25 m., l'A. rend hommage à l'édition non publiée de feu C. Mangoni et s'éloigne de plusieurs déchiffrements de F. Sbordone (1969). A propos du contenu, les quatre mots subsistants du fgt 10 montrent que Démocrite établissait un lien jusqu'ici inconnu entre sa théorie des images, d'origine divine, et l'inspiration divine de la poésie et de la musique qui perçoivent les images (p. 209 et s. ; 250-251). L'adversaire des fgts 103 et s. serait Aristote (selon lequel l'excellence diffère d'un genre à l'autre) dans son *De poetis* dont la reconstitution est faite plus loin ; toutefois, Philodème, peu favorable comme

épicurien à la poésie, bien qu'il écrivit des épigrammes, cite d'autres théoriciens littéraires dans ce l. IV du *De poem.* ; l'intérêt de ce dernier est bien de refléter les théories littéraires de l'époque, qui ne sont pas l'exclusivité d'Aristote. Dernière partie de cet ouvrage dense, une nouvelle édition des fgts d'Aristote, *De poetis* (avec traduction et commentaire), qui était un long dialogue en trois livres, œuvre exotérique alors que sa *Poétique* était ésotérique, plus théorique malgré sa date postérieure, mais il y a identité de doctrine entre les deux ouvrages, le premier développant des anecdotes substantielles sur les auteurs grecs nommés en plus grand nombre. Rappelons qu'en 1987, l'A. reconstruisait *Poet.* II sur base du *Tractatus Coislinianus*. *De poet.* est reconstruit avec le l. IV du *De poem.* de Philodème et des citations de plusieurs auteurs, qui entretiennent d'étroites parentés avec *Poet.* (I surtout). Il en est de même pour le P.Vind. 26008/29329 sur les fautes en poésie, à rattacher au *De poet.* II (p. 379 et s.). Par rapport à ses devanciers, l'A. quadruple l'édition du *De poet.* Les index rendront les services habituels, mais ouvrent aussi des perspectives, par exemple sur la question de l'intertexte de l'*AP* d'Horace : de nouveaux rapprochements sont possibles, et l'A. ne manque très opportunément pas d'en établir.

B. STENUIT.

Dion Chrysostome, *Dion de Pruse dit Dion Chrysostome. Œuvres. Premier Discours à Tarse (Or. XXXIII) ; second Discours à Tarse (Or. XXXIV) ; Discours à Célénes de Phrygie (Or. XXXV) ; Discours borysthénitique (Or. XXXVI)*. Texte établi, traduit et annoté par Cécile BOST-POUDERON (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2011, 12.5 x 19, XVIV + 237 p. en partie doubles, br. EUR 53, ISBN 978-2-251-00564-5.

Précédemment [*Dion Chrysostome. Trois discours aux villes (Or. 33-35)*, t. 1, Salerne, 2006], l'A. a retracé la tradition textuelle des discours 31-51, que leur commune destination à des assemblées de citoyens regroupa dans les ms. L'on trouve ici un rappel des douze ms. des quatre discours et des quelques ms. livrant des extraits ; malgré des parentés (contaminations ?), ils se répartissent en trois branches « bien distinctes » ; un stemma est possible, mentionnant aussi les intermédiaires descendant de l'archétype. L'établissement du texte privilégie les ms. non apographe, sans négliger les corrections de mains différentes. Les conjectures ne sont examinées que lors de réels problèmes d'interprétation. Chaque discours est précédé d'une notice, critique, concise et claire : objet, date, analyse et problèmes d'interprétation. L'A. maintient (après son ouvrage de 2006) qu'*Or.* 33 fut prononcé sous le principat de Vespasien ; *Or.* 34 : sous Trajan toujours (112-114 ?) ; *Or.* 35 : hésitation encore (et avec raison) ; *Or.* 36 : entre 100 et 102. Chaque discours pose un problème principal. *Or.* 33 : le sens métaphorique (mais non philosophique) du ronflement des Tarsiens. *Or.* 34 est sans doute motivé par un avertissement du pouvoir impérial. *Or.* 35, éloge apparent, blâme diatribique. Pour *Or.* 36, l'A. démêle les composantes stoïcienne, platonicienne et orientale des démonstrations sur les ordres civique et universel. La traduction est précise et rend bien le tour de l'original. Les notes sont historiques, littéraires et stylistiques. Peu nombreuses en bas de page, elles ont un complément d'une septantaine de pages en fin de volume et abordent aussi quelques problèmes de critique textuelle. Voilà une entrée réussie dans une collection prestigieuse ! – B. STENUIT.

Thomas BAIER, *Geschichte der römischen Literatur* (Beck'sche Reihe, 2446), München, Beck, 2010, 12 x 18, 128 p., br. EUR 8.95, ISBN 978-3-40656246-4.

La matière est répartie par genres littéraires, l'épopée d'abord, ensuite drame, satire, lyrisme (subdivisé), histoire, roman, lettre, rhétorique et philosophie, érudition. À l'intérieur de chaque genre, la chronologie classe les auteurs ; elle est donc second critère, malgré le titre du livre. L'essentiel de Cicéron, phare de la latinité, vient vers la fin du volume. Horace est traité en trois endroits : deux pages pour l'œuvre lyrique, une pour les *Satires*, une et demie pour les *Épîtres*. Le livre est dense et précis. Avec les auteurs auxquels il est seulement fait référence (comme Eschyle pour la tragédie, Ésope pour la fable, la littérature chrétienne), ce ne sont pas moins de cent septante et un auteurs grecs et latins qui sont dans ce livre, de quoi meubler l'esprit du débutant et susciter la curiosité. – B. STENUIT.

Michèle LOWRIE, *Writing, Performance, and Authority in Augustan Rome*, Oxford, University Press, 2009, 16 x 74, XVI + 426 p., rel. £ 75, ISBN 978-0-19-954567-4.

D'emblée nous sont imposées des oppositions entre liberté et pouvoir politique, entre une poésie vue comme *a desire-laden fantasm* et une poésie *potential reality* (p. VIII). Le premier chapitre s'interroge assez opportunément sur le premiers vers de l'*Énéide* et spécialement sur *canto* (par rapport à *scribo, fari, dico, recito...*) ; toutefois et dans l'optique du livre, comme l'*Énéide* est un aboutissement esthétique et idéologique, il faudrait partir des *Bucoliques*. Ce qui intéresse en fait l'A. est la *performativity* de la parole chantée, écrite ou lue, son caractère de *re-presentation* (p. 20) du monde et son impact réel, théorique (mais dans le sens, appuyé sur Derrida, de la déconstruction du phonologocentrisme platonicien) ; le contenu est alors secondaire. Après un examen rapide de la position de prédécesseurs (à partir de Callimaque, et non de Pindare) viennent, se référant régulièrement aux études modernes (surtout anglo-saxonnes), des essais sur Horace, Virgile, Propertius, Ovide et Auguste (*RG et Ara Pacis*). À propos d'Horace, comment décrire son lyrisme en ne mentionnant qu'allusivement Apollon et les Muses ? Peut-on se débarrasser des collusions du CS avec le pouvoir en suggérant *that the Capitoline performance stages the possible disjunction between meaning and context* (p. 140), comme si Horace s'était faussement engagé ? Peut-on réduire la satire II, 1 à un passage de l'invective au panégyrique, alors que le jeu de mots à la fin (sur *mala et bona*) semble sauver l'indépendance d'Horace ? C'est faire fi de tout le contexte d'une époque clé, du rôle de Mécène (une ombre, ici), des débats idéologiques et esthétiques qui sont le ressort de ces poésies, débats connus, même indirectement ou fragmentairement, grâce à Néoptolème de Parion et Philodème de Gadara, parfaitement ignorés ici ; la *mimêsis* d'Aristote, très peu cité, semble présente comme un rappel désuet (p. 71). À tout cela, opposons la critique historique, soucieuse d'établir et de comprendre les faits ; le recours à des concepts modernes est une base contestable de ce livre. – B. STENUIT.

Horace. Satires and Epistles. Translated by John DAVIE with an Introduction and Notes by Robert COWAN (Oxford World's Classics), Oxford, University Press, 2011, 13 x 19.5, XXXIV + 203 p., br. £ 9.99, ISBN 978-0-19956328-9.

L'introduction souligne l'importance du masque littéraire (*persona*) et des caractères fictionnels (sic, p. XIII), dérivés de la diatribe, de la comédie et de Lucilius. Toutefois, la fiction est tempérée : un auteur montre plutôt une face de lui-même, choisie et retravaillée en fonction du genre littéraire et du destinataire. Il est aussi question des reflets, par touches légères, de situations politiques et sociales. Le but d'Horace est avant tout philosophique : comment vivre en conformité avec le bien. Le texte suivi (non reproduit) est l'édition Wickham et Garrod de 1901, sans discussion critique, qui serait parfois attendue, comme pour *Sat.*, I, 3, 7 : *Io Bacche* (texte de Wickham et Garrod) est traduit *followers of Bacchus* (les bacchantes), ce qui traduit

en fait *Io Bacchae*, leçon de quelques ms parfois adoptée et que Bentley, en note, examinait favorablement. La traduction est par ailleurs fidèle et agréable, parfois moins concise que l'original. Les notes (p. 119-200) s'attachent aux *realia*, aux aspects littéraires et historiques. On peut toujours regretter l'absence de certaines nuances, comme pour *AP 172* : *spe longus* est ambigu (*spe lentus* corr. Bentley), ce qui n'apparaît pas dans la traduction, *far-reaching in hope*; l'autre sens est : « lent à espérer », mais c'est un problème mineur pour ce volume bien digne d'une collection humaniste de plus de sept cents titres de la littérature mondiale. – B. STENUIT.

Pline le Jeune, Lettres. Tome II. Livres IV-VI. Texte établi et commenté par H. ZEHACKER. Traduit par N. MÉTHY (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2011, 12.5 x 19, IX + 233 p. en partie double, br. EUR 45, ISBN 978-2-251-01459-3.

Pline le Jeune, Lettres. Tome III. Livres VII-IX. Texte établi et commenté par H. ZEHACKER. Traduit par N. MÉTHY (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2012, 12.5 x 19, IX + 212 p., br. EUR 45, ISBN 978-2-251-01464-7.

À un rythme appréciable se poursuit la nouvelle édition des lettres de Pline le Jeune. Le texte est établi sur les mêmes bases manuscrites (voir *LEC 77* 2009 p. 362), qui imposent des choix, peu accueillants pour les conjectures, sauf dans des cas évidents, comme VIII, 12, 1 *gremium* Schaefer ; en V, 16, 2, l'A. accorde, si je puis dire, une année de plus à la fillette d'un ami (*XIII* codd. : *XIII* Dressel, Guillemin, dans l'apparat critique), alors que Dressel se basait tout de même sur *ILS 1030*, inscription seulement signalée dans l'apparat, mais non discutée dans le commentaire. Ce dernier, comme dans le t. 1, s'attache avec concision à des points précis, d'ordre historique et littéraire, formant une centaine de pages dans chaque volume ; les travaux actuels, et spécialement le commentaire de Sherwin-White (1966), sont utilisés ; l'édition précédente de la CUF (A.-M. Guillemin) est régulièrement citée. La traduction est précise et ne manque pas d'élégance, bien que la fidélité aux nuances latines entraîne inévitablement quelques longueurs ; les expressions grecques sont traduites en français et mises en italiques. Malgré l'absence, au t. 3, du numéro de la lettre dans les titres courants, voilà une édition utile et agréable. – B. STENUIT.

Olga MONNO, Iuvenalis docet. *Le citazioni di Giovenale nel commento di Servio* (Biblioteca tardoantica, 4), Bari, Edipuglia, 2009, 17 x 24, 208 p., br. EUR 30, ISBN 978-88-7228-595-4.

Servius Vulgatus cite quatre-vingt-deux fois Juvénal ; Servius Danielis, deux fois ; si l'on ajoute les vers répétés, le total est de nonante-quatre, dont cinquante de caractère linguistique. Six catégories de citations peuvent être distinguées, dont le tableau est fourni (p. 21-25). Au fil des chapitres : certaines citations touchent à l'explication de la création poétique et l'A. les compare avec Donat et les *scholia uetustiora* de Juvénal (éd. Wessner). Servius invoque Juvénal comme une autorité, par exemple à propos des nuances sémantiques de *uanus* et *stultus*. Les citations à portée de critique littéraire font l'objet d'un autre chapitre, de même que le thème moralisant de l'austérité des vieux Romains. Un dernier chapitre examine quatre passages où Servius invoque en même temps Juvénal et Horace (présent deux cent cinquante et une fois chez Serv. Vulg.), à propos du genre de certains noms. Après ces analyses minutieuses et assez éclatées, la conclusion est bienvenue, qui insiste sur les conséquences de l'introduction de Juvénal parmi les auteurs canoniques, effective chez Servius et trouvant un écho dans les scholies de Juvénal ; sur les affinités idéologiques entre les deux poètes, sur l'imitation... – B. STENUIT.

Nathalie LOUIS, *Commentaire historique et traduction du Diuus Augustus de Suétone* (Collection Latomus, 324), Bruxelles, éditions Latomus, 2010, 16 x 24, 761 p., br. EUR 106, ISBN 978-2-87031260-5.

L'introduction d'une soixantaine de pages (comme la conclusion) fournit une biographie critique de Suétone et l'analyse de sa méthode dans les portraits des Césars, qui sont sans suite chronologique, mais procèdent par rubriques ou tranches de vie (*species*), minutieusement documentées et de portée morale. Ces *Vies* et leur apparence d'anecdotes décousues ont des fils conducteurs, sont nuancées et utilisent consciemment des documents parfois contradictoires. Le long commentaire (on eût aimé, en titres courants, les références au texte) procède par quelques lignes de Suétone (d'après l'édition CUF), suivies de la traduction (usage souvent fautif de la virgule, absente ou remplaçant une ponctuation forte ; le souci de serrer l'original nuit parfois au français) ; le commentaire est historique et développe toutes les allusions topographiques, institutionnelles, etc. ; l'examen des sources, les parallèles avec les autres historiens anciens et le dépouillement de la recherche actuelle permettent de saisir les jugements sous-jacents de Suétone, globalement favorable à Auguste, et les enjeux d'un principat majeur. La conclusion démonte les mécanismes utilisés par Suétone pour montrer comment Auguste mit au point un exercice acceptable, mais non sans taches, du pouvoir absolu ; elle relève ensuite le recul salutaire qu'Auguste, au contraire d'un Tibère, sut garder face à ce pouvoir ; enfin, le contraste entre un chef qui réussit et le manque de traits héroïques (faiblesse physique d'Auguste, médiocre militaire...) trouve son explication dans le surnom de *diuus*. – B. STENUIT.

Priscillian of Avila. The Complete Works. Edited and Translated by Marco CONTI (Oxford Early Christian Studies), Oxford, University Press, 2010, 16 x 24, XII + 344 p., rel. £ 90, ISBN 978-0-19-956737-9.

Les polémiques suscitées par Priscillien de son vivant (il sera exécuté pour hérésie et magie en 385) et après sa mort (Jérôme et Augustin furent virulents) dominent les recherches, au détriment de sa personnalité littéraire et de la traduction de ses œuvres : l'A. fournit la première version en anglais. L'introduction concise, critique et solide relève l'ascétisme, le gnosticisme et le manichéisme du priscillianisme, répandu dans la péninsule ibérique et en Aquitaine. Des évêques espagnols réagirent ; ce fut le début des ennuis de Priscillien et de ses compagnons, dont l'A. s'attache à décrire le déroulement précis (e.a. en Italie : Milan d'abord, refus d'Ambroise de les soutenir, d'où Rome et refus du pape Damase, d'où à nouveau Milan, mais dans l'espoir d'être entendus par le tribunal impérial). L'alternative (Priscillien, hérétique ou victime de l'intolérance ecclésiastique), née à l'époque moderne, connaît une évolution décisive à partir de 1889, quand G. Schepss publia les onze *Tractatus* de Priscillien, complètement oubliés après l'Antiquité ; les ms. furent découverts dans la bibliothèque universitaire de Würzburg. L'image d'un auteur largement orthodoxe s'en dégage ; dès lors, ou bien Priscillien n'était pas hétérodoxe : il voulait une sorte de réforme ascétique ; ou bien ces traités sont d'Instantius, un ami, et Priscillien était hérétique. A la suite de savants comme B. Vollmann (1965) et H. Chadwick (1976), l'A. juge l'alternative dépassée par une étude précise des contextes politiques, sociaux et religieux. Une interprétation définitive, basée sur un seul point de vue, est à écarter (p. 9). Priscillien n'était pas parfaitement orthodoxe : on ne peut pas aller contre tous les témoignages historiques, unanimes à relever son hétérodoxie. La teneur de cette dernière doit être débattue ; l'A., à titre d'exemple, analyse un seul passage (*Tract.*, I 194-200), dans la ligne de V. Burrus (1995), où l'on voit que l'intérêt de Priscillien pour le paganisme n'était pas mort, mais ne le détournait pas du tout de la foi chrétienne. L'A. présente l'œuvre de Priscillien, divisée en trois sections. 1 : *Tractatus* (pour l'A., I-III et XI sont sans nul doute de Priscil.), *Canon des Lettres de l'apôtre Paul* et un fgt dans Orose. 2 : anonymes erronément attribués à Priscillien, *De trinitate fidei catholicae* et *Prologi Monarchianorum*. 3 : ouvrages de l'entourage de

Priscillien, postérieurs à sa mort. Brève description des ms. et des éditions. L'apparat du texte (des sections 1 et 2 ; 3 est en projet) est double : critique (réduit aux interventions de l'A. et d'autres édit.) et scripturaire. En regard, une traduction anglaise, dont je me plais à souligner le maintien de la structure des phrases, assez souvent longues et complexes. Une soixantaine de pages contiennent des notes critiques sur différents problèmes philologiques et doctrinaux. Bibliographie et index habituels terminent cet ouvrage important. – B. STENUIT.

Macrobian Ambrosian Theodosian Saturnalia. Recognovit brevique annotatione critica instruxit R. A. KASTER (Oxford Classical Texts), Oxford, University Press, 2011, 13 x 19.5, LVI + 540 p., rel. £ 50, ISBN 978-0-19-957119-2.

R. A. Kaster nous présente ici une nouvelle, et peut-être définitive, édition des *Saturnales* de Macrobie. On y trouve à peu près trois cents leçons diverses de l'édition teubnérienne de James Willis (Leipzig, 1963, 1994). Les *Saturnales* sont l'une des trois œuvres de Macrobie qui sont parvenues jusqu'à nous. Les deux autres sont le *Commentaire au Songe de Scipion* et un traité sur les *Différences et rapports des mots grecs et latins*. Le *De differentiis et societatis* (édité par Paolo DE PAOLIS, Urbino, 1990) est un court traité grammatical très technique composé vers 420 et 425 pour des Grecs apprenant le latin ; le *Commentaire* (édité par Mireille ARMISEN-MARCHETTI pour les Belles Lettres, 2003) est une somme philosophique et scientifique composée vers 420 et 430. — Composées vers 430 apr. J.-C., les *Saturnales* appartiennent au genre du *symposion* ou du banquet. On a ainsi un dialogue censé se tenir au moment du repas où l'on se détend en discutant sur divers sujets considérés comme agréables au temps de Macrobie. Comme le titre l'indique, le dialogue est situé durant les fêtes romaines des *Saturnales*. Ainsi, on y tenait des conversations savantes le matin, les deux plus importants sujets étant la théologie solaire (I, 17-24) et un commentaire aussi détaillé qu'approfondi de Virgile (du livre III 1-12 au livre VI, avec des interruptions) ; et des propos de tables (*sermones conuiuales*) après le dîner (les livres II, III 13-20 et VII). Telles sont, à peu près, les matières contenues dans les sept livres. En outre, la discussion entre douze interlocuteurs (Praetextatus, qui préside cette réunion en qualité de *rex mensae*, Eusèbe, Flavien, Symmaque, Cœcina, Decius Albinus, Furius Albinus, Eustache, Nicomaque Avienus, Evangelus, Disaire Horus et le grammairien Servius) dure trois jours, nombre égal aux jours de fête durant lesquels se déroulaient jadis les *Saturnales*. Ainsi, la première journée comprend les livres I (à partir du chapitre 6) et II ; la deuxième journée le livre III ; et la troisième journée comprend les autres livres, de IV à VII. — L'édition est basée sur vingt manuscrits qui peuvent être classés en trois familles (α , β_1 , β_2), deux desquelles dérivent d'un même ancêtre commun (β). Tous les ms. descendent d'un même archétype (ω) écrit en minuscule vers la fin du VIII^e ou le début du IX^e s. apr. J.-C. Celui-ci était très corrompu, *in hundreds upon hundreds of places* (p. XXVII). Par ailleurs, Karsten présente à la p. XXVI un *stemma codicum*. Dans le texte, on rencontre deux apparats : l'un consacré aux sources et un autre aux variantes. L'apparat critique est le plus souvent négatif, ce qui constitue un risque permanent d'erreur car le lecteur découvre une liste de manuscrits qui ignorent la leçon choisie dans le texte, ce qui contraint le lecteur à avoir sans cesse présente à l'esprit la liste des sigles ou à tenir le doigt sur la page où elle figure. — En outre, il semble qu'on a perdu à peu près trois cents pages écrites sur du papier moderne du texte de Macrobie (p. VII, n. 3) : le livre II est lacunaire à la fin ; le livre III est très mutilé au début et entre les chapitres 12 et 13 ; on a perdu le début du livre IV et la fin du livre VII. – A. MIHAL.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

Jean-Marie KOWALSKI, *Navigation et géographie dans l'Antiquité gréco-romaine. La terre vue de la mer* (Antiquité / Synthèse, 14), Paris, Picard, 2012, 17 x 24, 256 p., br., EUR 38, ISBN 978-2-7084-0916-3.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, rédigé par J.-M. Kowalski, docteur ès lettres et professeur à l'École navale, s'inscrit dans une tendance féconde de la recherche de ces dernières décennies, qui a donné lieu à nombre de publications sur la mer dans l'Antiquité. — L'A. s'interroge sur l'existence et les modalités d'une représentation des espaces maritimes spécifique à l'expérience grecque (et non pas gréco-romaine comme le prétend le titre) de la navigation et de la mer. En effet, c'est cette expérience qui a engendré les représentations antiques du monde habité, qui inclut la mer. Toutefois celle-ci est plus difficile à appréhender, puisqu'elle est un espace de circulation, un lieu de passage, mobile par nature, que l'homme ne peut habiter. Et comme le montrent les *Périples* ou la *Géographie* de Strabon, c'est la représentation de la mer qui induit celle de la terre. L'A. pose dès lors le postulat suivant : comprendre la représentation des espaces maritimes en Grèce ancienne est une donnée fondamentale de la compréhension des représentations anciennes *ἡ οἰκουμένη*. L'expérience grecque de la mer se fonde sur une expérience directe des éléments, évidemment sans le recours aux outils techniques modernes. En conséquence, l'A. s'est attaché à interroger les textes de la littérature géographique grecque, qui décrivent en « langage naturel », c'est-à-dire sans jargon technique, les itinéraires de la navigation et leur environnement. Il le fait à travers trois grandes parties. — La première est consacrée aux sources. Évidemment, la transmission des savoirs techniques sur la mer a dû s'opérer essentiellement de façon orale, mais des traces de cette oralité sont probablement conservées dans les textes. L'*Odyssee* en est l'illustration. Les périples, qui sont des descriptions de navigations côtières, sont évidemment des témoignages de première importance. Malheureusement peu d'exemplaires de ce genre littéraire bien représenté dans l'Antiquité sont parvenus jusqu'à nous. Toutefois celui à qui l'A. accorde une place de choix, c'est Strabon et sa *Géographie*, qui est une œuvre unique dans ce genre littéraire. — La deuxième partie traite de la représentation du monde et de l'expérience maritime. Dans les descriptions, les itinéraires sont jalonnés des points remarquables, dont le vocabulaire n'est pas toujours très précis. Le mot *ἀκρωτήριον* est un de ces exemples, même si les points géographiques qu'il désigne rendent l'espace lisible. Mais ils sont aussi révélateurs des dangers du voyage maritime. L'A. décrit ces dangers, auxquels il faut ajouter la piraterie. Ensuite il met en évidence le rôle que la mer joue dans l'établissement des frontières d'aires géographiques et des limites d'espaces culturels. Grâce à ces limites, que sont par exemple les colonnes d'Hercule, les Grecs en arrivèrent à identifier une vingtaine de mers (Égée, Hellespont, Tyrrhénienne, Libyenne, etc., mais aussi Sarde, Icarienne, Pamphylienne, par exemple). Il y a donc régionalisation de la mer, ou plutôt des mers les plus vastes. S'appuyant sur les travaux des ethnologues sur les populations des îles du Pacifique, l'A. montre comment ceux qui vivent le long d'une côte particulière élaborent leur identité sur leur expérience. De même, les Grecs vont se définir par leur relation à la mer et développer un vocabulaire propre à la navigation. Celui-ci finira par être appliqué à des situations terrestres, comme l'orientation des vents peu utile sur la terre ferme. L'A. aborde encore dans cette partie le cas d'Ithaque, la patrie d'Ulysse, dont l'identification pose toujours problème. — La dernière partie, tout à fait originale, montre que le discours fondé sur les expériences de navigation ne peut se réduire à la cartographie. L'A. débute par un rappel de nos connaissances sur les cartes réalisées par les Grecs. Puis, en faisant appel aux exemples d'itinéraires maritimes que nous possédons, il nous livre plusieurs représentations visuelles, en particulier de la Sicile et du Pont-Euxin, qui résultent d'une conversion en carte des données uniquement

décrites dans les textes. — La lecture du texte est grandement facilitée par de nombreuses cartes. L'ouvrage s'achève par deux annexes bien utiles : un long lexique des termes et notions relatifs à la description des espaces maritimes et une présentation succincte des auteurs et ouvrages anciens cités. — Cet ouvrage, novateur à bien des égards, constitue un apport indéniable sur la perception que les Grecs avaient de la mer et partant de la terre, qu'apprécieraient les géographes et les historiens hellénistes, mais sa lecture pourra plaire aussi à tous ceux qui s'intéressent à la mer et notamment à la Méditerranée. — J. VANSCHOONWINKEL.

A. B. LLOYD (éd.), *A Companion to Ancient Egypt, (Blackwell Companions to the Ancient World)*, 2 vol., Malden - Oxford - Chichester, Wiley-Blackwell, 2010, 17,5 x 25,5, XLIII + XXIII + 1276 pages en 2 vol., rel., £ 235, ISBN 978-1-4051-5598-4.

Les deux volumes de cet ouvrage font partie d'une série dont l'objectif est de dresser une vue d'ensemble d'une civilisation antique, en s'intéressant tant à son histoire qu'à différents aspects de sa culture. Chaque sujet, abordé par un auteur spécialiste de la question, est traité de manière à pouvoir intéresser tant les chercheurs qu'un public plus large. Les volumes consacrés à l'Égypte ne font pas exception à cette règle. — Il est bien évidemment impossible de dresser un aperçu exhaustif de l'histoire et de la civilisation de l'Égypte ancienne. Dès lors, seuls les aspects les plus importants ont été abordés, comme le souligne A. B. Lloyd dans la préface. Le choix des sujets traités me semble pertinent et offre une vue globale et variée de la civilisation égyptienne. Le premier volume aborde la géographie physique de l'Égypte ancienne, l'histoire dynastique, les structures étatiques, économiques et militaires ainsi que l'ordre social. Le deuxième volume se consacre à la littérature égyptienne ainsi qu'à l'histoire de l'art et se conclut par une partie abordant la perception de l'histoire et de la culture égyptienne dans différentes autres civilisations (Antiquité classique, Europe et Égypte islamique). Les deux volumes de cet ouvrage regroupent quarante-neuf articles, écrits par des égyptologues internationaux : sur le plan belge, on notera ainsi la participation de W. Clarysse (KUL - Les temples et les prêtres à l'époque gréco-romaine), L. Dupuydt (Littérature copte), S. Hendrickx (Hasselt - Art protodynastique), K. Vandorpe (KUL - Période ptolémaïque) et H. Willems (KUL - Moyen Empire). — L'un des grands intérêts de l'ouvrage est d'aborder chaque sujet aussi bien pour la période pharaonique que pour la période gréco-romaine. La plupart des livres se contentent en effet d'étudier un seul de ces deux aspects. Or, si chacune de ces deux périodes a des caractéristiques qui lui sont propres, l'Égypte gréco-romaine hérite également des traditions pharaoniques. Une étude de l'ensemble de l'histoire égyptienne, depuis les premières dynasties jusqu'à la fin de l'Époque romaine permet donc de mettre en avant cette continuité pas toujours perceptible sans une telle vue d'ensemble. Le chapitre sur les transports en Ancienne Égypte, écrit par R. B. Partridge, fait exception en n'abordant ce sujet que pour la période pharaonique. On peut donc regretter que les particularités des moyens de transports égyptiens des époques ptolémaïque et romaine ne soient pas évoquées. — L'ouvrage s'ouvre sur un aperçu chronologique classant les règnes des différents rois par Empire et par dynastie et donnant, à partir de l'Ancien Empire, les dates approximatives de règne pour chacun de ces rois. De plus, chacune des grandes périodes de l'histoire égyptienne est précédée de quelques lignes qui précisent les caractéristiques les plus importantes de la période. Cette chronologie est très utile pour le lecteur non spécialiste, mais on peut regretter l'absence de mention des rois des deux premières Périodes Intermédiaires. Même si les dynasties qui régnaient au cours de ces périodes de troubles n'ont pu être à ce jour que partiellement restituées, la mention des souverains connus ainsi que la date approximative de leur règne auraient été utiles, d'autant plus que certains de ces souverains sont cités par la suite dans la partie abordant l'histoire dynastique égyptienne. Ainsi, certains rois hyksos ou de la XVII^e dynastie sont nommés dans le chapitre traitant de manière plus détaillée l'histoire de la Seconde Période

Intermédiaire et du Nouvel Empire, sans que le lecteur non spécialiste puisse trouver les dates approximatives de règne de ces différents souverains, dates qui lui auraient permis de situer dans le temps ces rois les uns par rapport aux autres. Les premières pages du premier volume présentent également deux cartes : l'une pour la période égyptienne, l'autre pour la période grecque. Ces cartes permettent au lecteur de localiser toute une série de lieux dont il est par la suite fait mention dans le texte. Toutefois, comme il s'agit de cartes couvrant toute la surface de l'Égypte et de la Nubie, celles-ci ne sont pas très précises. De plus, elles mentionnent les villes tantôt sous leur nom égyptien, tantôt sous leur nom arabe. À titre d'exemple, on peut se demander comment le lecteur désireux de localiser Avaris y parviendra, étant donné que la ville est mentionnée sur la carte sous son nom arabe, Tell el-Dab'a, et que l'équivalence entre les deux noms n'est pas systématiquement signalée dans les chapitres où le nom de cette ville apparaît. Ce problème des villes mentionnées tantôt sous leur nom arabe, tantôt sous leur nom antique (grec ou égyptien) se retrouve ailleurs dans le livre : ainsi, dans le chapitre consacré au Nouvel Empire, la nouvelle capitale d'Akhetaton n'est mentionnée que sous son nom égyptien d'Akhetaton, alors que c'est le nom d'el-Amarna qui figure sur la carte du début de l'ouvrage. Par ailleurs, malgré l'usage exclusif du nom « Akhetaton » dans leur texte, les auteurs du chapitre parlent de « période amarnienne » et de « lettres d'Amarna », ce qui ne facilite pas les choses. Heureusement, l'index clôturant le deuxième volume signale dans ce cas l'équivalence entre les deux noms, ce qui n'est cependant pas systématique. De plus, d'autres villes déjà évoquées dans les chapitres qui traitent de l'Égypte pharaonique ne sont localisées que sur la carte de l'Égypte gréco-romaine. C'est notamment le cas de la ville de Saïs, pourtant ville principale du royaume pharaonique sous la XXVI^e dynastie. — Chacun des deux volumes de l'ouvrage se termine par une abondante bibliographie générale qui couvre les sujets traités dans chacun des deux volumes (p. 547-638 du premier volume et p. 1154 à 1212 du second volume). Cette bibliographie est récente – on y trouve de nombreux livres ou articles parus entre 2005 et 2009 – et comprend aussi bien des références de publications en anglais qu'en d'autres langues. Le deuxième volume se conclut par un index permettant de retrouver rapidement les pages où sont abordés certains sujets. On soulignera également que les deux volumes sont illustrés, souvent par des reproductions en noir et blanc (photographies et dessins au trait). De plus, l'importante partie qui traite de l'histoire de l'art égyptien est complétée par un petit dossier de planches en couleur. Si les photographies n'y sont pas toujours de la meilleure qualité, on ne peut en faire le reproche à l'éditeur, l'objectif n'étant pas de publier un ouvrage d'art. Ces photographies permettent néanmoins d'avoir une idée générale des caractéristiques essentielles de l'art égyptien. — En ce qui concerne le contenu des différents chapitres qui composent ces volumes, on notera leur valeur inégale, ce qui est fréquemment le cas dans des ouvrages collectifs. Cependant tous se terminent par un court aperçu bibliographique mentionnant les ouvrages qui permettent d'approfondir ses connaissances sur le sujet abordé. Parmi les chapitres consacrés à l'histoire dynastique égyptienne, on distinguera notamment le chapitre d'O. Perdu sur les périodes saïtes et perses (p. 140-158), qui offre un aperçu très clair de l'histoire de cette période. En revanche, dans le chapitre sur la deuxième période intermédiaire et le Nouvel Empire, si les auteurs, L. D. Morenz et L. Popko, respectent mieux la consigne de ne pas se contenter d'une histoire règne par règne des souverains de cette période (consigne mentionnée dans la préface d'A. B. Lloyd [p. XXII]), ils ne mentionnent malheureusement pas tous les souverains du Nouvel Empire (Ainsi, pour le début du Nouvel Empire, l'auteur mentionne brièvement Kamosé et Amosis, puis aborde directement le règne d'Hatshepsout [p. 108-110]) et, de ce fait, ils ne facilitent pas la compréhension de cette période pour le lecteur amateur non familiarisé avec l'histoire du Nouvel Empire. Ainsi, les auteurs font parfois référence à des événements survenus durant les règnes de rois dont ils n'ont jamais cité les noms : à titre d'exemple, ils évoquent le récit du « couronnement » d'Hatshepsout par son père Touthmosis I^{er} sans avoir jamais nommé ce dernier, dont le règne ne fait l'objet que d'une brève allusion lorsqu'il est question des campagnes militaires menées par ses lointains

descendants Touthmosis III et Amenhotep II ! — Le même type de remarques peut être fait à propos d'autres chapitres de l'ouvrage. Ainsi, la contribution d'A. Spalinger sur les institutions militaires et la guerre à l'époque pharaonique me semble très intéressante. Citant de nombreuses études récentes (conséquence du regain d'intérêt pour l'histoire militaire au cours de ces dernières décennies), il met bien en avant les apports étrangers, notamment dans l'équipement militaire égyptien. Il résume cependant fréquemment certains épisodes militaires égyptiens déjà abordés dans les chapitres traitant de l'histoire dynastiques, ce qui n'apporte pas nécessairement beaucoup à la compréhension du sujet qu'il expose et semble faire double emploi. Enfin, on peut regretter que l'auteur n'évoque qu'extrêmement rapidement les nombreuses modifications que connaît l'armée égyptienne au cours du premier millénaire av. J.-C., notamment en raison du recours beaucoup plus important à des mercenaires grecs, phéniciens ou juifs. De plus, beaucoup de questions, concernant notamment le recrutement des soldats ou leur statut réel en Égypte même, restent encore à l'heure actuelle sans réponse. N. Pollard, qui, lui, s'est penché sur les institutions militaires en Égypte gréco-romaine a, à cet égard, beaucoup plus de chance, le sujet étant nettement mieux documenté. Le chapitre consacré à ce sujet est d'ailleurs assez complet. Certains aspects ne sont cependant abordés qu'extrêmement rapidement : ainsi, les paragraphes consacrés à la flotte militaire sont-ils un peu « légers », en particulier celui qui concerne la flotte alexandrine à l'époque romaine (qui fait tout au plus quatre lignes, soit à peine de quoi mentionner son existence sans donner davantage d'informations à son sujet). — On retrouve dans d'autres chapitres le problème des répétitions évoquées ci-dessus, dues à la fois à la multiplicité des auteurs et au morcellement des sujets pourtant souvent en réalité liés entre eux. Ainsi, le chapitre sur les structures sociales et la vie quotidienne à l'époque gréco-romaine, écrit par E. Cruz-Uribe, évoque beaucoup la situation économique, militaire et religieuse de l'Égypte de l'époque, sujets qui sont étudiés dans d'autres contributions spécifiquement consacrées à ces domaines. C'est d'autant plus dommage que les redites sont faites au détriment d'une présentation des conditions de vie et des activités des Égyptiens à cette époque. À ce titre, le chapitre consacré à la vie quotidienne et aux structures sociales à l'époque pharaonique, écrit par E. Froot, est beaucoup plus riche (et agrémenté de très nombreuses références récentes). — D'une manière générale, on peut peut-être aussi regretter que, sans doute pour éviter de surcharger le texte, les références bibliographiques citées dans le texte même soient relativement réduites : les auteurs font ainsi parfois référence à des textes ou documents anciens sans en donner les références qui permettraient au lecteur curieux de les retrouver. Dans l'ensemble, cependant, les références en cours de lecture sont fréquentes et variées, même s'il y a là aussi des disparités d'un chapitre à l'autre. Ainsi, dans le chapitre concernant la littérature copte, l'auteur ne fait que rarement référence à des ouvrages de nature à soutenir et approfondir son propos et, de plus, ceux-ci sont parfois très anciens : pour aborder le problème de l'origine de l'écriture copte, l'auteur ne fait par exemple mention que de l'hypothèse émise en 1948 par L. T. Lefort. On peut aussi regretter que certains auteurs n'aient pas pensé à subdiviser leur contribution en différentes sections pour en rendre la lecture ou la consultation plus aisée. C'est notamment le cas de la partie consacrée aux sciences et aux technologies à Alexandrie. — En conclusion, ce livre offre un excellent aperçu de la civilisation égyptienne antique, malgré quelques faiblesses inévitables dans ce genre d'ouvrage collectif. Il se révèle donc très utile pour le grand public averti ou les étudiants désireux de trouver un résumé approfondi de certains sujets liés à la vie en Égypte. Enfin, *last but not least*, l'anglais utilisé par les auteurs de l'ouvrage ne devrait pas poser de problème de compréhension pour des francophones ayant un niveau moyen de connaissance de la langue anglaise. Les différents chapitres de ce livre sont donc très facilement lisibles, ce qui rend ce livre très abordable (si ce n'est, peut-être, au niveau de son prix). — A. COYETTE.

Francis LARRAN, *Le bruit qui vole. Histoire de la rumeur et de la renommée en Grèce ancienne* (Tempus), Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2011, 16 x 24, 271 p., br. EUR 21, ISBN 978-2-8107-0161-2.

Étude complexe mais passionnante, car les bruits publics ne se laissent saisir que par bribes. L'histoire des bruits publics en Grèce ancienne est présentée comme une histoire palimpseste « avec ses réécritures systématiques d'une époque à l'autre ». L'A. s'attache à repérer « les mécanismes de diffusion des bruits publics pour mieux ensuite apprécier les changements similaires de leurs thématiques » (p. 17). Ils naissent et meurent, ils ont une histoire qui « s'écrit à l'encre des rivalités ». Ils sont une arme pour celui qui sait les manipuler. Ils permettent de persuader, de déprécier l'adversaire, les concurrents « des rivalités politiques, sociales et intellectuelles ». Pisistrate, par exemple, les a utilisés pour prendre le pouvoir. Ils servent les intérêts des débats intellectuels, littéraires et historiographiques. Leur histoire « permet autant d'apprécier leur nature profonde que d'observer les hommes de lettres qui ont choisi de les rapporter » (p. 181). L'A. passe magistralement en revue les différents siècles d'histoire littéraire et politique, tout en soulignant l'apparition de bruits publics et leurs garants, surtout s'ils sont lancés par des « hommes vertueux, reconnus socialement ». Ils sont le miroir de la société et expriment autant « ce que l'on sait que ce que l'on est » (p. 203). « Poètes, historiens, orateurs, philosophes se distinguent par des bruits qui leur sont propres » tout comme les femmes et le petit peuple auxquels on donne peu de créance. C'est ainsi que l'A. oppose Hérodote et Thucydide. Il place l'un à l'ombre des poètes, l'autre à l'école d'Hippocrate et les bruits publics dont ils sont l'origine se distinguent. « Thucydide préfère utiliser le terme neutre *λόγος* ainsi que des vocables qui évoquent des nouvelles sûres et claires, alors qu'Hérodote mentionne *φήμη* même si ce n'est pas certain ». A la différence d'Hérodote, les rumeurs ne sont pas pour Thucydide une source d'information de premier ordre. Pour Héraclite aussi « les yeux sont des témoins plus exacts que les oreilles » (p. 213). Chez Thucydide, les rumeurs sont laïcisées et sont « comme une composante à part entière du monde naturel » (p. 215). Les bruits publics, même s'ils ne sont pas des « voix de vérité », doivent cependant être écoutés. Les garanties, selon les époques et les choix de l'auteur, se réfèrent à la caution divine ou au témoignage oculaire et aux ouvrages littéraires ; elles confortent l'auteur tout en engageant son autorité. Les bruits publics peuvent être une arme redoutable surtout pour celui qui parvient à persuader ses lecteurs ou ses auditeurs. Ils sont souvent le fruit de « ruses habiles fondées sur un art savant de la mise en scène » (p. 247). La force de diffusion des bruits publics étonne ; ils appartiennent au monde de la cité athénienne « puisqu'ils sont directement adressés aux citoyens réunis sur l'agora qui font partie d'une société de l'oral » (p. 251). La renommée a pu établir des types d'hommes et de femmes qui affirment des valeurs et des contre-valeurs qui sont aux fondements de la cohésion sociale (p. 255). Les citoyens écouteront le *κλέος* d'Antigone célébrant sa piété filiale ou le renom d'infamie d'Oreste matricide, le *κληδών* de la parfaite Andromaque mais aussi la mauvaise *φήμη* de l'infidèle Hélène. Les bruits publics se font entendre comme « des voix de l'histoire ». Œuvre remarquable par la minutie de ses références, *Le bruit qui vole* conserve une actualité brûlante. « Trompettes de la Renommée » chante de nos jours le poète « vous êtes bien mal embouchées » et pourtant nous les écoutons toujours. – M. HAVELANGE.

Nikolaos PAPA ZARKADAS, *Sacred and Public Land in Ancient Athens* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2011, 15 x 22.5, XII + 395 p., rel. £ 75.00, ISBN 978-0-19-969400-6.

Issu d'une dissertation doctorale présentée en 2004, le présent ouvrage est consacré à la gestion des biens immobiliers (l'A. précise bien que le terme *Land* dans le titre doit être reçu dans une acception assez large) publics ou sacrés à Athènes, principalement durant l'époque classique, et ce dans ses différentes facettes (personnel

impliqué, modalités de location, de ventes, etc.). — Après un premier chap. qui tente de dresser un bilan des avis exprimés par les Modernes sur les relations complexes entre sphère sacrée et sphère publique dans l'Antiquité, le chap. 2 — le plus long et le plus développé — est consacré aux biens sacrés gérés par la πόλις, y compris ceux situés hors de l'Attique (dans les territoires qui formaient l'Ἀρχή notamment). À l'instar de S. Aleshire, l'A. considère que les divinités qui bénéficiaient d'un culte public étaient Athéna, les divinités rassemblées sous l'appellation d'« autres dieux », les deux déesses d'Eleusis, ainsi qu'Asklépios, auxquelles il ajoute pour sa part Amphiaros. L'A. se livre également dans cette partie à une analyse détaillée du chap. 47 de la *Constitution d'Athènes* au terme de laquelle il exclut la participation des polètes dans le processus de mise en location des τεμῆνη, revient sur la procédure de répartition des allocations financières connue sous le nom de μερισμός (dont il voudrait faire remonter les principes au V^e s.) pour proposer, *in fine*, une reconstitution du νόμος περὶ τῶν τεμῆνων (p. 74-75). Vient ensuite la délicate question de l'affectation de l'argent généré par les biens sacrés. L'A. considère qu'il ne finançait pas uniquement les sacrifices, mais également les réparations, les constructions et les aménagements des sanctuaires, tout en estimant que les revenus sacrés ne représentaient qu'environ 1 à 2 % des revenus totaux de la cité. — Le chapitre 3 est consacré aux biens gérés par les principales composantes de la démocratie clisthénienne que sont les tribus et les δῆμοι. Pour les premières, l'A. se borne surtout à constater que c'est en dehors de l'Attique proprement dite que les informations sont les plus nombreuses. Pour les δῆμοι, en revanche, la documentation est beaucoup plus consistante, permettant ainsi un traitement détaillé qui complète et corrige sur plusieurs points le travail de D. Witthead (*Demes of Attica*). Outre les biens sacrés, l'A. met également en évidence l'existence de biens « séculiers » gérés par les δῆμοι : ils apparaissent notamment dans les fameux *Rationes Centesimarum* et devaient comporter, selon lui, une proportion importante de terres de pâturage. Pour expliquer l'origine de ces biens publics séculiers, l'A. avance une nouvelle hypothèse : il s'agirait des biens gérés par les naucraries à l'époque archaïque et qui auraient été transmis aux δῆμοι après 508. — Les groupes « semi-publics » que sont les phratries, orgéons et γένη (avec un développement assez long sur le γένος des Salaminiens) font l'objet du chap. suivant. Pour expliquer le peu d'informations relatives aux phratries, l'A. avance l'hypothèse que la gestion des biens publics et sacrés était principalement l'affaire de ses sous-ensembles que sont les γένη et les groupes d'orgéons. S'agissant d'associations à vocation principalement religieuse, on ne s'étonnera pas que les biens qu'ils géraient étaient essentiellement ceux des héros et divinités. Néanmoins, l'A. relève, à juste titre, que ces groupes figuraient dans les *Rationes Centesimarum*, concluant qu'ils devaient donc également disposer de biens publics séculiers. Le dernier chap. s'intéresse précisément à cette dernière catégorie de biens, mais au niveau de la πόλις cette fois. Au terme de l'analyse, l'A. conclut que les biens considérés comme « publics » étaient essentiellement constitués de terrains marginaux, montagneux, improductifs, et dont la cité ne tirait vraisemblablement aucun bénéfice, contrairement à ceux qui étaient gérés au niveau des δῆμοι. L'ouvrage comporte également plusieurs appendices consacrés à l'ὄργας des deux déesses, aux oliviers sacrés, à IG II² 1593, au Theodorieon des Prasiens, à la scission du γένος des Salaminiens, et propose également un catalogue fort utile des personnes qui se sont portées locataires ou garants des τεμῆνη loués par la cité. — Le présent ouvrage constitue donc une synthèse remarquable sur la gestion des biens publics et sacrés au sein de la cité athénienne et de ses différentes composantes, nourrie d'une abondante bibliographie. Fin connaisseur de l'épigraphie athénienne, l'A. propose fréquemment de nouvelles lectures ou interprétations de documents, mais suggère également de nombreuses pistes de réflexions, dont certaines mériteraient incontestablement d'être approfondies afin d'être vérifiées, notamment la transmission des biens publics des naucraries aux δῆμοι. — Chr. FLAMENT.

Ángel MARTÍNEZ FERNÁNDEZ (éd.), *Estudios de epigrafía griega*, Universidad de La Laguna, 2009, 16 x 23.5, 529 p., br. EUR. 20, ISBN 978-84-7756-786-8.

Recueil de quarante-deux contributions traitant de sujets variés et strictement limités de l'épigraphie grecque, le volume s'articule en rubriques. Les problèmes de corpus épigraphique sont abordés pour l'ensemble de la péninsule Ibérique et le cas particulier de Valence. L'apport épigraphique à la connaissance des dialectes autres qu'ionien et attique, deux décrets honorifiques du Péloponnèse inhabituellement en attique illustrent les problèmes linguistiques. Les rapports avec la littérature sont traités : emploi d'hexamètres, recours à l'épigramme, citations d'inscriptions chez Élien et Nonnus de Panopolis, hymne à la Mère des dieux gravé à Épidaure. La distinction entre public et privé dans les finances des cités grecques jette un regard sur l'économie. La religion est abondamment traitée : le syncrétisme en Commagène ; la progression du culte de Létó, depuis la Lycie jusqu'à la mer Noire, via Milet et ses colonies ; des inscriptions de confession ou d'expiation en Anatolie (à comparer avec les prières juridiques), caractérisées par une aréalogie ; des plaintes, à mobile financier, émanant de servants du culte, déposées auprès du proconsul d'Asie ; des inscriptions magiques sur pierre à Pergame. La vie quotidienne est évoquée par des inscriptions gravées sur les miroirs. Des problèmes onomastiques, paléographiques, historiques sont encore traités. Et, pour finir, plusieurs inscriptions inédites. Des index mettraient en valeur ces études, très dispersées par leur objet. — B. STENUIT.

Gaetano De Sanctis, *L'impresa del Grande Alessandro, Corso di Storia Greca, Anno Accademico 1947-1948* (Ricerche di filologia, Letteratura e Storia) a cura di E. LANZILLOTTA e G. OTTONE, Tored, Roma, 2010, 14.5 x 23, XXIV + 232 p., br. Euro 30.00, ISBN 978-88-88617-33-6.

Pubblicate in forma integrale da Eugenio Lanzillotta e Gabriella Ottone, le lezioni di Gaetano De Sanctis su Alessandro Magno (Roma, anno accademico 1947-1948) non sono semplici dispense a uso degli studenti ma rappresentano ancora oggi, a distanza di oltre cinquant'anni e con tanti studi su Alessandro Magno apparsi nel frattempo, una miniera di informazioni nonché una lezione di metodo. — Il corso verte non tanto sulla narrazione e l'analisi delle vicende legate alla *strateia* asiatica che il re macedone intraprese nel 335 all'indomani della distruzione di Tebe, quanto sulla tradizione storiografica relativa alla figura del sovrano e alla sua impresa: una tradizione sempre difficile da prendere in considerazione e valutare poiché costituita dai frammenti degli storici contemporanei ad Alessandro quali Callistene, Tolomeo, Aristobulo, Carete, Eumene, Anassimene ecc., e, soprattutto, da fonti tarde come Diodoro (*Biblioteca storica* libro XVII), Curzio Rufo, Plutarco (*Vita di Alessandro* e alcuni scritti dai *Moralia*), Arriano (*Anabasi di Alessandro e Indika*), Giustino (libri XI-XII). — Per il modo col quale De Sanctis organizza, confronta e discute il vasto e disparato materiale a disposizione le sue lezioni, ora strutturate in vero e proprio volume e corredate da un'ampia scheda bibliografica che tiene conto della più recente bibliografia (p. 197-227), meritano di stare al fianco di studi apprezzati e citatissimi sugli storiografi di Alessandro come quelli di Lionel Pearson (*The Lost Histories of Alexander the Great*, New York, 1960) e di Paul Pédech (*Historiens compagnons d'Alexandre. Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, Paris 1984); le prosopografie curate da Helmut Berve (*Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, vol. 2, München, 1926) e di recente da Waldemar Heckel (*Who's Who in the Age of Alexander the Great: Prosography of Alexander's Empire*, Oxford, 2005); le monografie di Luisa Prandi (*Callistene: uno storico tra Aristotele e i re macedoni*, Milano, 1985) e Franca Landucci (*Fortuna e realtà dell'opera di Clitarco*, Stuttgart, 1996). — La limpida lezione del maestro emerge dai suoi giudizi fondati sempre

sull'evidenza dei dati a disposizione. De Sanctis, ad esempio, ritiene solo una costruzione retorica il motivo dell'odio dei Greci contro i Persiani sbandierato dai retori – e soprattutto da Isocrate – in tutto il IV secolo (p. 10); lega saldamente al dato onomastico e lessicale la valutazione della Macedonia e dei Macedoni come parte del mondo greco (p. 17-19); rileva con grande acume come l'iniziale « guerra di vendetta » sbandierata da Alessandro all'inizio della sua spedizione si trasformasse lentamente e senza che fosse stata progettata in partenza in « guerra di conquista » (p. 33); analizza a più riprese la tradizione sulla morte del sovrano imputata dalle fonti ad Antipatro (p. 57-67). — Continua è anche la lezione di metodo. De Sanctis mette in guardia dal « costruire con troppa sicurezza sul silenzio della tradizione » (p. 43); dà una chiarissima e sempre attuale definizione della storia indicandola come « una disciplina la quale si studia prima di tutto di accertare ciò che è effettivamente avvenuto e come esso è avvenuto, *wie es eigentlich gewesen ist*, giusta la espressione di L. Ranke. Ciò richiede il porsi liberamente di fronte alla tradizione, comparare le tradizioni diverse, discuterne il valore ecc. [...], chiarire la natura di quello che potremmo chiamare il genere a cui uno scritto appartiene » (p. 66-67); indica la necessità di tenere distinte le diverse tradizioni, di confrontarle, di accettarle o respingerle (p. 134). — Fine conoscitore delle fonti, De Sanctis non manca di addentrarsi in problemi ancora oggi assai spinosi e oggetto di dibattito come, ad esempio, i presunti progetti occidentali di Alessandro (p. 70-73). Perfettamente in linea con la spedizione in Oriente che il re macedone aveva concluso, essi, rileva lo studioso, avrebbero dato seguito anche in Occidente alla « crociata » filellenica attraverso il sostegno ai Greci di Sicilia contro i barbari Cartaginesi. In vista di un simile intervento militare si giustificava anche le ambascerie che molti popoli dell'Occidente, come Bruzi, Lucani ed Etruschi, inviarono ad Alessandro a Babilonia nel 323: tutte avevano come obiettivo l'amicizia del re Macedone. — Dall'analisi dei frammenti degli storici di Alessandro De Sanctis ricava con lucidità alcune conclusioni per molti versi condivisibili. La lunga discussione sul numero delle truppe di Alessandro e Dario ad Isso e il confronto col luogo nel quale si svolse la battaglia inducono lo studioso a dubitare delle cifre fornite da Callistene che con tutta probabilità non assistette alla battaglia (p. 81-91); l'esame dei frammenti di Carete e il confronto con altre tradizioni lo portano a credere che il ciambellano fosse ammiratore di Alessandro e disposto a inventare o propalare racconti a lui favorevoli' (p. 104). — Sebbene su molte tematiche, ad esempio la valutazione degli scritti di Diodoro, Arriano, Plutarco e Curzio Rufo, la critica abbia fatto registrare notevoli progressi, tuttavia queste lezioni non appaiono superate pur a distanza di tempo. Al contrario, risulta assolutamente condivisibile il giudizio di Eugenio Lanzillotta (*Prefazione*, p. VIII) secondo il quale « l'impressionante ricchezza erudita » - « e le sempre acute dissertazioni critiche [...], l'impegno esegetico e il costante sforzo verso la *Quellenforschung* sono non solo una testimonianza interessante della *valentia* dello studioso, ma anche un'eredità preziosa di magistero appassionato, che De Sanctis, pur ottuagenario, ha lasciato agli studiosi e ai colleghi, di allora e di oggi ». - G. SQUILLACE.

Gaetano De Sanctis, Filippo e Alessandro. Dal regno macedone alla monarchia universale (Ricerche di filologia, Letteratura e Storia) a cura di M. BERTI e V. COSTA, Roma, Edizioni Tored, 2011, 14.5 x 23, XXVI + 324 p., br. EUR 40, ISBN 978-88-88617-45-9.

Nel moltiplicarsi di articoli e monografie sulla Macedonia Antica, Filippo II e Alessandro Magno (ad es.: I. WORTHINGTON, *Philip II of Macedonia*, New Haven, 2008; W. HECKEL, L. A. TRITLE (éd.), *Alexander the Great: A New History*, Chichester/Malden MA, 2009; G. SQUILLACE, *Filippo il Macedone*, Roma - Bari, 2009; R. A. GABRIEL, *Philip II of Macedonia: Greater than Alexander*, Washington, D.C., 2010; J. ROISMAN, I. WORTHINGTON (éd.), *A Companion to Ancient Macedonia*, London, 2010) indagati da prospettive differenti e in alcuni casi nuove, uno sguardo alle riflessioni di fini studiosi del passato non appare inutile, specie se si tratta di uno

storico di peso come Gaetano De Sanctis (1870-1957), allievo a Roma di Karl Julius Beloch e maestro di Arnaldo Momigliano, insignito nel corso della sua carriera di numerose cariche tra le quali anche quella di senatore della Repubblica Italiana (1950-1957). Autore di articoli e saggi tra i quali vanno ricordati l'*Atthis*, la *Storia dei Romani* e la *Storia dei Greci*, Gaetano De Sanctis fermò la sua attenzione anche sui regni di Filippo e Alessandro Magno dedicando al tema il corso universitario dell'anno 1949-1950. Accorto nel verificare l'attendibilità dei dati, pronto a discutere ogni problema, incapace di non porre giudizi netti in relazione ai diversi temi affrontati, convinto com'era dell'impossibilità di una storia asettica e *super partes*, De Sanctis nelle sue lezioni offre una lezione di metodo ancora oggi di grande attualità. A recuperarle, da una dispensa dattiloscritta curata verosimilmente dagli allievi del maestro già cieco in quell'anno, hanno provveduto Monica Berti e Virgilio Costa che, con un lavoro davvero meritorio, hanno trascritto il testo organizzandolo in capitoli e paragrafi e corredandolo di un indice delle fonti (p. 292-301) e dei nomi (p. 303-321) al fine di facilitarne lettura e consultazione. Ne è venuto fuori un volume ben confezionato che si unisce, con pari peso scientifico, alle già menzionate recenti pubblicazioni sul tema. — De Sanctis affronta il periodo compreso tra l'ascesa al trono di Filippo nel 360/350 e la definitiva vittoria di Alessandro su Dario III nel 331 a.C. Sebbene trascuri quasi completamente la strategia matrimoniale di Filippo, che si legò via via a sette donne in funzione dei suoi interessi del momento (Satiro in Ateneo III 557 b-c), sottolinea tuttavia costantemente la capacità di Filippo sia di abbinare forza militare ad abilità diplomatica e di vincere così « con la forza e la scaltrezza, genialmente adoperate e commisurate, le forse disgregatrici interne ed esterne » (p. 46); sia di mascherare intenti e responsabilità dietro abili giustificazioni. Individua questa dote in diverse situazioni. Nel 354 il re macedone partecipò alla Terza Guerra Sacra contro i Focesi « atteggiandosi a difensore dei diritti degli Anfizioni contro i ladri sacrileghi che avevano occupato Delfi » (p. 64); nel 352, dopo la vittoria ai Campi di Croco contro il Focese Onomarco, celò la ferocia dimostrata contro i vinti Focesi presentandosi come « vindice del violato santuario di Delfi contro i ladroni sacrileghi » (p. 66); nel 338, dopo la battaglia di Cheronea, inflisse una dura punizione a Tebe ma trattò con moderazione Atene non tanto per « quel sincero senso di umanità di cui mancava » quanto per « il cauto e intelligente computo dell'opportunità politica » (p. 151). L'Autore indica inoltre con chiarezza l'uso del santuario delfico come *instrumentum imperii* in occasione dello scoppio della III e della IV guerra sacra. Nel primo caso, afferma, furono i Tebani a orientare le decisioni dell'oracolo contro i loro avversari (multa agli Spartani prima e ai Focesi poi, p. 60-61) cercando così di riaffermare il potere che la battaglia di Mantinea aveva sgretolato; nel secondo caso fu invece Filippo che, proprio sull'esempio offerto dai Tebani nel 356, nel 339 scatenò un nuovo conflitto sacro al fine di consolidare il suo potere nella Grecia centrale (p. 113). — Il vigore dell'indagine scientifica di De Sanctis si manifesta in alcuni giudizi trancianti oggi non più condivisibili come la condanna senza appello di Diodoro accusato, per l'uso scarsamente critico delle sue fonti, di « negligenza e incomprendimento » e indicato senza mezzi termini come « copista » (p. 106); ma anche la presentazione di Filippo e soprattutto di Alessandro come « dittatori » in grado di spazzare via la libertà greca che Demostene con i suoi discorsi aveva tentato di tutelare. Quest'ultima linea interpretativa, nella quale non è difficile vedere traccia delle personali vicissitudini dell'Autore fiero oppositore del regime fascista, percorre tutte le pagine del volume nel quale Demostene conduce « l'eroica battaglia contro il potentato macedone » e fa appello alla libertà di tutti (p. 77). In questo senso, in forma manichea, De Sanctis non solo fa dell'oratore chi mirava nel 346 a una guerra di rivincita contro Filippo « per la libertà di Atene e della Grecia » (p. 91), e di quanti erano amici di Filippo (Eschine in particolare) e desideravano la pace i « nemici della patria, agenti comperati dallo straniero » (p. 91 ma anche 118, 127; 148); ma adotta anche le parole di Licurgo che indicò nella battaglia di Cheronea il momento nel quale « la libertà dell'Ellade rimase sepolta » (p. 118). — A fronte di ciò, va tenuta in considerazione sia la lunga e dettagliata descrizione dell'attacco di Alessandro a Tebe (p. 201-208), delle tre battaglie contro i Persiani (Granico: p. 239-244; Isso: p. 250-

252; Gaugamela: p. 273-288), delle truppe a disposizione del re macedone al suo sbarco in Asia (p. 226-235) e del suo avversario Dario III (p. 236-238), sia, soprattutto, l'insuperato metodo di indagine del De Sanctis capace di accostare al dato letterario, attentamente vagliato attraverso una meticolosa *Quellenforschung*, quello epigrafico (come nel caso della presa macedone di Anfipoli nel 357; dell'accordo tra Filippo e i Calcidesi nel 356, pp. 54-55; della creazione della Lega di Corinto nel 337, p. 158); di mettere in discussione sulla base di quest'ultimo le fonti letterarie; di evitare commistioni tra tradizioni differenti. Un sistema di ricerca, per alcuni versi oggi perduto, che lo portava a tenere conto di tutte le fonti e le ricerche disponibili discutendole nei dati e nelle interpretazioni. Una lezione, offerta da un grande maestro ai suoi studenti nel lontano anno accademico 1949/1950, della quale, grazie al lavoro di Monica Berti e Virgilio Costa, possono oggi fruire anche quanti si sono accostati, si accostano o stanno per accostarsi allo studio, sempre ricco di fascino, dei regni di Filippo II e di suo figlio Alessandro. – G. SQUILLACE.

Franco BELLANDI, Rolando FERRI (éd.), *Aspetti della scuola nel mondo romano. Atti del Convegno (Pisa, 5-6 dicembre 2006)* (Supplementi di Lexis, LI), Amsterdam, Hakkert, 2008, 17.5 x 25, 343 p., br. EUR 76, ISBN 90-256-1233-4.

Dix contributions très documentées. F. Lechi observe que l'édit de 92 av. J.-C., imposant un enseignement de la rhétorique en latin, n'eut guère d'effet ; malgré les problèmes d'élaboration du texte, le témoignage de Sénèque le P., couvrant la période 35 av. J.-C.- 30 apr. J.-C., montre la coexistence, dans les déclamations, du grec (chez les rhéteurs grecs) et du latin (par des Grecs aussi, mais plus rarement ; exemple de Cestius Pius, de Smyrne). A. Cotrozzi reprend le dossier du *Satyricon* sur l'école (1-5 ; 46). F. Bellandi replace la satire 7 de Juvénal sur la décadence des *artes* dans le contexte des autres satires et de l'époque. Pour B. Rochette, en dehors des documents officiels (seulement *ab fin III^e s. apr. J.-C.*), le bilan de la connaissance du latin par les Grecs est maigre ; les *HP* (*Hermeneumata Pseudodositheana*, CGL III Goetz), analysés ensuite, servaient tant aux hellénophones qu'aux latinophones pour apprendre l'autre langue (mais peu la syntaxe). Ces mêmes *HP*, plus connus sous le nom de *Colloquia scholastica*, faits d'accrétions non antérieures au IV^e s., font l'objet d'une longue description, avec extraits, de R. Ferri. Pour G. Bonnet, les différences entre les *Artes grammaticae* reflètent l'adaptation de l'enseignement à des auditoires différents ; la concision de certains passages suppose un commentaire oral (ou un simple rappel ?). M. Rosellini : le futur antérieur n'est un temps de l'indicatif que depuis Madvig (1835) ; cependant Varron le classait ainsi, mais sans le soutien d'une théorie des modes, présente chez Paléon et surtout Priscien : le futur antérieur est un subjonctif, à cause de la présence d'une conjonction, d'un interrogatif. C. O. Tommasi Moreschini brosse un vaste panorama de Martianus Capella, son époque et la place (espoir des époques décadentes) du *De nuptiis* dans la formation intellectuelle de l'Occident. K. Vössing relève les traits caractéristiques d'une université antique, examine les réalisations tant grecques que romaines et plus en détails Alexandrie. A. Aragosti décrit le Bambergensis Class. 18 (X^e / XI^e s.) qui contient des fgts et citations de Plaute, y compris en dehors des vingt et une pièces retenues par Varron : édition critique et analyse. Index thématique et des textes anciens clôturent ce livre stimulant. – B. STENUIT.

Alfred Michael HIRT, *Imperial Mines and Quarries in the Roman World. Organizational Aspects 27 BC-AD 235* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2010, 16 x 24, XIV + 551 p., rel. £ 80, ISBN 978-0-19-957287-8.

Sont d'abord présentées les contraintes géologiques et topographiques qui déterminent les sites, eux-mêmes présentés, plus particulièrement les exploitations d'Égypte (Mons Claudianus, etc.), de la péninsule ibérique, de Bretagne, de Dacie... Les tablettes de bronze découvertes au début du siècle dernier à Vipasca (Portugal) permettent de définir les *territoria / fines metallorum* : des entités administratives dont la géographie et le droit font penser aux colonies et aux municipes, mais les statuts sont fort variables. Un long examen, de caractère prosopographique, présente les *procuratores metallorum / marmorum* (il y a d'autre termes encore), d'origine tantôt affranchie, tantôt équestre ; le personnel subalterne : membres de la *familia Caesaris* pour l'administration, *dispensatores aurariarum, uilici, tabularii*, etc. ; les locaux : résidences et bureaux sont à l'écart du lieu d'extraction. L'armée a un rôle de protection, y compris de voies d'accès et parfois, pour les carrières, d'exploitation ; les *beneficiarii* étaient des sortes d'officiers de liaison. La responsabilité des *procuratores* est longuement étudiée, avec un aperçu du personnel subalterne, mal connu (sauf à Ampula, act. Zlatna en Roumanie). Les entrepreneurs privés (*occupatores / coloni, conductores*) étaient actifs. Les marques gravées sur les blocs de marbre (v.g. des carrières de Bacakale, près de l'act. Iscehisar en Turquie), de développement parfois difficile, renseignent sur l'origine, l'année, le responsable, la qualité (R barré horizontalement = *reprobatum* ? Donc, bloc refusé). Le rôle de l'empereur apparaît central, mais les bureaux *a rationibus* et *ab epistulis* devaient suffire, malgré certaines allusions d'inscriptions à un bureau spécifique des carrières et mines, auquel l'A. ne croit pas. En fait, il y avait beaucoup de souplesse. Ce livre minutieux se recommande par l'analyse de toutes les sources (inscriptions, papyrus, ostraca), y compris littéraires (bien que peu abondantes : Index C). – B. STENUIT.

William V. HARRIS, *Rome's Imperial Economy. Twelve Essays*, Oxford, University Press, 2011, 16 x 24, XIV + 370 p., rel. £ 80, ISBN 978-0-19-959516-7.

In questo volume sono raccolti, preceduti da un'introduzione, dodici saggi di William Harris, undici dei quali pubblicati in sedi diverse tra il 1980 e il 2007 (il secondo: *Poverty and Destitution in the Roman Empire* è inedito) suddivisi in sei differenti sezioni: 1. Strutture; 2. Schiavitù; 3. Produzione; 4. Commercio. 5. Denaro; 6. Sguardi di insieme. I saggi sono aggiornati con note riferite a questioni specifiche e con un addendum conclusivo. A una considerazione di insieme il lettore rimane colpito dalla fondamentale indipendenza di giudizio di cui l'A. dà prova nel considerare alcune delle questioni fondamentali che riguardano la storia economica e sociale e la spregiudicatezza con la quale si pone in relazione ad alcuni decisivi nodi storiografici. E, ancora, gli si deve dare atto di essere consapevole del molto che non sappiamo e che pure sarebbe indispensabile sapere per poter formulare valutazioni adeguate su tanti aspetti controversi dell'economia antica. Una sollecitazione in particolare, da lui sollevata nell'introduzione, merita considerazione. A giudizio dell'A. sarebbe auspicabile una più sistematica storia dell'ambiente romano. Alcune questioni, in effetti, come il problema della deforestazione, sono in un rapporto non esattamente definibile con quelle specifiche di storia economica (sul tema è tornato di recente lo stesso Harris: « Bois et déboisement dans la Méditerranée antique », *Annales* 66 [2011], p. 105-142). Ma altre, come la crescita demografica e l'impulso dato da questa alla messa a coltura delle aree marginali, indubbiamente lo sono, considerato anche lo sviluppo delle tecniche di irrigazione raggiunto dai Romani. Il *Corrupting Sea* di P. Horden e N. Purcell (Oxford, 2000), insomma, può, a buon diritto, essere considerato un momento di svolta negli studi, un esempio che dovrebbe essere seguito (cf. il volume edito dallo stesso Harris, *Rethinking the Mediterranean*, Oxford, 2005). D'altra parte non si può trascurare di considerare come lo sviluppo di Roma in età tardorepubblicana abbia richiesto complesse infrastrutture, in città e al di fuori. Nel saggio 11 sull'economia romana nella Tarda Repubblica l'A. ricorda i notevoli lavori che hanno riguardato la pianura del Po e la sua liberazione dai fe-

nomeni di impaludamento. — C'è poi una forma di imprecisione concettuale, di banalizzazione espositiva che l'A. deplora in più saggi e che mette a fuoco nell'introduzione: è quella che consiste nel parlare di « crescita » e di « sviluppo » (oppure di « declino ») in modo impressionistico, senza un riferimento a una base documentaria sistematizzata. Per il periodo compreso tra Diocleziano e le invasioni barbariche, ad esempio, una valutazione adeguata dovrebbe tener conto della densità abitativa mentre talvolta l'accresciuta documentazione archeologica induce a vaghe generalizzazioni. — L'A. dà costantemente prova di un sano realismo, che sa sottrarsi alle secche degli enunciati primitivisti e/o modernisti convenzionali, e di una capacità di lettura delle questioni sociali che prescinde dai condizionamenti ideologici. Così può argomentare in quali forme e in quali limiti sia applicabile nella storia romana il concetto di classe per il quale vede, giustamente, gli stessi problemi di ordine semantico relativi al concetto di « imperialismo ». Così respinge l'opinione, pure diffusa, di una presunta non esistenza di una « classe media » nel mondo romano (P. Veyne ha utilizzato la categoria di *plèbe moyenne*). Tra le numerose suggestioni dell'A., a proposito della complessità della società romana almeno a partire dalla tarda Repubblica c'è quella che riguarda il mercato del lavoro, rispetto al quale un ruolo importante deve essere attribuito alla « sub-population » degli schiavi. A suo giudizio la tendenza all'abbandono del lavoro servile in Italia a partire dal I secolo a.C. è stata spesso esagerata perché non si sono tenuti in debita considerazione i fattori che dovevano favorire la crescita del numero degli schiavi durante il Principato, in particolare il grado di prosperità e di romanizzazione di alcune province. — Molti altri, e importanti, sono gli argomenti su cui l'A. sofferma la sua attenzione come il ruolo dello Stato (e in particolare della casa imperiale) nell'economia. Colpisce però come, alla fine, dopo tante analisi puntuali e discussioni teoriche si prospetti con forza l'esigenza di una sintesi, di una storia economica complessiva di Roma antica e, con essa, torni a farsi il nome di Michele Rostovtzeff. — A. MARCONI.

R. MANGIAMELI, *Tra duces e milites. Forme di comunicazione politica al tramonto della Repubblica* (Polymnia Collana di Scienze dell'antichità, Studi di Storia romana 2), Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2012.

Lo studio di R. Mangiameli si segnala per l'accurata analisi del processo di comunicazione verbale, gestuale, scritta, iconica, tra *duces* e *milites*, vertici e basi dell'esercito romano, nel periodo intercorrente tra il 44 e il 30 a.C., contraddistinto da prassi inusuali e luoghi alternativi nella dialettica comunicativa, derivanti dalle trasformazioni politiche, sociali e culturali in atto. — Il volume si presenta suddiviso in tre macrocapitoli, preceduti da un'introduzione e seguiti da riflessioni conclusive, da bibliografia e da un breve indice. — Nell'introduzione l'A. chiarisce le finalità della sua ricerca e la metodologia adottata. Il lavoro si basa su un esame comparativo delle fonti storiografiche, sia coeve sia di gran lunga posteriori ai fatti narrati, unito all'uso di strumenti e categorie interpretative tratti dalle moderne scienze del linguaggio e della comunicazione, a partire dagli studi di Jakobson, per una più approfondita comprensione del fenomeno comunicativo. La ricerca si inserisce, inoltre, in un più recente filone di studi incentrato sull'interazione tra aristocrazia governante e popolo, che ha avuto il merito di mettere in luce come quest'ultimo si sia appropriato delle pratiche istituzionali e dei rituali, prima appannaggio esclusivo della *nobilitas*. Presenta e analizza tutti gli episodi comunicativi del periodo in esame, cogliendone il contesto e il significato contingente, gli elementi di continuità e di sviluppo. Dedicata particolare attenzione ai protagonisti della scena politica e alle clientele militari cesariane da essi contese. Considera specificamente i *milites* sia come destinatari della comunicazione loro rivolta dai *duces* sia come mittenti di messaggi politici, perché essi diventano a loro volta protagonisti e compartecipi della comunicazione, dopo aver recepito i messaggi ricevuti. Si avvale sia degli strumenti derivati dagli studi sulla propaganda nel periodo di transizione tra Repubblica e Principato sia di quelli messi a disposizione dai recenti studi sulle contiones. — Nel primo capitolo l'A. delinea il

progressivo intervento del giovane Ottaviano sulla scena politica, improntato alla volontà di mostrarsi ed essere riconosciuto universalmente come *ἔννομος* e *δίκαιος*, da Apollonia a Brindisi a Roma. Analizza le strategie comunicative messe in atto dall'erede di Cesare per conquistare le clientele paterne nella città di Roma, caratterizzate da un uso consapevole di ludi e *contiones* per veicolare il messaggio politico a quella che era stata la base di consenso del padre adottivo; mette in luce contemporaneamente il processo di trasferimento sul piano iconico di tutte le fasi più importanti nella costruzione della carriera ottaviana. Inquadra l'ascesa politica di Ottaviano anche sul piano spaziale, attraverso l'appropriazione progressiva da lui operata dei luoghi simbolici della città – Foro, Rostri, Campidoglio – sia statica sia nella sua dimensione processionale, nonché di quello spazio peculiare della comunicazione e della manipolazione del consenso che è il teatro, ad esempio in occasione dei ludi *Victoriae Caesaris* del luglio del 44. Attraverso l'analisi delle fonti, in particolare passi di Appiano e di Nicolao di Damasco, l'A. non si limita a rilevare come sia Antonio sia Ottaviano gestiscano la lotta politica in atto usando gli stessi canali, orali, visivi e scritti, ma nel lavoro esamina ed evidenzia anche le manifestazioni di dissenso provenienti dalle basi nei confronti dei vertici, ad esempio nel caso della fredda *deductio* di Antonio a Brindisi senza applausi né acclamazioni, seguita da un irato discorso del console e dalla replica orale dei soldati stessi, e nel caso della disapprovazione mostrata dagli evocati giunti a Roma dopo la *contio* ottaviana tra il 5 e il 10 novembre, imputabile al fatto che essi non erano disposti a sostituire l'obiettivo di sconfiggere Antonio a quello di muovere guerra ai cesaricidi. All'esame del fenomeno di comunicazione tra la base e il vertice aggiunge anche quello della comunicazione orizzontale tra basi militari, dimostrando come esso sia egualmente importante nel processo politico. Per la guerra di Modena sottolinea come uno schieramento rimproverasse il tradimento ai disertori della legione Marzia e l'altro lo biasimasse a sua volta per l'indifferenza di fronte alla decimazione effettuata a Brindisi da Antonio, riflettendo la propaganda ottaviana; il tutto indipendentemente dal conflitto politico dei vertici. — Il secondo capitolo è dedicato al periodo compreso tra il 42 e il 30 a.C.; viene esaminato approfonditamente l'episodio della battaglia di Filippi in quanto momento emblematico della comunicazione tra *duces* e *milites* per entrambe le parti: mediante l'analisi delle *adlocutiones* l'A. fa emergere come vengono veicolati dai vertici i due opposti disegni politici, ultimo contro i cesaricidi e restaurazione dell'ordine repubblicano. Attraverso la disamina dell'*adlocutio* di Cassio ai soldati, prima della battaglia di Filippi, viene ricostruito l'impianto della propaganda politica repubblicana successiva al cesaricidio e viene messa in luce la modalità della comunicazione alle truppe, prima con discorsi più lunghi nel contesto delle assemblee militari, poi per mezzo di esortazioni di minore respiro e frasi emblematiche pronunciate dai *duces* personalmente lungo la linea frontale e affidate, poi, ai luogotenenti per la diffusione presso i reparti più distanti. Per il *bellum Perusinum* sono messe in rilievo per i *duces* la necessità avvertita dagli antagonisti di usare ogni tattica propagandistica possibile per ottenere e rafforzare il consenso e per i *milites* la reale partecipazione al gioco politico; vengono inquadrati i numerosi episodi di comunicazione verticale in un unico processo, in cui sono compartecipi *duces* e *milites*, gli uni creando delle clientele militari e gli altri svolgendo un'azione politica e bellica. L'A. analizza tutte le testimonianze della storiografia antica concernenti le operazioni belliche svolte a Perugia, i discorsi tenuti dai *duces* con il loro quadro ideologico, i tre momenti cruciali prima dello scontro finale, in cui gli ufficiali dell'esercito si fanno promotori delle trattative per la riconciliazione tra Lucio Antonio e Ottaviano. All'interno di questo ampio quadro sottolinea un interessante caso di comunicazione orizzontale di contenuto politico tra le basi militari (soldati di Lucio Antonio e soldati di Ottaviano), quello dei testi presenti sulle ghiande missili, desumendone una forte affermazione di identità da parte dei due eserciti, l'espressione del consenso e del dissenso verso i *duces* in quel preciso frangente. Inoltre per lo schieramento ottaviano evidenzia una forte compattezza individuabile nella devozione alla memoria di Cesare, la fiducia riposta nei suoi più fedeli collaboratori, l'adesione al progetto politico di Ottaviano, la diffamazione degli avversari coerente con gli argomenti della

propaganda ottaviana; rileva al contrario l'assenza di un sistema ideologico compiuto e coerente nello schieramento di Lucio Antonio. A proposito della sconfitta patetica di Marco Antonio, poi, l'A. nota come, all'interno dell'esercito antoniano, la relazione verticale tra vertice e basi si trasformi in una peculiare « comunicazione empatica » tra commilitoni e quanto il rapporto tra Marco Antonio e i suoi soldati rispecchi valori antichi e si mantenga lontano dalle dinamiche opportunistiche proprie del momento storico. — Il terzo capitolo è dedicato ad « una lettura semiotica » di tutte le testimonianze raccolte nei primi due, da cui emerge in primo luogo la nuova centralità della comunicazione tra *duces* e *milites* nel periodo intercorrente tra il 44 e il 30 a.C., in secondo luogo la ripetitività di comportamenti e modelli comunicativi in questa dialettica, in terzo luogo la continuità e la coerenza del sistema del dialogo, nonostante i continui cambiamenti di luoghi e di sedi fisiche. L'A. enuclea quali sono i luoghi della comunicazione – campo militare, città, *domus privata* – e quali sono i canali della comunicazione – orale, visivo-gestuale, scritto, iconico – dedicando ad ognuno di essi un approfondimento sulle modalità di impiego e sulle finalità. Senza prescindere da riflessioni sulla psicologia delle masse riconducibili a Freud, introduce due concetti di rilievo: la ripetitività dei messaggi politici emessi dai *duces* e la « multimedialità » della loro azione comunicativa. All'interno di quest'ultima categoria concettuale dedica un particolare spazio alla *moneta castrensis*, per evidenziare quello che è stato definito un vero e proprio dialogo simbolico nei tipi iconografici presenti sulle monete emesse da Marco Antonio e Ottaviano (R. Newman). Spingendosi oltre, l'A., attraverso una serie di tavole sinottiche, mette in relazione le fonti numismatiche con quelle storiografiche per dimostrare quanto il messaggio iconico sia coerente con gli elementi ricavati dalla tradizione letteraria. — Lo studio di R. Mangiameli rappresenta un pregevole contributo sulla comunicazione politica tra vertici e basi militari e nel contempo sulla relazione clientelare tra *duces* e *milites*, segnata da « una completa appropriazione sia delle codificate pratiche della clientela, sia del loro contenuto semantico, sia dei luoghi ad esse tradizionalmente preposti » (p. 350). Per l'ampio risalto dato anche agli elementi rituali rintracciabili all'interno della dialettica comunicativa in età tardo-repubblicana, quali *deductiones*, banchetti, acclamazioni, *dextrarum iunctio*, giuramenti, ricevimento nella propria *domus*, la monografia rappresenta un valido collegamento con gli studi incentrati sulle relazioni tra rituali e potere nel periodo del costituirsi e del successivo consolidarsi del Principato, nonché un utile strumento di lavoro per ricerche future in questo specifico campo. – Patrizia ARENA.

Yann LE BOHEC, *Peuples et fédérations en Gaule (58-51 avant J.-C.)*. *Lecture socio-juridique du Bellum Gallicum* (De l'archéologie à l'histoire), Paris, De Boccard, 2010, 15.5 x 24, 51 p., br. EUR 17, ISBN 978-2-7018-0271-8.

César (seul examiné), dans la progression de sa conquête des Gaules, évoque de nombreux groupements de populations et leur fonctionnement. Quelle réalité gauloise était désignée par les mots de *ciuitas*, *uicus*, *pagus*, *oppidum*, *urbs*, *nobilitas*, *principes* ? L'A. disserte là-dessus et observe l'impossibilité de distinguer les aspects institutionnel (point de vue romain) et coutumier. Toutefois, une image valorisante de la société gauloise se dégage de cette plaquette, société en pleine mutation même, au point que certains *oppida* auraient connu un stade proto-urbain (p. 20) : si l'existence de murs de défense n'est pas contestable, l'absence de vestiges pourrait s'expliquer par l'usage du bois (mais César n'évoque pas de monuments). On lira aussi un catalogue des peuples et cités (le mot de tribu est banni), avec leurs caractéristiques urbaines et diplomatiques, ainsi qu'une bibliographie. César est donc une source de valeur pour connaître la société gauloise, mais il « a assassiné une civilisation en pleine mutation » (p. 38). – B. STENUIT.

Catherine HEZSER (éd.), *The Oxford Handbook of Jewish Daily Life in Roman Palestine*, Oxford., University Press, 2010, 17.5 x 25, XVI + 687 p., rel. £ 85, ISBN 978-0-19-921643-7.

Fruit de la collaboration de trente et un spécialistes d'universités anglaises, américaines, israéliennes, et de l'un ou l'autre collaborateur allemand, autrichien et néerlandais, ce manuel s'inscrit dans la célèbre collection oxfordienne, qui, par sa lisibilité et sa scientificité, s'adresse aussi bien au grand public qu'aux spécialistes. Après une première section où sont exposées les options méthodologiques, la matière est répartie, en trente-quatre contributions, dans les différents domaines qui permettent de connaître la vie quotidienne des Juifs dans la Palestine romaine : les structures politiques, culturelles, sociales et linguistiques, tant dans la vie citadine que rurale ; la vie familiale, l'enseignement ; la religion et les pratiques de magie ; les spectacles et les loisirs. S'il manque quelques aspects (l'esclavage, l'enfance, le paysage, le climat, la géographie, la pureté du corps), c'est que les collaborateurs pressentis ont fait défaut. Pour ces matières particulières, l'Introduction de l'éditrice scientifique renvoie aux dernières publications spécialisées. Ce volume se présente comme la rénovation, en anglais, de ce que firent, en allemand – jamais traduits en anglais –, les Samuel Krauss et Gustav Dalman au début et au milieu du siècle dernier. Et il est vrai qu'une actualisation s'avérait nécessaire : le matériel archéologique et épigraphique accumulé depuis des décennies, la prise en compte de sources écrites jusqu'ici négligées et la nouvelle manière de leur exploitation, les nouvelles perspectives historico-critiques qui régissent aujourd'hui les sciences de l'Antiquité (en l'occurrence la contextualisation hellénistico-romaine de la vie juive) et finalement la nouvelle perception de l'importance historique de la vie quotidienne justifient pleinement pareille actualisation. Les collaborateurs de ce Manuel se sont employés à intégrer les apports des différentes sources, archéologique, historique, épigraphique, philologique et littéraire dans une perspective résolument interdisciplinaire, indispensable à vrai dire à la rénovation de la matière. Et l'ouvrage est même allé plus loin dans ses exigences de diversification préalable à la synthèse, en consacrant un chapitre entier à la thématique « Questions de genre et vie quotidienne ». Ce petit chapitre (en raison du peu de données disponibles, la femme étant du ressort, dans la société juive de l'époque, de la sphère privée), divisé en dix-neuf sections, double pratiquement, mais en très forte réduction, le Manuel dans son ensemble, en reprenant les choses, domaine par domaine, aspect par aspect et en soulignant, à chaque fois, outre l'universel « androcentrisme » des témoignages, le caractère patriarcal des références normatives et la nécessité de revoir les questions à partir du point de vue féministe. La collecte de données mettant en évidence la question du genre est très mince : elle ne suscite, en fait, que des questions sans réponse certaine, et les conclusions qui sont susceptibles d'en être tirées sont tout aussi minimes. On peut se demander si cela valait bien un chapitre et si, à défaut de notes (le Manuel n'y a pas recours) une petite mise au point dans les différents chapitres, ce que certains chapitres font, d'ailleurs, n'aurait pas suffi. Pour le reste, le Manuel, assorti d'une très importante bibliographie, chapitre par chapitre, rend bien compte, pour le domaine qu'il couvre, de l'état actuel de la science et son souci méthodologique en fait, aussi, la base d'un état présent des études en la matière. Chacun des chapitres s'achève par des suggestions de recherche et de lectures plus approfondies. Centré, pour des raisons d'homogénéité, sur la Palestine romaine, à l'exclusion de la diaspora, excluant les références au Talmud de Babylone, qui se réfère à un autre contexte, en l'occurrence le contexte de l'Iran ancien, les sources écrites retenues sont surtout rabbiniques, en plus de Flavius Josèphe et des évangiles. La période couverte va de la conquête de la Palestine par Pompée, au I^{er} s. av. J.-C., jusqu'au début du VII^e s., au moment où la conquête musulmane, en faisant cesser la domination byzantine, a rompu la continuité homogène d'une manière de vivre, et où le pôle de référence juive est passé de Palestine à Babylone. — Le volume est accompagné d'illustrations (cartes, plans, photos d'objets et de sites) et s'achève par un précieux Index des sujets des noms et des lieux, suivi par un très utile Index des références aux sources littéraires). Ce Manuel remplit ainsi

l'essentiel de son programme et rendra de grands services à tous les chercheurs en la matière et, pareillement, au grand public intéressé par la civilisation et la période couvertes. – J.-C. POLET.

Jörg RÜPKE, *The Roman Calendar from Numa to Constantine. Time, History and the Fasti*. Translated by David M. B. RICHARDSON, Malden - Oxford - Chichester, Wiley-Blackwell, 2011, 18 x 25.5, VI + 226 p., rel. £ 94.99, ISBN 978-0-4706-5508-5.

Cet ouvrage est la traduction anglaise de la seconde partie de l'étude de J. Rüpke (*Kalender und Öffentlichkeit : Die Geschichte der Repräsentation und religiösen Qualifikation von Zeit in Rom*), initialement publiée en 1995 et désormais revue et abrégée. Il a pour objet le développement des calendriers au travers de leur fonctionnement dans la société et dans les institutions romaines. — Le premier chapitre (« Dimension sociale du temps ») livre plusieurs réflexions, à portée sociologique, sur les calendriers (N. Elias, P. Bourdieu). — Le chapitre 2 (« Observations sur les *fasti* romains ») analyse les exemples conservés de calendriers romains (*fasti*) dans leurs formes, leurs contenus et leurs fonctions. Pour la période républicaine, les *Fasti Antiatres maiores* sont le plus ancien spécimen conservé, le seul connu avant la réforme de Jules César (46 av. J.-C.). Selon l'A., l'accroissement de la culture épigraphique à l'époque augustéenne correspond à l'expansion sensible des *fasti*, le calendrier étant à ce moment le signe du renouveau religieux et politique initié par Auguste. Les *fasti* des frères Arvales représentent le premier calendrier en marbre de l'époque augustéenne et est le modèle artistique – et non l'archétype – du genre. — Le chapitre 3 (« Vers une histoire primitive du calendrier romain ») donne une reconstruction du premier système de calendrier romain, sur la base des récits datant de la République tardive et de la période impériale et des théories relatives à cette époque primitive. La reconstruction du calendrier luni-solaire pré-républicain est un préalable à la compréhension de l'importance de la réforme républicaine. D'emblée, l'A. rejette la théorie d'une année pré-républicaine (romuléenne) de dix mois seulement. Le calendrier pré-républicain suivait un système luni-solaire : une année de douze mois lunaires était corrigée par l'intercalation d'un treizième mois, comme dans le calendrier juif. L'A. soutient que, dans le prolongement des Kalendes, des Nones et des Ides, et en lien avec les phases de la Lune, un quatrième jour d'orientation complète la structure du mois. Ce quatrième jour trouve un écho dans le jour du Tubilustrum, qui tombe, avec le jour QRFC (*Quando Rex Comitavit Fas*), à la fin des mois de mars et de mai. — Le chapitre 4 (« L'introduction du calendrier républicain ») porte sur l'importance de la réforme républicaine, caractérisée par la rupture entre l'ancien calendrier et son origine lunaire (passage du mois lunaire à un mois conventionnel) et par l'apparition des lettres nundinales (liées aux jours de marché). Cette réforme est à rattacher à la publication de *fasti* par Cn. Flavius, à la fin du IV^e s. : la principale conséquence de cet événement est la régulation (automatisation) de l'intercalation. L'A. voit dans ce calendrier écrit la formation graduelle d'une structure politique et juridique autonome et distincte de l'année religieuse. — Le chapitre 5 (« Le calendrier écrit ») est d'abord une discussion sur le caractère des jours (*fas* et *nefas*) à partir du calendrier de Cn. Flavius, que l'A. attribue à l'influence de Appius Claudius Caecus (censeur en 312). Ces *fasti* visent avant tout à limiter l'action des magistrats dans le temps, et sont une régulation de l'activité politique et légale. Se fondant sur des passages de Macrobe et de Varron, l'A. résout l'abréviation NP, qui indique des *feriae*, par *N(efas) P(iaculum)* : une entorse à la loi sacrée viole le caractère *nefas* du jour. — Le chapitre 6 (« La *Lex Acilia* et le problème de l'intercalation pontificale ») traite des rites qui entourent le procédé de l'intercalation, destiné à harmoniser le calendrier civil et l'année solaire. Dans le calendrier du début de la République et dans celui de Cn. Flavius, le mois intercalaire – le jour intercalaire dans le calendrier julien – était placé entre les *Terminalia* du 23 février et le jour du *Regifugium* (« au milieu des *Terminalia* » selon Macrobe), ces deux jours consti-

tuant une seule entité religieuse et cultuelle. En cette matière, l'A. voit en la *Lex Acilia* (191 av. J.-C.) une mesure institutionnelle qui transfère aux pontifes l'autorité sur la régulation de l'intercalation. — Le chapitre 7 (« Réinterprétation des *fasti* dans le Temple des Muses ») a pour objet le calendrier peint dans le Temple des Muses à l'initiative de Marcus Fulvius Nobilior, le premier à publier des *fasti* dans un contexte sacré (vers 173 av. J.-C.). L'A. traite de l'intégration des notes dédicatoires (jours de fondation des temples) et des listes consulaires dans ce calendrier, dont il souligne le caractère historiciste. Il fait du poète Ennius un proche collaborateur de Fulvius et voit finalement dans les *fasti* de Fulvius l'archétype de tous les *fasti* de la République tardive et, de là, des *fasti* augustéens. — Le chapitre 8 (« De la République à l'Empire ») commence par une présentation des réformes de Jules César : redéfinition de la longueur de l'année, fin des manipulations politiques ou financières liées à l'intercalation, ajout de jours pour rattraper l'année solaire. La section suivante traite de la correction proposée par Auguste (intercalation à chaque cinquième année commençante) afin de stopper la confusion entourant l'intercalation d'un jour tous les quatre ans, et des nombreuses *feriae* et notes dédicatoires ajoutées à cette époque. — Dans le court chapitre 9 (« La disparition des calendriers en marbre »), l'A. se demande pourquoi les calendriers en marbre ne sont plus attestés au-delà de la période julio-claudienne (début du Principat), contrairement aux autres inscriptions. Il souligne l'inflexibilité du contenu calendaire et le manque de place libre (limitée aux marges) réservée à la représentation du *patron*. — Le chapitre 10 (« Monopole du calendrier et concurrence entre calendriers ») est dévolu aux principaux changements survenus entre le début du Principat et la fin de l'Antiquité. La première section met l'accent sur la transition entre des *fasti* où est uniquement compté le temps cultuel, avec ses conséquences politico-juridiques, et un calendrier impérial unique qui dicte la pratique religieuse des individus de façon bien plus importante que les traditionnelles *feriae*. Dans les sections qui suivent, l'A. analyse la rencontre, à Rome, entre le christianisme – en ce compris la tradition calendaire juive – et le calendrier julien, et traite des réalités chronologiques coexistantes et concurrentes qui ont eu un impact sur le calendrier romain : l'apparition des ères, le calcul de la date de Pâques et, surtout, le passage du cycle romain de huit jours à la semaine orientale de sept jours. — Le chapitre 11 (« Le calendrier dans le domaine public ») est une récapitulation des diverses thématiques du livre. — Destiné aux spécialistes, cet ouvrage est une importante contribution à l'histoire du calendrier romain. Les non-initiés trouveront le livre difficile ; par ailleurs, il est parfois ardu de suivre la pensée de l'A. et l'enchaînement de ses arguments. L'érudition de l'A. est évidente et touche à la fois aux sources classiques, à l'histoire politique, religieuse et sociale à Rome, et à la sociologie. Il traite non seulement des détails techniques du calendrier dans son évolution mais aussi de son importance dans le paysage politique et historique. Il met l'accent sur le contexte politique et légal qui entoure les révisions successives du calendrier romain.

J. LEMPIRE.

Greg FISHER, *Between Empires. Arabs, Romans, and Sasanians in Late Antiquity* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2011, 14.5 x 22.5, XVI + 254 p., rel. £ 55, ISBN 978-0-19-959927-1.

Questo libro di Greg Fisher, scritto in modo brillante e accattivante, si segnala per l'originale tentativo di proporre all'attenzione degli studiosi il ruolo giocato nelle relazioni interstatali tardoantiche, tra Impero bizantino e sasanide, di due stati-clienti arabi, i Jafnid e i Nasrid, denominazioni a suo giudizio preferibili, per questi gruppi tribali, a quelle correnti di Ghassan e di Lakhm, che implicano l'esistenza di regni ereditari fondati su tali popoli: lo scopo è di dar rilievo alla circostanza che i capi coinvolti non erano signori ereditari di regni consolidati ma semplici capi-tribù che cercavano di mantenere il proprio comando su gruppi eterogenei in virtù del sostegno politico dei Romani o dei Persiani. La cessazione del loro sostegno determinava la rapida scomparsa di questi organismi semi-statali. È una situazione ben esemplificata

dal ruolo giocato da al-Hārith che godette del diretto patronato di Giustiniano che, insoddisfatto dall'azione dei suoi generali, lo utilizzò, nella prima parte del suo regno, per esercitare un più efficace controllo militare sulla regione. Appare opportuna la cautela con cui l'A. considera la possibilità che queste comunità siano pervenute a una piena e definitiva sedentarizzazione. A suo parere, infatti, resta difficile da accertare in che misura sia accertabile e verificabile il processo di sedentarizzazione permanente delle tribù arabe operanti ai confini dell'Impero romano. Va considerato come l'A., nel suo studio, si differenzi da Shahid, sostenitore della piena sedentarizzazione dei Jafnid. Shahid, nei suoi studi sulle relazioni tra Bisanzio e gli Arabi nei secoli IV-VI, aveva puntato a una storia complessiva delle comunità arabe, proprio perché cercava di ricostruire i peculiari sistemi attraverso i quali queste élites arabe valorizzarono la propria identità e all'interno del mondo arabo e nei confronti delle due potenze egemoni. Si deve aggiungere che il tema di questa ricerca ben si inserisce nell'attuale dibattito sulla Tarda Antichità e sulle sue periodizzazioni, che valorizza gli sviluppi delle civiltà vicine al mondo classico e il loro contributo all'evoluzione anche nella sfera religiosa (cf. E. K. FOWDEN, *The Barbarian Plain: St. Sergius between Rome and Iran*, Berkeley, 1999 e G. FOWDEN, E. K. FOWDEN, *Studies on Hellenism, Christianity and the Umayyads*, Paris, 2004). In particolare il capitolo finale prende in considerazione l'eredità dei Jafnid e l'influenza che poterono esercitare sugli Imperi islamici che vennero dopo di loro. I Jafnid, i Nasrid, così come altri tribù arabe all'interno dell'Impero romano e di quello bizantino, erano parte di quel dinamico e mutevole panorama che alla fine gli Ommayadi si trovarono a governare. Le potenziali continuità, nelle peculiari forme in cui si poterono realizzare, attraverso mediazioni culturali spesso di difficile interpretazione, è uno dei temi forti del libro. Ed è questione meritevole di interesse quella che l'A. pone a proposito della peste giustiniana: è possibile, anche se non dimostrabile che l'epidemia che colpì, con un'intensità che è a sua volta oggetto di discussione, la capitale bizantina possa aver interessato, almeno indirettamente, le fortune dei Jafnid. Va ancora riconosciuto all'A. la prudenza con cui avanza ricostruzioni e ipotesi che, per quanto suggestive e plausibili, a fronte di fonti elusive e spesso inadeguate restano di fatto, alla fine, indimostrabili. Gli va riconosciuto, tra l'altro, il merito di aver tentato la via originale di ricostruire il giudizio che dei Jafnid e dei Nasrid danno le fonti non musulmane (Giovanni Efeso è la principale fonte siriana che si occupi dei Jafnid). Si deve peraltro sottolineare come uno dei punti di forza del lavoro dell'A. sia rappresentato dall'ampio ricorso alle fonti archeologiche, in particolare su Resala e i siti adiacenti, che gli consente di pervenire a conclusioni innovative sul favore da loro acquistato, in ragione dello sviluppo da loro promosso dell'edilizia cristiana, presso la corte costantinopolitana.

A. MARCONE.

Michaël VANNESSE, *La défense de l'Occident romain pendant l'Antiquité tardive. Recherches géostratégiques sur l'Italie de 284 à 410 ap. J.-C.* (Collection Latomus, 326), Bruxelles, Latomus, 2010, 16 x 24, 583 p., br. EUR 87, ISBN 978-2-87031267-4.

La question qui a motivé les recherches dont le présent ouvrage propose les résultats fut de savoir pourquoi et comment les Wisigoths ont pu pénétrer en Italie en 408 et piller Rome en 410. Cette question fut initialement posée par l'auteur dans le cadre de la thèse qu'il défendit sous la direction de Yann Le Bohec, qui rédige la préface de ce livre. Pour répondre à cette problématique, Michaël Vannesse a abondamment eu recours à la géostratégie, trop peu souvent utilisée dans les démonstrations d'historiens pour l'époque de l'Antiquité tardive. Reprenant sur la longue durée les éléments permettant de dessiner la défense de l'État au Bas-Empire tels que le réseau routier, les garnisons et les enceintes attestées, de même que les éléments de topographie, l'A. démontre combien il était devenu difficile de protéger les territoires italiens durant cette période. Ces difficultés furent augmentées par le fait que Rome n'avait plus, dès le milieu du III^e s., les moyens de sa politique militaire. En outre,

l'A. montre que le commandement suprême n'a jamais eu véritablement de grande stratégie, agissant toujours de façon empirique. Les sources exploitées dans l'ouvrage sont essentiellement les historiens, principalement chrétiens, du Bas-Empire ; les panégyristes et autres écrivains littéraires ou poètes ont également été sollicités, de même que les hommes d'Église, les écrivains et les chroniqueurs orientaux, qui peuvent parfois être très tardifs ; les codes théodosien et justinien, tout comme la *Notice des Dignités* ont été incontournables ; en matière d'épigraphie, les inscriptions honorifiques et les épitaphes ont permis une approche plus individualisée ; la numismatique et les *militaria* enfin ont aidé l'A. à comprendre l'activité des ateliers en Italie ainsi que la constitution des enceintes dans le secteur alpin durant les deux derniers siècles de l'Empire. — L'ouvrage est divisé en cinq chapitres. Le premier propose un préalable méthodologique concernant la notion de géostratégie appliquée à la péninsule italique : l'A. insiste sur l'importance de la position géographique de l'Italie et tente une définition de la géostratégie. Les chapitres deux à quatre dressent le tableau chronologique des événements politiques et militaires majeurs jalonnant la vie de l'Empire entre 260 et 412 ; le chapitre quatre est par ailleurs le plus développé et concerne la période chronologique la plus restreinte (395-410). Enfin, l'imposant chapitre cinq (p. 159-427) constitue le cœur de l'étude. Il conclut à l'absence d'une « grande stratégie », définit le nord de l'Italie comme centre de gravité vers lequel sont relocalisés de nouvelles capitales entourées d'importantes « villes-satellites » pourvues d'ateliers monétaires, et il dresse une liste de constantes géostratégiques en territoire italien : le développement des voies transalpines, l'entretien du réseau routier, la maîtrise des mers et le contrôle du blé africain tout en mettant l'accent sur la difficulté de contrôler cette région propice aux attaques de toutes parts et de toutes natures. La conclusion tente également de répondre à la question de savoir ce qui constitua la fin effective de l'armée d'Italie. Le sac de Rome ne peut pas être, selon l'auteur, assimilé à cette disparition. L'échec définitif de l'armée romaine en Italie doit plutôt être situé sous le règne de Valentinien III. L'ouvrage comporte une bibliographie importante aux pages 428 à 493. Viennent ensuite en annexes plusieurs tableaux listant les crises annonaires, les bornes milliaires recensées au Bas-Empire en Italie du Nord, les inscriptions militaires, les reliefs militaires, les unités recensées à Concordia selon la Notice des Dignités, les noms germaniques attestées dans les inscriptions militaires, les gradés attestés à Concordia, les fibules cruciformes, la géostratégie analytique en Italie du Nord entre 284 et 410 et la liste des affrontements connus. Les illustrations proposées dans les pages suivantes proposent un certain nombre de cartes, reprenant pour chaque règne la dispersion des milliaires connus, en plus d'une série d'autres photos, dessins et graphiques. L'unique index (*rerum*) proposé en page 580 est par contre très limité. L'A. propose ici une étude très intéressante sur l'attitude des autorités romaines en réaction aux pressions militaires extérieures ; car c'est clairement une attitude plus réactive que proactive qui transparait au fil de l'analyse. Il serait maintenant intéressant d'élargir les résultats obtenus pour l'Italie du Nord aux provinces voisines. — D. COLLING.

David BRAUND, S. D. KRZHITSKIY (éd.), *Classical Olbia and the Scythian World. From the Sixth Century BC to the Second Century AD* (Proceedings of the British Academy, 142), Oxford, University Press, 2007, 16 x 24, XI + 211 p., rel. £ 45, ISBN 0-19-726404-2.

Ce volume des actes d'une conférence britanno-ukrainienne, tenue en 2001 à Kiev, traite de la cité d'Olbie pontique, sujet qui a été au centre d'une activité de publication importante ces dernières années. Cette collection d'études met l'accent sur les relations entre Olbie et le monde scythe, depuis la fondation de la colonie milésienne jusqu'au II^e s. ap. J.-C. La plupart de textes sont plutôt courts (à l'exception de la contribution de D. Braund), et s'occupent d'un aspect bien spécifique de la question. L'arrangement est vaguement chronologique, ce qui aide le lecteur moins informé à suivre l'histoire de la cité à travers les âges, mais aussi à avoir une idée claire des

problèmes historiques et archéologiques posés par l'abondante documentation archéologique et épigraphique et par les rares mentions d'Olbie dans la littérature antique. Pourtant, le volume est surtout destiné aux spécialistes. La majorité des contributions portent sur l'archéologie, qui constitue, avec l'épigraphie, la source principale d'informations sur Olbie et ses relations avec ses voisins « barbares ». La brève introduction de D. Braund (p. 1-6), récapitule, en quelque sorte, les problèmes posés par l'ensemble de notre documentation et offre une bref aperçu des douze chapitres qui suivent. S. D. Kryzhitskiy (p. 7-15) présente brièvement le résultat des fouilles récentes dans la ville, qui concernent surtout la cité archaïque et les quartiers d'habitation du II^e s. apr. J.-C. (pour un aperçu détaillé des fouilles dans la cite basse, on consulera la publication récente de N. A. LEJPUNSKAJA, P. G. BILDE, J. M. HØJTE, V. V. KRAPIVINA et S. D. KRYŽICKIJ, *The Lower City of Olbia (Sector NGS) in the 6th Century BC to the 4th Century AD, Black Sea Studies 13*, Aarhus, University Press, 2010). Le même auteur et coéditeur du volume exprime son opinion (p. 17-22), largement négative, sur la présence des éléments ethniques non grecs dans la population d'Olbie. S. D. Kryzhitskiy note que ni la céramique façonnée à la main, ni les rares objets indigènes trouvés dans les tombes olbiennes, ni même les noms scythes ou thraces, abondamment présents dans le corpus onomastique d'Olbie, ne sont des critères suffisants pour soutenir l'hypothèse qu'une partie de la population de la ville soit scythe. Considérés séparément, les différents types de documentation pourraient conduire à des conclusions erronées, car la culture matérielle et les coutumes religieuses et funéraires d'Olbie n'accusent point l'influence scythe. Le chapitre suivant, dû à B. S. Buyskikh (p. 23-35), n'est en réalité qu'un compte rendu très critique de la thèse de S. L. Solovyov, sur le caractère indigène d'Olbie et de Berezan (Ἰεμπόριον d'Olbie, de toute évidence) avant le dernier quart du VI^e s. S. L. Solovyov, auteur de plusieurs articles et ouvrages sur Berezan et Olbie, a soutenu l'hypothèse que la présence de la céramique façonnée à la main, ainsi que le type très caractéristique de la maison hypogée ou à demi creusée dans le sol, sont des indices très clairs de la présence majoritaire de populations d'origine scythe ou thrace. B. S. Buyskikh offre une révision complète de l'argument, en montrant que le type de céramique non tournée pourrait être celle des premiers colons grecs, puisque les formes de vases utilisées ne sont pas les mêmes que celles trouvées dans les agglomérations des indigènes. D'autre part, le type d'architecture caractéristique de la région de la Mer Noire se retrouve dans une série d'installations dont le caractère grec n'est pas à nier. Par conséquent, les colons ont su adopter un type de construction pour leurs foyers domestiques qui s'adaptait mieux aux conditions climatiques et aux particularités du sol (cf. surtout la p. 27). Concernant la méthodologie, l'A. insiste sur le fait, à la suite de S. D. Kryzhitskiy, que la *faciès* de la culture matérielle d'Olbie doit être étudié dans son ensemble, sans privilégier seulement un ou deux éléments de la documentation archéologique (tels la céramique non tournée et les maisons creusées dans le sol). La contribution de D. Braund, la plus longue du volume, ouvre une perspective plus large sur l'histoire d'Olbie. D. Braund défend la véracité du récit hérodotéen, en insistant sur la qualité des informations fournies par l'Halicarnassien. En même temps, il introduit le terme « Olbie majeure » pour tenir compte de la cité et de son territoire, qui consiste en une série d'agglomérations parsemées tout autour de la rivière de Bug. D. Braund offre une étude détaillée des cultes importants dans le territoire, à savoir le culte de la Mère des Dieux, le Culte d'Achille *Pontarchès* (importante aussi dans la cité) et le culte dionysiaque. Il en résulte que les lieux saints des alentours d'Olbie, tels l'île de Leuké, Hylaea et le promontoire d'Hippolaon, avec le culte de Déméter, étaient des points très importants pour la construction du système religieux de la ville. Cette démonstration aurait pu profiter de la lecture approfondie de l'étude majeure de F. DE POLIGNAC, *La naissance de la cité grecque*, Paris, 1996², car il est clair que ces sanctuaires extra-urbains sont des bornes de délimitation du territoire de la cité, à partir même de son installation, au début du VI^e s. Pour l'île de Leuké, voir aussi l'étude de A. S. RUSYAEVA, « The Temple of Achilles on the Island of Leuke in the Black Sea », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia* 9 (2003), p. 1-16. D. Braund a sans doute raison à noter que les trouvailles d'objets en os inscrits,

relatifs au culte « orphique » de Dionysos à Olbie, apportent du crédit au récit d'Hérodote sur l'initiation du roi Skylès dans un thiasse dionysiaque privé et masculin (pour le culte de Dionysos à Olbie et les fameux groupe d'« orphiques », voir maintenant M. ALEXIEVA, « Orphic-Dionysian Religiousness : To the Interpretation of the Bronze Ritual Mirror from Olbia Pontica /the Hermitage No 16964/ », [ciegl.classics.ox.ac.uk/html/webposters/1_Alexieva.pdf]). La seconde partie de ce chapitre offre un commentaire détaillé sur l'inscription de Protogènes, un notable de la cité, qui intervient à plusieurs occasions en faveur de la population durant les années de trouble. D. Braund démontre que les difficultés éprouvées par Olbie ne sont pas nécessairement à attribuer aux relations hostiles entretenues avec ses voisins, mais plutôt à des problèmes inhérents aux cités grecques de la période hellénistique (revenus insuffisants), et aux bouleversements causés par l'arrivée des Gaulois et d'autres peuples nomades, qui n'ont pas été intégrés dans le *nexus* des relations diplomatiques d'Olbie. Pour D. Braund, comme pour la majorité des auteurs de ce volume, la notion clé pour comprendre les relations entre les Olbiens et leurs voisins scythes est la « symbiose ». — Le chapitre suivant, dû à S. West (p. 79-92), adopte un point de vue résolument différent vis-à-vis du récit hérodoteen. West juge que l'historien n'a pas eu de connaissance directe de la région d'Olbie ; par conséquent, son récit est peu fiable. Mais son aperçu de l'histoire du roi Skylès n'est pas convaincant : notons en particulier la méfiance sur la capacité de la mère grecque du roi à lui fournir une formation en lettres grecques, fondée sur l'hypothèse que le degré de l'alphabétisation des femmes étaient assez bas dans le monde classique (p. 85-86). Pourtant, la documentation épigraphique prouve le contraire : notons l'étude importante de M. STEINHART, « Literate and Wealthy Women in Archaic Greece : Some Thoughts on the Telestas' Hydria », E. CSAPO & M. MILLER (éd.), *Poetry, Theory, Praxis. The Social Life of Myth, Word and Image in Ancient Greece. Essays in Honour of William J. Slater*, Oxford, 2003, p. 204-231. Que le récit présente une série d'éléments de légende n'a rien de surprenant. Il fait déjà partie de la mythologie dionysiaque de la cité. D'autres réserves, exprimées à propos de la description de la topographie de la ville, attendent leur justification par les fouilles archéologiques (p.ex. on note à la p. 88 l'absence d'indices sur le rempart mentionné par Hérodote, ce qui pourrait soutenir l'idée qu'Hérodote n'avait jamais visité la ville mais parle du rempart parce qu'il entend en trouver un ; or, à la p. 9, on apprend que pour la première fois, des traces du rempart du V^e s. ont été localisés à l'Ouest de l'Agora). On est surpris par l'absence de mention, dans cette étude aussi bien que dans l'ensemble du volume, du livre important de F. HARTOG, *Au miroir d'Hérodote*, Paris, 1980, qui a savamment exposé l'importance des Scythes en tant que représentants de l'Altérité face aux Grecs, dans l'œuvre d'Hérodote. Olbie se situe entre les deux mondes, et l'histoire de Skylès est caractéristique de la tension qui résulte de leur rencontre. — L'article d'A. S. RUSYAeva (p. 93-102) est une contribution fort utile, qui démontre de manière assez claire que l'apport des Scythes à la religion d'Olbie était très limitée. Y. V. BOLTRIK et E. E. FIALKO (p. 103-119) présentent un rapport des fouilles du site fortifié de Trakhtemirov, situé aux alentours du territoire olbien. On note la présence de céramique ionienne du début du VII^e s. (p. 117, fig. 17) et la documentation imposante sur l'activité militaire à Olbie (présence de flèches d'arc et tombeaux collectifs), qui aboutit à la destruction et à l'abandon du site, vers le milieu du siècle. N. LEYPUNSKAYA (p. 121-133) s'intéresse aux relations entre Olbie et ses voisins scythes. Les relations commerciales entre Grecs et Scythes commencent au début du VII^e s. et sont bien documentées par des importations de céramique. On ne parle pas encore de commerce organisé, mais de la présence sporadique d'un ou deux vases grecs dans des tombes indigènes. Même à la période suivante, entre 600 et 550, le volume des importations n'est pas si grand. C'est surtout à partir du troisième quart du VII^e s. que le commerce entre Olbie et ses voisins scythes acquiert une vraie importance. Il concerne un nombre limité de marchandises : céramique fine, amphores et vin, bijoux, objets en métal, surtout des armes et des miroirs, qui sont acquis par les Scythes. On pense qu'en échange, les Grecs importent du bois, des céréales et des esclaves. Le commerce connut une chute après 480 av. J.-C. environ, mais reprend au

IV^e s., époque qui constitue l'apogée des relations entre Olbiens et Scythes. Mais, à la fin du siècle, le déclin est rapide et après 250, les exportations d'Olbie cessent. N. A. Gavriilyuk (p. 135-144) s'intéresse aussi aux relations entre Olbie et les Scythes, mais du côté du monde indigène. L'A. propose un schéma tripartite pour l'histoire de la Scythie : archaïque, « hérodotéenne », Scythie du IV^e s., autrement dit on part d'une civilisation de nomades, pour aller vers une première ébauche de sédentarisation et d'organisation politique qui aboutit, au IV^e s. à la fondation d'états et royaumes. D'abord, les nomades font des raids pour gagner du butin ; ensuite, les relations prennent un caractère plus stable, fondée sur l'intégration des peuples nomades au système économique de la cité d'Olbie, à travers l'échange des produits d'artisanat des esclaves (l'A. n'accepte pas que le commerce des céréales entre Grecs et indigènes soit vraiment d'importance). Ce sont surtout des membres de l'élite scythe qui en profitent. Au IV^e s., les Scythes adoptent la céramique grecque et utilisent l'alphabet grec. La culture matérielle grecque se répand dans la société scythe, pas seulement dans couches supérieures, mais dans l'ensemble de la population. — Les trois dernières contributions nous introduisent à l'histoire moins connue d'Olbie à l'époque hellénistique tardive et romaine. B. Bähler (p. 145-160) s'intéresse au discours borysthénitique de Dion Chrysostome. Le rhéteur fut exilé dans la région, sous le règne de Domitien. De retour dans sa ville natale, Pruse, il parle à ses concitoyens d'une ville grecque des confins du monde civilisé. Pour l'orateur, les Olbiens sont de « vrais » grecs, qui citent Homère par cœur et qui ont su garder leur caractère hellénique authentique, avec quelques éléments barbares : ils portent des armes, des barbes (à l'exception d'un romanophile, tourné en ridicule par ses concitoyens), et utilisent des vêtements scythes. La cité entretient des relations hostiles avec ses voisins : elle subit des attaques de la part des barbares que les Grecs se voient contraints de combattre. B. Bähler montre que le récit de Dion mêle la réalité (fondée sur sa connaissance des réalités historiques) et la fiction (surtout dans son usage du concept du « Sauvage Noble », emprunté à Hérodote et Platon). La description d'Olbie montre, au contraire, que la cité était tout à fait grecque, malgré l'état de déclin dû à des catastrophes provoquées par des incursions des Gètes. V. V. Krapivina présente l'histoire d'Olbie du I^{er} au IV^e s. apr. J.-C. Après une série de catastrophes dues aux Goths, au cours du III^e et du IV^e s. apr. J.-C., la cité a été définitivement abandonnée vers 375 ap. J.-C. Le dernier article, de V. M. Zubar (p. 173-178), le plus bref du volume, présente les témoignages épigraphiques et littéraires de la présence militaire romaine à Olbie. L'A. montre que cette présence est sporadique, consiste surtout en une activité des troupes auxiliaires ou de petites unités militaires et prend fin vers 250 apr. J.-C., quand Rome décide d'abandonner définitivement la région. — La bibliographie est très détaillée, malgré les quelques omissions déjà mentionnées. J'ajouterais aussi l'absence de toute mention des travaux de M. Treister sur la toponymie et les miroirs olbiens. Toutes les publications postérieures à 2003 ne sont pas mentionnées. Il y a peu d'illustrations, et elles sont de qualité moyenne. L'index est détaillé et fort utile. — On trouve quelques rares coquilles : p. 34 : *Mothr* pour *Mother* ; p. 144, n. 25 : pp. xx-xx ; p. 148 : 135-151 BC pour 135-51 BC ; p. 155, n. 1 : *Vinogradov 1997* pour *Vinogradov 1997b* ; p. 155, n. 35 : *Andokides-painter* pour *Andokides Painter* ; p. 165 : *Sarmations* pour *Sarmatians* ; 197 : *Vinogradav*, *Pontische Studien* pour *Vinogradov*. — D. PALEOTHODOROS.

Loredana CAPUIS, Anna Maria CHIECO BIANCHI, *Este II. La necropoli di Villa Benvenuti* (Monumenti Antichi. Serie Monografica), Roma, Bretschneider, 2006, 23.5 x 32.5, 536 p. + 223 pl. + LXIV ill., rel., ISBN 88-7689-232-X.

Este II publie les trouvailles de quatre-vingt-dix-neuf tombes faites par Alessandro Prosdocimi (en 1879 et 1880) et par Alfonso Alfonsi (en 1904) dans la *Villa Benvenuti* d'Este, plus quelques rares objets donnés par la famille Benvenuti au Musée de la commune d'Este. Il fait suite à *Este I*, publié en 1985. Suivant la norme établie pour

la prestigieuse série des *Monumenti Antichi*, on commence par une bibliographie détaillée d'une douzaine de pages. La première partie fait la chronique des fouilles à la *Villa Benvenuti*, une importante demeure aristocratique d'Este. Deux dessins très utiles (p. 34-35), font état des différents lieux touchés par les travaux qui se sont succédé à la Villa de 1879 à 1989. La nécropole avait trois grands noyaux, au N-O, au S-E et au centre (Ricovero - Benvenuti). On a pu prouver la contemporanéité des différents secteurs de la nécropole par des groupes humains ayant habité dans des agglomérations distinctes. On a aussi observé la continuité dans l'utilisation des tombes, puisque les habitants de la région avaient la coutume de rouvrir les tombes, de déplacer les ossements, pour y déposer d'autres cadavres. Malheureusement, les données de la fouille de 1879-1880 ne sont pas entièrement claires, puisqu'on n'a localisé les tombes que de manière approximative. Par contre, les données des fouilles de 1904 sont très bien connues. — La première moitié du VIII^e s. est peu représentée. Plus tard, on détecte des tombes familiales (à deux ou plusieurs dépositions). La nécropole témoigne d'une fréquentation accrue vers la fin du VIII^e s. et le début du VII^e s.. Tout le VII^e s. se caractérise par la présence de tombes riches, surtout féminines (p. ex., les t. 277 [femme avec clé], t. 278 [femme avec clé et cavalier], t. 298 [cavalier], t. 122 [deux femmes], t. 126 [femme avec clé et petite fille de 1-3 ans, tombe où a été trouvée la fameuse situle de bronze dite 'Benvenuti' et la tombe familiale 124]). Au VI^e s., le nombre des tombes augmente encore : on observe une tendance à multiplier les tombes familiales, tandis que les riches sépultures féminines sont maintenant pourvues d'objets en métaux précieux. Tout cela montre que les femmes des grandes familles revêtaient un rôle économique important, par la fabrication des textiles. Les tombes des guerriers (t. 123) ne manquent pas : les panoplies sont de type celtique. Il y a peu de trouvailles épigraphiques : l'onomastique montre bien l'intégration d'éléments ethniques divers (vénètes, étrusques, celtiques). — Le gros du volume consiste en un catalogue des contextes funéraires (p. 51-398). Suit l'appendice I, avec l'analyse des ossements humains (p. 399-449), l'appendice II, avec l'analyse des ossements animaliers, qui ne sont pas très nombreux (p. 451-465). L'appendice III est entièrement consacré à la situle Benvenuti, et en particulier aux aspects technologiques de fabrication et de conservation. On note avec intérêt les reproductions du vase et l'illustration claire et complète du processus de fabrication de cette classe remarquable de vases métalliques (p. 467-476). L'appendice IV revient à l'étude du matériel présenté dans *Este I* : on complète le volume en question avec une analyse sommaire des données anthropologiques, et une brève discussion des résultats de cette analyse, confrontés avec les données issues de l'étude archéologique du matériel. — Pour faciliter la lecture, on a ajouté une concordance des différents systèmes de datation qui sont utilisés par ceux qui étudient la région de l'Italie du Nord et l'Europe centrale (p. 485), et un résumé de la chronologie des différentes sépultures et des différentes dépositions dans les tombes familiales (p. 487-488). L'index analytique est détaillé et complet. Mais la richesse du volume est incontestablement la grande série de dessins des objets recensés dans le catalogue : il y a deux cent vingt-trois planches de dessins, plus soixante-quatre planches de photos en noir et blanc. Plusieurs de ces dernières présentent des photos des carnets de fouilles et d'autres dessins des fouilleurs ; à partir de la pl. 29, on présente d'excellentes photos d'une ample sélection d'objets du catalogue, en particulier des ossements en terre cuite et des objets en métal. — Cet ouvrage sera sans doute un outil précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la protohistoire italique et de l'Europe centrale. La qualité du travail facilite largement la consultation. Évidemment, le prix d'un tel volume le met hors de portée de la plupart des particuliers ; ceci est un ouvrage à consulter dans une bibliothèque scientifique. — D. PALEOTODOROS.

Luigi TODISCO, *Il Pittore di Arpi. Mito e società nella Daunia del tardo IV secolo a.C.* (Studia Archaeologica, 165), Roma, « L'Erma » di

Bretschneider, 2008, 18 x 25, 81 p. + LXVI pl., rel., ISBN 978-88-8265-518-1.

Cette petite monographie traite de la carrière d'un seul peintre du style apulien récent, le Peintre d'Arpi. L. Todisco, avec beaucoup d'érudition, présente de manière très synthétique les vases attribués au Peintre d'Arpi par E. de Juliis, A.D. Trendall, et par lui-même. Le Peintre d'Arpi est le décorateur de quinze vases de formes diverses, dont le cratère à volutes est sans doute le plus important, avec neuf exemplaires. Il y a aussi deux cratères, une péliké, un askos, une hydrie et un fragment. À ce noyau modeste s'ajoutent cinq vases, associés au Peintre d'Arpi par le style, et donc probablement produits par son atelier, sinon de sa main (un cratère à volutes, une hydrie, une péliké et deux assiettes). L'atelier est à localiser dans un centre indigène daunien, probablement Arpi, lieu de découverte d'un important groupe de vases attribués à notre peintre (six au total). Malheureusement, la provenance de la plupart des pièces est inconnue : outre les pièces d'Arpi, on connaît le lieu de découverte plus ou moins exact de trois autres vases (de Rutigliano, de Canosa et de Tarente respectivement : cf. la discussion à la p. 59). Par ailleurs, on constate que pour certains vases, on ne dispose même pas des renseignements les plus élémentaires, tels que la hauteur ou le diamètre. Cela montre qu'un certain nombre de vases a été étudié à partir des photos. Le style du Peintre d'Arpi étant assez distinct, ceci ne nuit pas gravement à la véracité des attributions. — La présentation du catalogue (p. 19-26) est suivie d'un chapitre plus long, qui contient surtout des observations sur l'iconographie de vases. Certains des thèmes choisis par notre peintre sont bien uniques (Héphaïstos et Héra, p. ex.) ou rares (mort d'Achille, massacre des Niobides) : au total, il y a sept sujets mythologiques, le reste des vases étant décoré d'images plus simples, telles les protomes féminines, et surtout le motif du *naïskos* funéraire (notamment sur des cratères à volutes) et celui de la stèle au même caractère (huit représentations pour chaque motif). — Le Peintre d'Arpi nous introduit au problème de la caractérisation de la société daunienne, qui présente déjà plusieurs traits d'un hellénisme vivant, et d'un haut niveau de culture littéraire et théâtrale. Ce milieu indigène de la fin du IV^e s. est bien distinct, au niveau politique, des puissances de la région comme Tarente. Toutefois, il paraît certain que les aspects de la culture grecque les plus en vue, ont été bien appréciés chez les Dauniens, aussi bien que chez les Tarentins. — Suivent des tableaux récapitulatifs sur l'iconographie, un index et une bibliographie détaillée, comprenant une bibliographie très complète sur le Peintre d'Arpi et son milieu artistique et culturel. Le dossier photographique est abondant et excellent, ce qui honore cet éditeur. En somme, il s'agit d'un petit ouvrage fort utile pour le spécialiste de la région apulienne, ainsi que pour celui qui s'occupe surtout des vases figurés.

D. PALEOTHODOROS.

Nassi MALAGARDIS, Athéna TSINGARIDA, *Corpus Vasorum Antiquorum. France, fasc. 41. Musée du Louvre, fasc. 27.*, Paris, De Boccard, 2008, 24.5 x 32, 107 p. + 41 pl., rel., ISBN 2-87754-201-2.

Le fascicule 27 du *Corpus Vasorum* du Musée du Louvre est consacré à un ensemble de vases d'une seule forme vasculaire, peu notée auparavant dans les études céramologiques, celle du gobelet « mastoïde ». Il s'agit d'un vase à vasque ovoïde, à base plate et à dimensions réduites, sans anses, ou à deux anses, le plus souvent décoré dans la technique de la figure noire. Puisque le Louvre en possède quatre-vingt-trois exemplaires (vase entiers et fragments compris), il a été jugé opportun de présenter une étude détaillée de la forme, tout en respectant le cadre très strict du format des fascicules du CVA. P. N. Malagardis a mené des longues recherches sur cette forme de vase (cf. l'étude de N. M. dans J. OAKLEY, J. J. COULSON, O. PALAGIA [éd.], *Athenian Potters and Painters. The Conference Proceedings*, Oxford, 1997, p. 35-53) et le résultat est très satisfaisant. — Dans la longue et érudite introduction (p. 15-26), N. M. présente toute la problématique de sa recherche sur cette forme très

spéciale. Sa fabrication débute vers 550 av. J.-C., comme en témoigne un exemplaire fragmentaire du Louvre, attribué à Lydos (pl. 1). La dérivation de la forme du gobelet du *astos* (vase en forme de sein féminin), proposée auparavant par Beazley, est rejetée, puisque en réalité le gobelet est copié à une forme du bucchero de l'Étrurie méridionale, l'*olletta* de dimensions réduites (p. 11-12, pour des exemples). La diffusion de cette forme est très limitée, hors d'Étrurie (quelques rares exemplaires seulement sont signalés à Égine et à Olbie Pontique, que N. Malagardis considère comme des biens appartenant à des résidents étrusques). L'A. assume une fonction funéraire rituelle du vase, ce qui expliquerait aussi la présence de certains exemplaires dans des sanctuaires des divinités à caractère « chthonien ». Une fois copiée, la forme connut une évolution au sein des ateliers céramiques attiques. C'est surtout l'atelier de Nikosthénès, connu pour son goût des formes étrusques (amphore nicosthénique, kyathos, pyxide dite nicosthénique etc.), qui a contribué le plus à la brève fortune du gobelet, ce qui ressort aussi du grand nombre d'exemplaires attribués à cet atelier dans la collection du Louvre (p. 41-84 et pl. 2-23). Après 490, la production est reprise par le groupe du Peintre de Hémon, comme cela a été amplement documenté par les trouvailles des fouilles menées à Athènes même, dans la rue de Lenormant, où l'on a découvert une quantité appréciable de gobelets intacts, dans les débris d'un atelier des potiers. Il est intéressant de noter, à la suite de N. Malagardis, que le nombre des gobelets intacts incite à penser qu'il ne s'agit pas de rejets, mais plutôt d'une commande ciblée, qui n'a pas pu être livrée aux clients étrusques, pour des raisons inconnues. N. Malagardis suggère que la raison de cette commande manquée pourrait être liée à l'arrêt soudain de la production de cette forme vasculaire. — En ce qui concerne les copies étrusques des gobelets attiques, mentionnés à la p. 23, on notera que le gobelet à deux anses de l'ancienne collection Schimmel est passé dans le commerce à New York (*Sotheby's 16.12.1992*, no. 43). N. SPIVEY (*The Micali Painter*, Oxford, 1987) a émis des doutes quant à l'authenticité de la pièce, surtout sur base du décor figuré. On complètera la liste des « mastoïdes » étrusques avec un gobelet à l'ancienne collection du prof. A. B. Cook à Cambridge (J. D. BEAZLEY, *Etruscan Vase-Painting*, Oxford, 1947, p. 15, n° 11), un autre de Tolfa, provenant de la tombe 20 de Ferrone (Tolfa 62775 : M. RENDELLI, *La necropoli del Ferrone*, Rome, 1996, p. 163, pl. 67, fig. 116, n° FE 20.8) et un fragment au Musée de Tarquinia (B. GINGE, « Etruscan Black Figured Vases in the Archaeological Museum of Tarquinia: Addenda », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia. Università di degli Studi di Perugia. Studi Classici* 26, N.S. XII, 1989, p. 83, n° 9, pl. 20-22). — L'étude de l'iconographie des gobelets montre que le choix des thèmes était dictée par les priorités des ateliers : les motifs dionysiaques et agonistiques dominant dans l'atelier de Nicosthénès, tandis que, chez les peintres du Groupe de Hémon, on retrouve le même choix de motifs que l'on aperçoit sur les autres produits du groupe, tels les lécythes et les coupes (Thésée et le taureau, Héraclès, Dionysos et les ménades, satyres, femmes assises, et, ajoutons-nous, Pélée et Thétis : P. BROCATO, *La necropoli etrusca della Riserva del Ferrone*, Rome, 2000, p. 275, fig. 257-258, n° 37, provenant de la tombe 19). — La composition de certains mobiliers étrusques montre que la forme s'appliquait à des personnes mortes avant la maturité, ce qui est confirmé aussi, à mon avis, par la tombe 19 de Riserva del Ferrone déjà citée, puisque l'iconographie du rapt de Thétis par Pélée assume des connotations à la fois nuptiales et eschatologiques. — En annexe à l'introduction, on présente, sous forme graphique, un esquisse de l'évolution formelle du gobelet, suivi des différents index (p. 27-36). Suit le catalogue de quatre-vingt-sept gobelets, dont un seul à figures rouges, rangés par époque et par atelier. Il y a cinq divisions : les premières productions, l'atelier de Nikosthénès (le chapitre le plus important) l'atelier de Haimon, les gobelets non attribués et l'unique gobelet à figures rouges, tendancieusement associé à l'atelier de Nikosthénès et attribué à Oltos ou à sa suite (inv. Cp 10783, pl. 39 et 41.2). Parmi les exemplaires à figures noires, qui sont en général dotés d'un décor figuré de qualité assez médiocre, on distingue un gobelet à deux anses dû au Peintre d'Amasis (inv. F 70, pl. 1 et 40.1), ainsi qu'un gobelet portant le sujet rare de la captivité de Silénos (inv. F 476, pl. 4 et 40.2). — Chaque vase est présenté de manière exemplaire :

profils, photos de très haute qualité, notices bibliographiques abondantes et complètes, analyse iconographique. — Cet ouvrage rend un grand service aux spécialistes de la céramique attique, surtout en figures noires. Il sera indispensable également pour tous ceux qui étudient la présence de la céramique attique dans son contexte, et surtout pour ceux qui s'intéressent aux rapports entre la Grèce et l'Étrurie à l'époque archaïque. — D. PALEOTHODOROS.

Ray LAURENCE, David J. NEWSOME (éd.), *Rome, Ostia, Pompeii. Movement and Space*, Oxford, University Press, 2011, 16 x 24, XV + 444 p., rel. £ 75, ISBN 978-0-19-958312-6.

I saggi raccolti in quest'ambizioso volume, ricco di novità sia sul piano metodologico sia su quello contenutistico, riflettono la crescente attenzione maturata da un gruppo di giovani studiosi nel corso degli ultimi due decenni per le attività all'interno di Roma rispetto alla sua dimensione architettonica. Si può dunque ben comprendere che la maggior parte dei contributi riguarda Roma: il caso di Pompei per il quale il libro di riferimento è quello di R. LAURENCE, *Roman Pompeii: Space and Society*, London, 1994, è affrontato solo in un caso specifico (e in uno in parallelo a Roma) e Ostia in uno solo. Come si può leggere nella prefazione nel libro si riflette quello che si suole definire come *the spatial turn* negli studi culturali (si veda anche il volume uscito contemporaneamente a questo di A. KAISER, *Roman Urban Street Networks* [Routledge Studies in Archaeology], New York - London 2011). Il suo approccio dichiaratamente interculturale ne propone i contenuti come meritevoli di interesse, oltre che per gli antichisti, al pubblico più ampio di chi si interessa di studi culturali, di geografia e di pianificazione urbana e, più in generale, di sociologia. In buona sostanza si intende proporre un nuovo paradigma per lo studio dell'urbanizzazione antica, per il quale è importante il movimento (si veda l'introduzione di D. Newsome, « Making Movement Meaningful »). I quindici saggi raccolti nel libro sono suddivisi in tre parti: la prima è dedicata al modo in cui il problema del movimento e dello spazio è recepito da Varrone e Marziale (una fonte particolarmente interessante, come risulta non solo dal saggio di R. Laurence che gli è specificamente dedicato: *Literature and the Spatial Turn. Movement and Space in Martial's Epigrams*), al contributo delle analisi spaziali per la comprensione della vita economica e sociale di una città antica (Pompei) e al tentativo di una esperienza multisensoriale del movimento all'interno delle città romane. La seconda parte tratta delle infrastrutture e dell'organizzazione del movimento nella capitale; la terza delle forme di spostamento all'interno di Roma. Le questioni al centro di molti dei saggi sono originali e ripropongono in un'ottica non convenzionale questioni da tempo al centro dell'interesse degli studiosi: E. Poehler, ad esempio (« Where to Park? Carts, Stables and the Economics of Transport in Pompeii »), si chiede come sia conciliabile il complesso panorama commerciale di una città come Pompei con il presupposto, di regola condiviso, dell'inefficienza dei trasporti per via di terra nel mondo antico e analizza gli investimenti a scopo commerciale che sono suscettibile di ricostruzione (in proposito di veda anche il saggio di St. Ellis, (« Superstition and the State in the Shaping of Shopfronts Activity in the Roman World »). D'altra parte sembra assai verosimile che le strade di Roma non fossero le vie ordinate che una parte della legislazione antica vorrebbe indurci a credere. In realtà dovevano « essere rumorose, caotiche, sporche, movimentate con le varie attività economiche in lotta per conquistarsi spazio » (Cl. Holleran, « The Street Life of Ancient Rome »). Il caso del foro romano, il *locus frequentissimus* (Livio) è particolarmente significativo anche in relazione a come gli spostamenti da e in questo luogo ne influenzassero la percezione e la rappresentazione negli scritti contemporanei. (D. Newsome, « Movement and Fora in Rome [the Late Republic to the First Century CE] »). F. Trifilò dedica la sua attenzione al foro come luogo di giochi da tavolo, un tema relativamente poco frequentato negli studi (« Movement, Gaming, and the Use of Space in the *Forum* »). — Le questioni toccate negli studi raccolti in questo volume sono varie e importanti.

Condivisibile, alla fine appare la valutazione di Laurence (« Endpiece: From Movement to Mobility »): nel mondo romano il livello di « dominio » umano della natura era notevolmente alto: l'investimento massiccio di infrastrutture per il trasporto era finalizzato a creare la possibilità di spostarsi anche se l'opportunità di aver parte nell'economia di spostamento di nuova creazione rimase un privilegio di pochi.
 - A. MARCONE.

Hans BJUR, Barbro SANTILLO FRIZEL (a cura di), *Via Tiburtina. Space, Movement & Artefacts in the Urban Landscape*, Rome, Svenska Institutet, 2009, 27.5 x 21.5, 239 p., ill., ISBN 978-91-7042-177-8, SEK 755.

Il libro pubblica i risultati di un progetto interdisciplinare promosso dall'Istituto Svedese di Roma nel 2003. I curatori del volume, Hans Bjur e Barbro Santillo Frizel professano rispettivamente l'urbanistica e l'archeologia del paesaggio e i vari contributi analizzano una varietà di aspetti storici, archeologici, architettonici, urbanistico-paesaggistici e legislativi concernenti la via Tiburtina. Nella parte introduttiva (« That's the way it is ») Hans Bjur volge lo sguardo alla situazione attuale della via Tiburtina. A un inquadramento geografico segue un'analisi del « sistema di movimento » urbano cui la strada appartiene, delle attività e dei nodi che generano questo movimento. La seconda parte tratta della riorganizzazione dello spazio ampliando lo sguardo alla pianificazione urbana di Roma. La terza parte rende conto dei recenti modelli di integrazione del patrimonio culturale in una prospettiva di sviluppo sostenibile. L'A. pone l'accento sulla necessità del dialogo fra architettura, urbanistica e archeologia per ottenere soluzioni integrate di alta qualità. — I contributi sono stati raggruppati entro tre indirizzi di massima: (1) il movimento come fattore decisivo nei processi di costruzione sociale in ogni tempo; (2) lo spazio urbano e i manufatti ad esso correlati; (3) proposte di gestione del patrimonio culturale. — (1) *Movement*. Nel primo articolo di questa sezione, « Changing pastures », Barbro Santillo Frizel mostra come la via Tiburtina e la via Valeria fino ad *Alba Fucens* abbiano ricalcato un originario percorso di transumanza. Fra la fine del III e il II secolo a.C. la pratica di trasferimento stagionale delle greggi conoscerà un incremento su larga scala e contribuirà a formare parti importanti del paesaggio urbano di Roma, Tivoli, Alba Fucens. Ercole sarà il nume tutelare costantemente raffigurato lungo il percorso. — In « Navigating the urban Via Tiburtina » Simon Malmberg analizza il tratto urbano della via Tiburtina nell'antichità, utilizzando fonti letterarie ed archeologiche ed epigrafiche come la *Forma urbis* severiana e cercando di applicare gli strumenti urbanistici usati da Kevin Lynch nello studio della percezione degli ambienti urbani moderni. Grazie all'apporto delle fonti letterarie e giuridiche Malmberg dipinge un vivido quadro delle sensazioni e dei problemi che si incontravano percorrendo le strade di Roma. Lo studioso ci accompagna dal foro alla Porta Esquilina, indicando punti di riferimento, strutture, edifici e monumenti antichi. — In « Movement between Rome and the sanctuary of San Lorenzo », Olof Brandt studia il complesso ecclesiale di San Lorenzo in Verano, le sue fasi e i percorsi che vi conducevano. L'autore non usa l'approccio storico-artistico che studia le strutture in funzione del messaggio espresso in esse. Secondo Brandt è l'uomo in movimento che dà luogo a strutture e le strutture sono determinate dai movimenti, quando l'intensità di questi è rilevante. Le strade sono di solito create dove esiste già un flusso, mura, porte ed edifici sono realizzati intorno al movimento e per renderlo possibile. Lo spazio vuoto è più denso del pieno, perché nel vuoto si esplica il movimento dei corpi (Lefebvre). Certe strutture restano come impronte del movimento e sono fonti per la sua conoscenza. Il 10 agosto del 258 il martire Lorenzo fu seppellito lungo la via Tiburtina e si generò un movimento di persone che andavano a visitarne la tomba. Nella prima basilica, oggi scomparsa, Costantino I fece costruire le scale d'ingresso e di uscita (*gradus accessionis et descensionis*) dalla tomba. Ciò suggerisce che ci si sforzò di dare ai visitatori una direzione unica, perché l'intensità del flusso non consentiva soluzioni a doppio senso. — In « Ways of experience » Kristina Hellerström, un architetto urbanista che lavora

alla riqualificazione delle periferie urbane contemporanee, registra le sensazioni provate nel corso di una ricognizione lungo la via Tiburtina ed espone alcune considerazioni di carattere teorico, per concludere con la proposta di alcuni interventi di riqualificazione riguardanti il fiume Aniene, le piste ciclabili, l'alberatura lungostrada e le fermate della metropolitana. — (2) « Space and artefacts ». Passando alla seconda sezione, Simon Malmberg e Hans BJUR in *The suburb as centre* studiano l'area urbana e suburbana gravitante intorno alla via Tiburtina. Gli autori illustrano il processo di graduale spostamento delle principali funzioni sociali verso la periferia fra il 200 e il 500 d.C. Questo processo portò Roma a una graduale « disintegrazione » e a divenire una città policentrica fra il medioevo e il XIX secolo. — In « From Agro Romano to an industrial zone » Håkan Hökerberg indaga l'area industriale lungo la via Tiburtina, cresciuta nel corso del XX secolo, prima con strutture legate all'economia agricola e dopo gli anni '40 con industrie di piccola scala la cui fioritura fu favorita dalla presenza dell'Aniene come risorsa idrica. L'attività industriale è oggi in pieno regresso e diverse strutture si trovano in stato di abbandono. Manca un piano di classificazione del patrimonio archeologico-industriale come è stato fatto per il quartiere Ostiense, dove l'insediamento industriale ha avuto una più lunga tradizione. — In « Visible and invisible along Via Tiburtina » Börje Magnusson studia il fenomeno dell'urbanizzazione lungo la via Tiburtina nel XX secolo, i differenti fattori che ne hanno condizionato la disposizione, la sopravvivenza delle strutture rurali e lo sviluppo frammentario e scarsamente pianificato dell'edilizia dopo la seconda guerra mondiale. — In « Where have all the ruins gone ? » Allan Klinne tiene conto dei beni monumentali di età romana, escluse le chiese, segnalati lungo o presso la via Tiburtina nel Comune di Roma e tratteggia una storia dei tentativi di tutela dei siti archeologici del suburbio romano, dell'indiscriminata distruzione perpetrata fra il 1870 e il 1980 e dell'inversione di tendenza degli ultimi anni. Dei 19 siti e aree di interesse archeologico menzionati dall'autore lungo la via Tiburtina ne sono rimasti cinque. Secondo A. Klinne il problema della tutela del patrimonio culturale va qui impostato puntando non a istituire aree e parchi archeologici isolati dal contesto urbano, ma ad armonizzare i resti archeologici con le strutture contemporanee. — In « Discovering space as cultural heritage » Mir Azimzadeh e Hans Bjur tentano di applicare la *space syntax theory* di Bill Hillier al reticolo viario che si sviluppa lungo e dalla via Tiburtina, leggendolo come un palinsesto. — (3) « Managing cultural heritage ». Nel primo articolo della terza sezione, « A landscape in transformation », Katri Lisitzin tocca alcuni problemi di pianificazione della periferia dopo la presentazione del nuovo Piano regolatore di Roma (PRG 2003) e del Programma di recupero urbano e sviluppo sostenibile (PRUSST 2004), uno strumento approntato per mediare fra pianificazione e progetti. — In « Heritage on the road: a dead end or a way out ? » un archeologo (Allan Klinne), un architetto (Kristina Hellerström) e un conservatore di monumenti (Håkan Hökerberg), dialogano sulla valorizzazione e la fruizione di tre siti archeologici concernenti la via Tiburtina: (1) i resti archeologici esposti nell'hotel Radisson presso la stazione Termini; (2) la Porta Tiburtina nelle mura aureliane; (3) l'area scavata nel 1987-1988 a Settecamini. Un punto su cui gli interlocutori trovano consenso unanime è quello secondo il quale i resti archeologici non devono restare separati dalla vita della comunità, privi di un ruolo e di un significato attivo nel presente. — In « Displaying Via Tecta: visualization and communication » Barbro Santillo Frizel e Jonathan Westin ricordano che la salvaguardia dei paesaggi attraversati dalle antiche vie di transumanza è un'esigenza globale perché queste antiche pratiche di lunga durata accomunano la storia culturale dell'intera Europa. Gli autori inoltre propongono una mostra che adotti un metodo di ricostruzione visuale del santuario di *Hercules victor* aperto agli apporti individuali. — In conclusione le diverse impostazioni metodologiche degli autori e i tanti problemi affrontati restituiscono un'immagine un po' caleidoscopica del quadro complessivo, ma si tratta di un lavoro innovativo, capace di portare un contributo alla ricerca e ai progetti di valorizzazione e fruizione del collegamento Roma-Tivoli, spesso suggerendo soluzioni efficaci e di basso costo, specialmente ora che il complesso del santuario di *Hercules victor* a Tivoli è stato riaperto al pubblico il 25 giugno 2011. I curatori sono consapevoli della

difficoltà di armonizzare una massa di spunti provenienti da autori di diversa estrazione professionale, ma sono giustamente persuasi che una ricerca che voglia incidere positivamente sulla qualità della vita, dello spazio vissuto e sulla formazione dei cittadini debba sempre ricorrere al dialogo interdisciplinare. – R. CHELLINI.

TABLE ALPHABÉTIQUE DE LA REVUE DES LIVRES

Aristote	365, 367, 381	Juvénal	384	Platon	365
Démosthène	380	Lycophron	380	Pline le Jeune	384
Dion Chrysostome	382	Macrobe	386	Plotin	367
Homère	379	Parménide	365	Priscillien	385
Horace	383	Philodème de Gadara	381	Suétone	385
Achard, M.	367	Ferri, R.	396	Mangiameli, R.	398
Année, Magali	365	Ferroni, L.	367	Mangoni, Cecilia	381
Baier, Th.	382	Fisher, G.	403	Martínez	
Bellandi, F.	396	Gilbert, M.	375	Fernández, Á.	393
Berti, M.	394	Guillaume, J.-Y.	362	Merker, Anne	365
Bettini, M.	361	Hale, J. K.	363	Méthy, Nicole	384
Bjur, H.	413	Hall, Edith	379	Monno, Olga	384
Boehm, Isabelle	377	Harris, W. V.	397	Nandrin, J.-P.	361
Bonnet, Corinne	364	Hezser, Catherine	401	Narbonne, J.-M.	367
Bost-Pouderon, Cécile	382	Hirt, A. M.	396	Newsome, D. J.	412
Bradley, M.	364	Hübner, W.	377	North, J. A.	374
Braund, D.	405	Janko, R.	381	Ogden, Daniel	374
Cabouret, Bernadette	369	Kaster, R. A.	386	Ottone, G.	393
Capuis, Loredana	408	Kenny, A.	367	Papazarkadas, N.	391
Charles-Laforge,		Kowalski, J.-M.	387	Price, S. R. F.	374
Marie-Odile	369	Krings, Véronique	364	Richardson, D. M. B.	402
Chieco Bianchi,		Kryzhitskiy, S. D.	405	Rüpke, J.	402
Anna Maria	408	Lambin, G.	379	Santillo Frizel, B.	413
Conti, M.	385	Lanzillotta, E.	393	Scarpat, G.	365
Costa, V.	394	Larran, F.	391	Spina, L.	361
Cowan, R.	383	Laurence, R.	412	Todisco, L.	409
Davie, J.	383	Le Bohec, Y.	400	Tsingarida, Athéna	410
De Sanctis, G.	393, 394	Lloyd, A. B.	388	Valenti, Catherine	364
Deroux, C.	376	Loredana Capuis	408	Vannesse, M.	404
Dilts, M. R.	380	Louis, Nathalie	385	Wooten, Cecil	380
Dumortier-Bibauw, J.	376	Lowrie, Michèle	383	Zehnacker, H.	384
Durbec, Y.	380	Malagardis, Nassi	410	Zografou, Athanassia	371